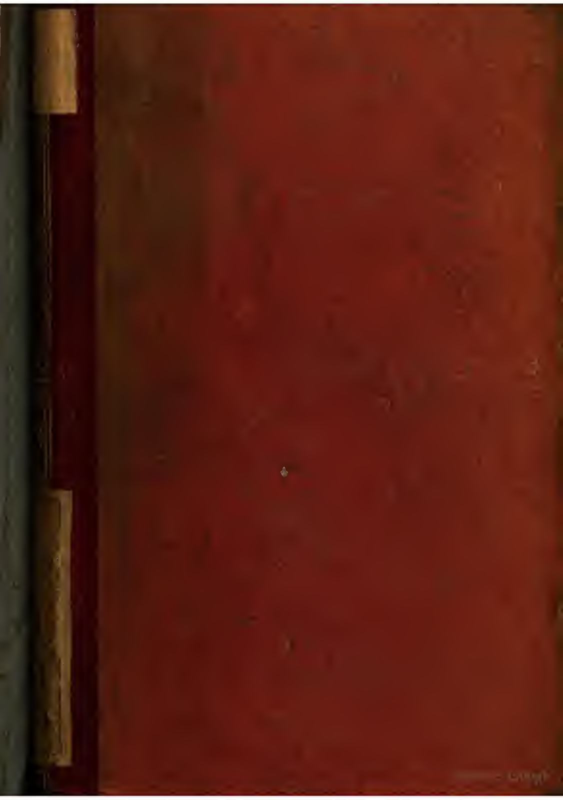





IV. b
21
5

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON;

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.



M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.



LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

LETTRE LXXVIII.

Le début de votre Mercure me plaît infiniment, & augmente la curiosité que j'ai eue. Je ne doute point que ces historiettes qu'on y a insérées ne soient très-jolies, & qu'assaisonnées du sel satyrique, dont la liberté du Pays permet l'usage, & qui reveillent l'appétit du Lecteur dégoûté par la fade flatterie, elles ne plaisent infiniment. Conti-

nuez donc, s'il vous plaît, Madame, ce que vous avez commencé : j'approuve le moyen que vous avez imaginé, & je vous dispense de bon cœur de toutes les nouvelles de Guerre : une aventure galante, contée avec esprit, me fait plus de plaisir que le récit d'une bataille, ou le détail d'un siege : chacun doit parler de ce qui lui convient, & se tenir dans sa sphere. Si le malheureux *Guiscard* avoit suivi cette maxime, il n'auroit pas péri aussi misérablement qu'il a fait ; & au lieu de s'être mêlé d'enlever des filles, en bon Ecclésiastique il se seroit occupé du Bréviaire. Vous savez sans doute que le commencement de son désordre a été cet enlévement d'une Demoiselle qui appartenoit à Madame de *Maintenon*. Il se mêla fort mal-à-propos dans cette affaire, qui a causé la disgrace de ses freres, qui l'obligea lui-même à sortir du Royaume, & à abandonner de très-bons bénéfices. Après cela, jettant le froc aux orties, dans les Pays étrangers, il a voulu y former un parti, &

s'eſt vanté d'avoir fomenté un ſoulevement en *France*, prétextant ſa ſortie de l'amour du bien public. Il en a impoſé pendant quelque temps à ceux qui ne le connoiſſoient pas, & qui inſtruits de ſes déréglements paſſés, & très-mal édifiés ſans doute de la conduite qu'il a eue parmi eux, n'ont plus eu pour lui la même eſtime. Je ne comprends pas, non plus que vous, comment il avoit le front, après ce qu'il a écrit contre le Roi, de prétendre rentrer en grace auprès de ce Prince. Mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ſa mémoire eſt auſſi odieuſe ici qu'elle peut l'être en *Angleterre*. Son Epitaphe eſt très-jolie, & je trouve qu'il a été bien heureux de ce qu'elle n'a pas été remplie, & d'avoir gauchi l'infamie du ſupplice par ſon déſeſpoir. Il y a pourtant des gens qui prétendent qu'on n'auroit peut-être pas eu des preuves aſſez fortes pour le faire mourir; & que, ſe ſentant coupable, il s'eſt cru d'abord perdu, & s'eſt précipité lui-même à ſa perte. Le même cas arriva autrefois à *Conſtantinople*. Un

Suédois ſe jetta entre les bras de l'Ambaſſadeur que nous avions alors à la Porte, qui étoit, ſi je ne me trompe, M. de *Châteauneuf la Houſſaie*. Ce Suédois parut rempli de zele pour les intérêts de *Tekeli*, qui, comme vous ſavez, étoit notre bon ami. Il ſe plaignoit hautement des Alliés, donnoit des avis contr'eux, & par tout ce manége gagnoit la confiance de l'Ambaſſadeur, qui croyoit avoir fait en lui la meilleure trouvaille du monde, & qui le regardoit comme un inſtrument très-propre à avancer les affaires dans ce Pays, dont ce drôle connoiſſoit depuis long temps le terrein. Mais M. l'Ambaſſadeur étoit la dupe de l'aventure: car le Suédois étoit tout dévoué au feu Roi *Guillaume*; & c'étoit pour ſes intérêts qu'il étoit reſté à *Conſtantinople*, & qu'il y faiſoit tout ce manége: mais il le faiſoit avec tant de circonſpection, que perſonne ne le ſoupçonnoit. Cependant, comme une feuille paroît un Archer au voleur qui ſe cache dans les bois, dès que cet homme voyoit le

moindre nuage sur le visage de l'Ambassadeur, il se croyoit en même-temps convaincu & presque aussi-tôt empalé : (car il savoit bien que Messieurs les Turcs n'étoient pas gens à lui faire grace, dès qu'il auroit été recommandé à eux de bonne main) ainsi il étoit toujours sur ses gardes, pour tâcher de découvrir s'il n'étoit point lui-même découvert. Or un jour qu'il étoit dans ces sortes d'allarmes, il vit l'Ambassadeur qui parloit avec vivacité avec son Secrétaire ; & prêtant l'oreille, il entendit que le Secrétaire disoit, en élevant la voix : si j'étois à votre place, je ferois arrêter ce drôle. Le pauvre diable crut que c'étoit de lui qu'on parloit : cela mit l'allarme à son quartier ; & la peur lui ôtant le jugement, il prit le parti du désespoir, qui est toujours le dernier qu'on doit prendre ; & ayant chargé un pistolet à balles, il se le lâcha à la tête, & se tua de peur qu'on ne le fît mourir, sans faire réflexion que c'étoit le pire qui pût lui arriver, & qu'il en auroit pu être quitte à

meilleur marché, au cas qu'on n'eût pas eu de preuves aſſez fortes. Mais ce qu'il y eut de plus triſte pour lui, c'eſt que n'étant pas mort ſur le champ, il eut le regret de voir qu'il s'étoit tué pour rien, & qu'il avoit pris l'alarme mal-à-propos, puiſqu'il n'avoit été nullement queſtion de lui. C'étoit d'une eſpece de vagabond qui étoit arrivé depuis quelques jours à *Conſtantinople*, ſous prétexte de demander de la protection à l'Ambaſſadeur, dont il s'agiſſoit; & c'étoit de celui-là que le Secrétaire parloit, quand il diſoit: vous devriez le faire arrêter; cependant ce *qui pro quo* envoya le Suédois à l'autre monde, & par une voie preſque auſſi rude que s'il avoit été empalé, puiſque tout bleſſé qu'il étoit à mort, on lui chauffoit les pieds d'un peu près, & on lui faiſoit ſouffrir mille tortures pour l'obliger à dire ſon ſecret: mais tout ce qu'on put tirer, fut qu'il s'écria de temps en temps, au milieu des plus vives douleurs: ah! ſi j'avois cru que ces marauts n'en euſſent pas ſu davan-

tage, je ne serois pas dans l'état où je suis. Il déclara qu'il étoit dévoué au feu Roi d'*Angleterre*, qu'il appelloit en mourant son cher Maître; & ne voulut jamais, quoi qu'on pût faire, découvrir par quel moyen il le servoit, ni quelles intrigues il avoit dans le Pays. Cette constance est admirable; & il est triste, avec tant de fermeté, de s'abandonner au désespoir & de mourir pour une terreur panique. La peur de *Guiscard* étoit un peu mieux fondée, puisque, se voyant pris, il pouvoit bien comprendre que c'étoit à lui que l'on en vouloit, & qu'il étoit découvert; mais il devoit toujours attendre d'être entiérement convaincu avant de s'abandonner ainsi au désespoir, & le désespoir ne devoit au reste être que contre lui, comme fit notre *Suédois*, & ne pas lui faire commettre un attentat comme celui de vouloir s'adresser à ses Juges; crimes qui seuls auroient suffi pour le perdre, quand même ceux dont il a été accusé n'auroient pas été avérés. Mais la plûpart

des gens perdent la raiſon dès qu'ils ſont dans le péril ; & ce n'eſt pourtant que par ſon ſecours qu'on peut s'en tirer, & en conſervant aſſez de ſens froid pour prendre le bon parti, ou du moins le moins mauvais : car il eſt certain que, comme il y a bien & mieux, il y a auſſi mal & pis, c'eſt toujours au pis que le déſeſpoir détermine. Ce fut le déſeſpoir qui obligea Monſieur de *** à ſe tuer au ſortir de chez *Bois-Morel*, où il avoit perdu l'argent qu'il deſtinoit à acheter une Charge à la Cour du Duc de *Lorraine.* Si Madame de *** ne l'avoit pas conſulté, elle ne ſe ſeroit pas précipitée pour ne pas trouver dans le cœur du Prince D *** tout le retour qu'elle ſouhaitoit : & ſans ce remede, qu'on appelle remede à tous maux, quoiqu'il ſoit toujours pire que le mal, il n'en eſt point où l'on n'en pût trouver, ſi l'on appelloit la raiſon au ſecours, & que l'on ne perdît pas d'abord ce qu'on appelle la tramontane. M. le *Noble*, dont je vous ai déja parlé tant de fois dans mes précédentes, a

évité cet écueil ſi funeſte, & a ſoutenu pendant longues années les effets du malheur le plus obſtiné. On s'en eſt pris à ſa perſonne, à ſon honneur & à ſes biens, ſans pouvoir lui ôter cette gaîté d'eſprit qui a toujours été l'agrément de ſes Ouvrages : il a laſſé ſes perſécuteurs, par la Philoſophie qu'il a marquée au milieu des perſécutions. Il vient de mourir après avoir immortaliſé ſon nom & ſa mémoire ; & à la honte de notre ſiecle, cet homme eſt mort aux Incurables, où ſes infirmités & ſa mauvaiſe fortune l'avoient obligé de briguer une place. Je n'ai point encore vu d'Epitaphe ſur ſon compte ; mais en voici une du fameux *Boileau*, dont les Gazettes vous auront ſans doute annoncé la mort, & les pieuſes diſpoſitions qu'il a faites de ſes biens en faveur des Pauvres & de ſes Domeſtiques : voici l'Epitaphe.

Ci gît *Boileau*, Poëte en ſon vivant ;
Inimitable Auteur, qui paſſa ſes modeles.
Des Anciens zélé partiſan,
Il rendit leurs graces nouvelles ;

D'un ſtyle auſſi beau que mordant,
Il pourſuivit par-tout le vice & l'ignorance;
Mais il eut toujours la prudence
De reſpecter *Louis* le Grand.

Il eut du genre humain une ſi noire idée,
Qu'en exemples, qu'en vers, il prêcha hautement
Contre les nœuds de l'hyménée.
Des feux de *Juvenal*, ſouvent trop échauffée,
Sa Muſe prononça trop déciſivement;
Sur tout il trouvoit à reprendre.
Ainſi tout mort qu'il eſt, qui que tu ſois, paſſant,
Crains d'éveiller ſa ſatyrique cendre.

On écrit de Rome que le Pape ſe diſpoſe à donner le bouquet à Madame la Ducheſſe de *Berri*. Je ne prétends pas dire qu'il ait deſſein de lui donner le bal : car outre que le carnaval eſt paſſé, on ſait bien qu'une galanterie d'éclat ne conviendroit point à Sa Sainteté. Il ne s'agit donc ici ſimplement que du préſent d'un bouquet; mais d'un bouquet qui n'eſt rien moins que ſimple, puiſqu'il eſt compoſé d'une roſe d'or que le *S. Pere* a pris la peine de bénir en cérémonie, & à laquelle on a attaché un très-gros diamant, & quantité d'autres. Il y a apparence qu'un

présent aussi précieux ne pourra qu'être bien reçu de la Princesse à qui on le destine : du moins sais-je bien qu'à sa place je le recevrois avec plaisir. Il seroit à souhaiter que le même Printems qui fait éclorre de si belles fleurs à la France, n'en menaçât pas les lys par les approches d'une Campagne, qui, selon toutes les apparences, leur donnera une terrible atteinte, en approchant les ennemis de nos portes. Nous faisons ici de notre mieux pour leur en défendre l'entrée, & le Roi a de nombreuses Armées sur pied, avec lesquelles il prétend les arrêter au milieu de leur course, & les obliger même à retourner sur leurs pas. Nous verrons ce qui en sera : voyons toujours la suite du Mercure, & croyez que je suis. *A Paris ce.*



LETTRE LXXIX.

PUISQU'IL faut abſolument vous donner la ſuite du Mercure Galant, & que, comme dit *Arlequin*, l'exorde & le préambule ſont ici inutiles, j'entrerai comme lui à corps perdu dans ma cauſe; & prenant les choſes où je les ai laiſſées, c'eſt-à-dire, à la page 12 du Livre, je vous ferai part d'une lettre qui ſuit immédiatement l'endroit où j'en étois demeurée.

*Lettre de M. le Baron de *** à Madame la Comteſſe de L. M.*

VOUS me demandez une relation de mon voyage. Croyez-vous que j'aie l'eſprit aſſez libre pour cela, & qu'après vous avoir quittée je puiſſe être occupée de quelqu'autre choſe que du chagrin de ne vous voir plus. Vous ne vous paierez pourtant pas de cette excuſe;

cuſe ; & de l'humeur dont je vous connois, vous ſerez peut-être aſſez injuſte pour ne la pas trouver légitime. Vous voulez qu'on vous obéiſſe ſans raiſonner. Obéiſſons-donc, puiſqu'il le faut : je ne prétends pas faire rebellion, & je vous demande ſeulement quartier pour mon ſtyle, dans lequel il entrera ſans doute bien des Germaniſmes, puiſque le péché originel n'eſt pas une tache aiſée à laver, & qu'un Allemand n'eſt pas obligé de parler auſſi bon François que vous. Lorſque j'arrivai dans la célebre Ville de *** j'y trouvai tout en rumeur, par une aventure aſſez extraordinaire. Un de ſes citoyens, appellé M ***, homme d'eſprit & de mérite, après avoir été pendant quelques années éloigné de ſa Patrie, & d'une épouſe qu'il aimoit beaucoup, revenoit à grandes journées chez lui, avec cet empreſſement que l'on ſent quand on aime, & qui redouble ordinairement lorſqu'on a éprouvé les peines de l'abſence. Mais cet époux ſi tendre ne s'attendoit pas au malheur

qu'on lui annonça à ſon arrivée. Croyant cauſer à ſa femme la plus agréable de toutes les ſurpriſes, il couroit à elle de toute ſa force, lorſqu'un de ſes amis l'abordant d'un air triſte, lui dit : où courez-vous, époux infortuné, & qu'allez-vous faire chez une perſonne qui vous couvre de honte ? Cette femme qui vous eſt ſi chere, bien loin d'avoir partagé les maux que ſon abſence vous faiſoit ſouffrir, s'eſt conſolée très-aiſément de la vôtre, & a donné des marques parlantes de ſon infidélité. La choſe a trop éclaté pour que vous puiſſiez feindre de l'ignorer ; & vous ne pouvez plus vivre avec honneur auprès d'une femme qui n'a ménagé ni le ſien ni le vôtre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le pauvre M***; il étoit ſenſible à l'honneur, il aimoit tendrement ſa femme ; & tyranniſé par ces deux paſſions, il ſouffrit tout ce que l'on peut ſouffrir pendant vingt-quatre heures que cet ami trop officieux l'obligea de paſſer hors de la Ville. Mais enfin, après un rude combat,

l'amour l'emporta dans ſon cœur, & lui fit imaginer un moyen de concilier toutes choſes ; il fut pour cela trouver ſa femme, qui étoit fort inquiete de ſon côté, & après lui avoir fait connoître qu'il ſavoit tout ce qui s'étoit paſſé en ſon abſence, il lui dit qu'il étoit encore aſſez bon pour lui pardonner, à condition ſans doute (comme dit *Scarron*) de n'y plus retourner. Quoi qu'il en ſoit, il ne fut queſtion que de jetter ce qu'on appelle de la poudre aux yeux du Public, pour n'en pas encourir le blâme, par une foibleſſe qu'on ne pouvoit pas ſurmonter. Pour cela, il fut réſolu que M*** intenteroit procès à ſa femme, pour cauſe d'adultere : qu'elle ſe défendroit de ſon mieux, demandant des réparations d'honneur, ou qu'on prouvât le fait. Ces ſortes d'affaires ne ſont pas aiſées à prouver, & peu de gens veulent ſe déclarer partie en pareille occaſion : ainſi M*** manquant de preuves perdit ſon procès. Ce fut-là ce qu'on appelle gagner en perdant. Il fit toutes les réparations

qu'on exigea de lui, dont la plus authentique fut de se rejoindre à sa femme. Tout le monde loua sa sage conduite; & quoiqu'on sût bien à quoi s'en tenir, on trouva qu'il avoit mieux fait que certains maris, qui, suivant les premiers mouvements de leur colere, ont fait mettre leurs femmes aux *Madelonnettes*, &, par un indigne retour de tendresse, les en ont ensuite retirées. Le cas est arrivé à *Paris*, comme vous savez, Madame, & je n'ai que faire de vous nommer les gens. Si dans le reste de ma route je trouve encore sur mon chemin quelque petite aventure propre à vous réjouir, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissant serviteur le Baron de ***.

Voici à présent l'Auteur du Mercure qui parle.

COMME cette Lettre, dit-elle, ne contient que la petite histoire que j'ai été bien aise de conter, j'ai cru que je

pouvois la copier toute entiere, sans en ôter même le préambule, qui est assez plaisant pour être d'un étranger : cependant je me contenterai à l'avenir de donner seulement des extraits des lettres que je recevrai. Par exemple, on m'écrit de *Copenhague* qu'un Baron de Province étant arrivé à la Cour avec une grande réputation de richesses, y fut parfaitement bien reçu; & que, suivant le principe de *Boileau*, qui dit que qui est riche est tout, ce Baron, cru riche, fut aussi cru homme d'esprit : on lui trouva les manieres du monde les plus jolies, & lorsqu'il tiroit ou endossoit quelques lettres de change, son style paroissoit enchanté. Je ne sais pas si elles étoient ensuite acquittées, ou protestées, ce n'est pas à présent de quoi il s'agit; car comme opinion chez les hommes fait tout, cette prétendue opulence fit le même effet que si elle eût été réelle. Tout le monde eut de l'empressement pour ce Baron. Les Dames le coucherent en joue; & s'il eût su profiter d'une si heureuse constellation,

il auroit pu faire un mariage avantageux. Mais sa destinée étant marquée, il fut conduit par elle dans une maison où deux filles de condition, dont l'une étoit moins aimable que l'autre, avoient accoutumé d'aller: il les y rencontra; & comme la cadette étoit occupée à une reprise d'hombre, il s'assit auprès de l'aînée; & après une conversation générale, souvent interrompue par des *gano*, & par de grandes exclamations sur des rentrées bonnes ou mauvaises, il s'avisa de lui conter ses raisons, pour ne pas détourner les acteurs de l'application que demande le jeu. La belle accepta le parti; & comme il croyoit qu'avec une fille de famille, il ne falloit proposer qu'un amour légitime, il lui parla de mariage, faute d'autres discours, & sans croire que cela dût porter coup. Il se trompa pourtant dans son calcul, car la Demoiselle le prit au mot, & lui serra même le bouton, en disant qu'elle en parleroit à ses parents. Il n'y eut plus moyen de s'en dédire. Les parents lui firent croire qu'ils vou-

soient la chose, & se hâterent de donner leur consentement, pour ne lui donner ni le temps ni les moyens de se mieux expliquer, pas même le choix entre les deux sœurs. Il fallut s'en tenir à celle à qui il s'étoit adressé, quoique moins jeune & moins jolie que sa cadette, & le mariage fut brusqué en peu de jours. Passe pour cela : mais ce qu'il y eut de pire, c'est que le pauvre Baron, comme s'il eût dû faire toutes choses à la hâte, après s'être dépêché de devenir mari, & peut-être même marri, se dépêcha aussi d'être papa, & le devint, quatre mois & demi après la nôce, d'un gros garçon, qui n'avoit rien moins que l'air d'un avorton. Tout le monde se récria sur cette couche prématurée : mais le pacifique Baron, bien loin de se scandaliser de ce qu'on lui donnoit ainsi du fruit précoce, fut dans toutes les assemblées dire d'un air triomphant, en apostrophant les Médecins : eh bien, Messieurs de la Faculté, vous avez donc sur les oreilles ! Que deviendront tous les sots contes dont vous nous avez ber-

cés ? Vous nous voulez faire croire qu'il faut qu'un enfant reste neuf mois dans le ventre de sa mere ; en voici pourtant un qui n'y a été que quatre mois & demi, & cependant il est gros & gras, tette comme quatre, & a tout l'air de rester seul à la tontine. Que me répondra-t-on à cela ? Tout le monde plioit les épaules, & on lui auroit chanté de bon cœur, comme à M. *Vivien de la Chaponardiere : qu'il est docile, & qu'il prend bien le bon parti dans cette affaire!* &c. Voilà où finit l'histoire du Baron Danois. Après cela l'Auteur du Mercure nous donne des nouvelles d'*Espagne*, dont je crois que vous n'avez que faire, & qui ne sont pas trop réjouissantes, non plus que les nouveaux Edits & Déclarations du Roi, qui sont aussi insérés dans ce Mercure, & que je passe pour venir à la page 29, où Madame la Comtesse de L. M. dit à son amie de Province, que Madame la *Duchesse* de ***, dont le mari est jeune & joli, s'est avisée de lui faire infidélité avec le *Maréchal* de ***, qui sera

bientôt ſeptuagenaire, & qu'un goût auſſi biſarre lui a valu le couplet de chanſon que voici, ſur l'air des *Ennuyeux*. On dit qu'il eſt de la façon de Madame la *Ducheſſe*. Vous ſavez que quand on dit Madame la *Ducheſſe* tout court, on entend la fille du Roi & de Madame de *Monteſpan*. Mais venons à la Chanſon :

Admirez le malheur des gens
Que le cocuage tourmente :
Un homme âgé de ſoixante ans,
En a fait cornard un de trente.
Cela nous prouve évidemment,
Qu'un mari vaut moins qu'un amant.

Voici une autre aventure qui ſuit. Cette Princeſſe, (dit toujours notre Mercure,) a eu auſſi occaſion de verſifier ſur le compte de la Marquiſe de ***, qui pendant que ſon mari cacochime ne s'occupe que de Médecins & d'Apothicaires, & devient le ſecond tome du *Malade imaginaire*, ſonge de ſon côté à paſſer ſon temps du mieux qu'elle le peut. Comme le tempérament décide ſur le choix des plaiſirs,

le sien l'a déterminée en faveur de l'amour, qui est celui pour lequel Madame la *Duchesse* a le moins d'indulgence. Elle prétend que le vin doit l'emporter par-tout comme chez elle, & ne sauroit souffrir qu'on préfére la galanterie au plaisir de boire. La Marquise a encouru sa haine par des sentiments opposés, & elle en a ressenti les effets par un Sonnet qui a été envoyé à son mari, & qui est sur des rimes que tout le monde connoît :

SONNET.

DU plus grand des cocus, tu peux prétendre au *Buste* :
Ta femme, dont le cœur n'eut jamais des *Glaçons*,
Dans le champ de Venus rassemblant ses *Moissons*,
Ainsi que ses amants, t'a rendu moins *Robuste*.
Plus savante en amour que la fille d' . . *Auguste*,
Aux belles de la Cour elle fait des *Leçons*.
Dans son cœur les vertus passent pour des *Chansons*,
Et pour elle l'hymen n'eut jamais de loi *Juste*.
On diroit, à la voir paroître avec *Orgueil*,
Qu'à toi seul dans son lit elle a fait bon *Accueil* ;
Que de ses passions tu fus la forte *Digue* ;
Mais on sait que . . . . par de secrets *Ressorts*,
Des dernieres faveurs la rendit si *Prodigue*,
Que qui veut peut chez elle assouvir ses *Transports*.

Continuation du Mercure.

ON fe flattoit ici que les changements arrivés en *Angleterre*, cauferoient quelque heureufe révolution pour la Cour de S. *Germain*; & que le parti des *Jacobites*, fortifié par celui des *Toris*, qui triomphe préfentement à *Londres*, feroit de nouveaux efforts pour mettre le pauvre petit Roi par brevet fur le Trône. Mais il n'y a pas grande apparence : car la Reine *Anne* eft fi fort aimée de fes Sujets, qu'un malheureux *Irlandois* ayant été condamné au pilori, pour avoir dit que la Reine fe retireroit dans un Cloître, & remettroit la Couronne au Prince de *Galles*, le Peuple fe fouleva, difant que cette Sentence étoit trop douce, & voulut enlever le Criminel pour le tailler en pieces, comme criminel de haute-trahifon. On fut obligé de faire un détachement de la Tour, qui eft, comme vous favez, la *Baftille* de *Londres*, & l'on eut toutes les peines du monde à

mettre le *holà*, tant les Anglois ont de zele pour leur Souveraine. Ainſi *Jacques III.* a tout l'air de n'être jamais qu'un Roi à la ſuite. Mylord *Gallowai* eſt de retour de *Portugal*, avec quelques membres de moins que lorſqu'il y étoit arrivé. Il s'eſt démis de ſon Régiment, & l'on en a fait partir d'autres pour ce Pays, de concert avec la *Hollande*, afin d'aider à l'Archiduc *Charles*, qui marche vers l'*Andalouſie*, à chaſſer *Philippe V*, & l'envoyer jouer au Roi dépouillé avec leurs Majeſtés de *S. Germain*. Le Maréchal de *Berwick* eſt encore aux environs de *Briançon*, quoique l'Armée ennemie ſe ſoit retirée des Vallées pour entrer en quartier d'hyver. On prétendoit qu'elle devoit faire un détachement de 6000 hommes pour paſſer en *Catalogne*, où nous ne ſaurions manquer d'être accablés par le nombre. On nous bat de tous les côtés. Les Alliés pouſſent vivement le ſiege d'*Aire*, qui s'avance fort, malgré toutes les ſorties des Aſſiégés, qui ont chaſſé les travailleurs, renverſé les gabions, &

fait

fait le diable à quatre. Mais avec tout cela ils ne pourront pas éviter de se rendre; & si l'on nous prend ainsi toutes nos Villes les unes après les autres, je doute qu'on puisse chanter à l'avenir à la gloire de nos Généraux :

A peine ont-ils sauvé Paris,
Charivaris.

En effet, il semble qu'on y marche à grands pas. A la bonne heure; nous verrons comment les vainqueurs useront de leurs victoires, & les égards qu'ils auront pour le beau sexe. On m'a pourtant conté une histoire qui ne me donne pas une fort grande idée de leur galanterie; car on dit qu'une femme de condition s'étant allée plaindre à l'Armée à un Prince, de ce que ses Troupes l'avoient dépouillée, & avoient emmené tout son équipage, ce Prince lui dit d'un grand sens froid : vous ont-ils aussi violée, Madame? Non, répondit-elle en rougissant de dépit. Oh bien! répliqua-t-il, ce ne sont donc pas mes gens, car ils ne seroient pas demeurés

en si beau chemin. Vous vous êtes sans doute trompée, & ce n'est pas à moi, à coup sûr, à qui vous devez vous adresser pour avoir raison de ce qu'on vous a fait. Cela est un peu cavalier, & je doute que les Héros du temps passé en eussent usé de même. Peut-être aussi que tous les Chefs des Alliés ne sont pas de la même humeur, & qu'il s'en trouvera qui seront plus sensibles. Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à nous préparer à en courir les risques. On écrit de *S. Amand*, que dans l'élection faite le 24 d'Octobre en faveur du Cardinal de *Bouillon*, il avoit eu les voix de tous les Religieux, excepté d'un seul, & que ceux du parti du Prieur n'avoient pas voulu voter, voyant bien qu'ils n'auroient pas la pluralité des voix, & que le Cardinal l'emporteroit de plus d'un tiers, malgré les défenses faites par le Prieur, au nom de la *France*. Voilà encore un déboire pour le Roi, qui regarde ce Prince comme un sujet rebelle, & qui voudroit qu'il fût traité par-tout en

profcrit. Mais comme tout le monde n'eft pas obligé de partager le reffentiment de Sa Majefté, il eft à craindre qu'elle n'ait pas toute la fatisfaction qu'elle s'étoit propofée ; & quand on parlera fans paffion, on ne pourra pas difconvenir que le Cardinal de *Bouillon* ne foit né dans une Maifon Souveraine, & que cette naiffance ne le rende indépendant de toute autre Juftice que de celle de Dieu & de fon Vicaire notre Saint Pere le Pape. Ainfi déclinant toute autre autorité, il n'eft point foumis à celle du Roi, qui par conféquent n'a pas pu le condamner, moins encore prétendre que les Etrangers, fe foumettant à fes décifions, refufent de protéger un Prince malheureux, qui, laffé de fouffrir, achete fa liberté aux dépens des Charges & de tous les revenus qu'il vient d'abandonner en *France*. Il faut être bien hardie pour vous parler comme je fais de *Verfailles*. Mais, encore un coup, c'eft ma hardieffe qui fait ma fûreté : car qui croiroit que j'ofaffe écrire ainfi

du milieu de la Cour ? Non, je vous l'ai déja dit, on ne me cherchera jamais où je suis, & le soupçon tombera sur toute autre. Mais c'est assez parlé de politique, il faut s'égayer l'esprit & diversifier les choses. Quoique l'on soit accablé ici de misere par le manque de vivres qu'une disette générale a causé pendant long-temps, & par une disette générale d'argent, causée par les besoins de l'Etat, & par les voleries des Maltotiers : malgré tout cela, dis-je, les choses vont toujours leur train, & sauf à prendre à crédit chez le Marchand & chez le *Guerbois*, on se pare, on mange la poularde ; & à voir passer les gens en revue dans les rues de *Paris*, on croiroit que l'abondance y regne, quoiqu'elle ne soit que dans les caisses des Fermiers, & que le Gentilhomme soit accablé de dettes, & toujours en peine de mettre sa bergame à l'abri des Huissiers : l'Artisan & le Laboureur obligés de déguerpir de chez eux, faute de pouvoir payer leurs taxes, & réduits à la nécessité

de mendier leur pain ; & tant d'autres plus timides meurent faute de ſecours qu'ils n'oſent demander, & que peut-être ils n'obtiendroient pas. Telle eſt l'anatomie de la *France*. Mais paſſons de ces triſtes réflexions à de plus réjouiſſantes. Je vous dirai donc, qu'au milieu de tant de malheurs publics & particuliers, l'on n'a pas laiſſé de ſe divertir à merveilles aux nôces de Monſieur le Duc de *Berri*. Quelle joie pour la pauvre Madame de *Monteſpan*, ſi elle avoit pu regarder cela de quelque coin, & voir ainſi ſon ſang approcher toujours de plus près du Trône ! C'étoit beaucoup que ſa fille eût épouſé le neveu du Roi ; mais c'eſt bien plus de voir ſa petite-fille mariée au fils d'un Dauphin, & à un Prince qui fait les délices de la France. Je ne vous parle pas des magnificences de cette nôce, dont M. *Dufreſny* vous a donné le détail. Je vous dirai ſeulement qu'elle a été des plus ſomptueuſes. Toute la Famille Royale y a aſſiſté ; & c'eſt dommage que le Roi d'*Eſpagne* n'en

fût point : car s'il eſt écrit qu'il doive revenir, il auroit été à ſouhaiter que ſon retour eût été anticipé de quelques jours, &c. L'Abbé de *Polignac*, toujours malheureux dans ſes négociations, n'a pas laiſſé d'être récompenſé au retour de *Gertruydenberg*, quoiqu'il n'y ait pas mieux réuſſi qu'en *Pologne*, lorſqu'il y fut envoyé pour les intérêts du Prince de *Conti* : on lui donne toujours des commiſſions épineuſes, & on lui fait tenter des entrepriſes difficiles. Il eſt vrai qu'elles auroient été glorieuſes, ſi le ſuccès eût rempli ſon attente. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a pas de ſa faute, non plus que de celle du Maréchal d'*Uxelles*, qui tient préſentement en main le bâton dont ſon pere fut honoré après ſa mort, & que le Roi envoya à la veuve en lui faiſant faire un compliment de condoléance. Sa Majeſté ſe dépêche un peu plus à préſent de récompenſer les ſervices que certaines gens lui rendent ; & on a fait depuis peu à la Cour une recrue de Maréchaux de *France*, qui, ce me

ſemble, le ſont devenus à bon marché. Cela me fait ſouvenir de certains Vers qui furent faits à la louange du Maréchal de *Villeroi*, après la perte de la bataille de *Ramillies*.

C'eſt grand dommage ſur ma foi,
Que Monſeigneur de *Villeroi*
Soit déja Maréchal de France;
Car dans cette grande action,
On peut dire, ſans complaiſance,
Qu'il a mérité le Bâton.

On ne voit pas que tous ces Maréchaux de nouvelle édition faſſent mieux, ni que le Roi ſe ſoit bien trouvé de ſuivre les conſeils de M. de *Villars*: ſous un autre Regne de pareils Généraux auroient été diſgraciés: mais notre Monarque n'aime pas à ſe démentir; il ſoutient la gageure, quoi qu'il en coûte, plutôt que de convenir qu'il ait pu pécher dans ſon choix. Je doute que l'Electeur de B*** ſoit tout-à-fait de cette humeur, & l'on voit bien à ſa mine que s'il oſoit il avoueroit de bonne foi qu'il a fait une grande faute en s'alliant avec nous; mais il a des ménagements

à garder, & l'asyle qu'il est obligé de chercher à *Namur*, tout triste qu'il est, lui est pourtant nécessaire. Quel fâcheux revers pour un Prince qui a vécu avec tant d'éclat à *Bruxelles*, & dont la Cour étoit si magnifique & si galante ! On ne parle que des dépenses qu'on faisoit dans ce Pays, où il étoit adoré. Ses galanteries fourniroient matiere à plusieurs romans ; car outre Mademoiselle *Popuel* qu'il fit Comtesse d'*Arcos*, à condition qu'elle ne le seroit que de nom, la belle *Chanoinesse* & quantité d'autres Maîtresses qu'il avoit en titre d'office ; outre cela, dis-je, il a eu une infinité de bonnes fortunes dans le Brabant, que ses belles manieres & sa libéralité lui procuroient. Mademoiselle de B***, jeune & charmante, valut à Madame sa mere cent mille écus, & on lui en compta cent autres à elle lorsqu'elle épousa le Comte de R***, & que l'Electeur la quitta pour plaire à Mademoiselle de M***. Tant de dépenses & de générosité lui avoient gagné le cœur des *Brabançons*, qui ne-

juroient que par lui. Quoiqu'il jouât souvent de mauvais tours à plusieurs maris, le mécontentement de quelques particuliers n'empêchoit pas que le Public ne fût pour lui : il y avoit même des gens assez débonnaires pour se faire un honneur de ce qu'il vouloit bien prendre la peine de les déshonorer. J'ai oui dire qu'une bonne Bourgeoise de *Bruxelles*, dont il voyoit la fille, contoit un jour à une de ses voisines, que *Maximilien*, (c'étoit ainsi qu'elle appelloit le Prince,) étoit le meilleur enfant du monde. Voyez, disoit-elle, ma commere, il est si peu fier qu'il vient chez nous sans façon, & ne fait pas de difficulté de coucher dans ce lit avec ma fille, comme si elle étoit de sa condition. Pendant qu'elle exagéroit ainsi les bontés de l'Electeur, il entra en tapinois avec un manteau sur son nez, sans suite, au grand contentement de cette mere imbécille, qui fut charmée que sa visite certifiât ce qu'elle venoit de dire. De tout cela on peut conclure que ce Prince menoit une vie

fort délicieuſe à *Bruxelles* ; & je ne ſais pas comment il pourra s'accommoder du changement de ſa fortune : car bien loin de pouvoir fournir à l'entretien de ſes plaiſirs, il n'a pas, au pied de la lettre, de quoi payer les appointements de ſes Domeſtiques, dont la plûpart ont été obligés de prendre parti ailleurs. Les uns ſont entrés à l'Opéra, & les autres ſe ſont déterminés ſelon leurs petits talents. Il me tomba l'autre jour une lettre que cet infortuné Prince écrivoit à Mademoiſelle de M*** lorſqu'elle vint ici aux nôces de ſon frere, qui, comme vous ſavez, a épouſé la fille du Duc de R***, l'une des plus belles perſonnes de la Cour.

Lettre de l'Electeur de B. à Mademoiſelle de M.

IL faut être auſſi perſuadé que je le ſuis, ma Princeſſe, de la bonté de votre cœur, pour oſer prétendre d'y avoir encore la même part que vous avez bien voulu m'y donner autrefois. Je m'en

flatte pourtant, & je vous crois trop généreuſe pour que le changement de ma fortune puiſſe en cauſer chez vous à mon déſavantage, puiſque je ne reſſens ce changement que par rapport à vous, & parce qu'il me met hors d'état de vous marquer toujours, par les ſervices les plus eſſentiels, combien je vous ſuis dévoué. Qu'il eſt triſte, ma chere, pour un Prince qui vous adore, de ſe voir errant, dépouillé de ſes Etats, obligé de chercher un aſyle chez les Etrangers, & de ne pouvoir vous marquer ſa tendreſſe que par des vœux impuiſſants, mais en revanche très-ardents & très-ſinceres. Si nous n'avions couru une même fortune, mon frere & moi, il y en auroit préſentement un des deux qui pourroit aider l'autre. Mais, par malheur, nous ſommes dans le même cas. Il faut cependant eſpérer que ce ſera ici un orage qui paſſera, après lequel nous rentrerons dans le calme; & vous pouvez rétablir entiérement celui de mon cœur, en m'aſſurant que vous êtes aſſez bonne pour ai-

mer la vertu toute nue. Adieu, ma chere enfant, songez un peu, au milieu de tous vos plaisirs, qu'il est un Prince au monde qui n'en sauroit trouver qu'auprès de vous.

M. D. D. B.

Cette lettre de l'Electeur fait en peu de mots un portrait assez juste de son état. Je ne sais pas si celui de son cœur y est aussi bien peint; car il me semble que ces beaux sentiments dont il paroît se piquer, ne s'accordent guere avec cette humeur coquette dont il a fait jusques ici profession. Il est vrai que depuis quelque-temps Mademoiselle M *** avoit trouvé le secret de le fixer : car quoiqu'il donnât toujours *incognito* dans l'aventure, elle étoit la Sultane favorite, & n'avoit point de concurrente déclarée. Le regne de la Comtesse d'*Arcos* n'avoit pas été si beau, l'Electeur avoit eu pendant son bail divers attachements d'éclat : l'on avoit vu la *Mopin* se poignarder pour lui sur le Théâtre, faisant le rôle de *Didon*

Didon dans l'Opéra d'*Enée*. Cette fille dont les passions ont toujours été violentes, voyant que sa Danseuse, appellée la *Merville*, la supplántoit dans le cœur de ce Prince, se voulut tuer à ses yeux, & donna une scène assez extraordinaire aux Spectateurs. La blessure ne fut pas mortelle : mais, après un pareil coup d'éclat, l'Electeur ne voulut plus qu'elle restât à *Bruxelles*; ainsi il fallut qu'elle laissât le champ libre à la Danseuse *Merville*, qui, par l'infidélité qu'elle fit quelque temps après au Duc en faveur du Comte de *Dohna*, le punit de celle qu'il avoit faite à la *Mopin* : mais elle fut aussi punie à son tour; car ayant été atteinte & convaincue d'avoir fait part de ses faveurs au Comte, elle fut enfermée entre quatre murailles, & ce ne fut qu'après cinq ans de pénitence, que l'Electeur consentit qu'on lui donnât la clef des champs, à condition qu'elle s'éloigneroit des lieux où il commandoit. On ne finiroit pas s'il falloit rapporter toutes les aventures galantes du

Duc de B***, & faire l'inventaire de ſes bonnes fortunes. Ses malheurs m'ont engagée à cette petite digreſſion, & je ne ſaurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie du ſort qui l'a fait ennemi de la *France*, dans le temps que Madame la *Dauphine* vivoit, & qu'elle ſacrifioit tout aux intérêts de ce cher frere. On ſait à combien de chagrins elle s'eſt expoſée en lui faiſant donner des avis importants ; & qu'elle a été la victime de la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Elle meurt, & l'Electeur s'aviſe de ſe joindre à la *France*, lorſqu'il en a le moins de raiſon. N'eſt-ce pas ſe déterminer à contre-temps, & prendre mal ſon parti ? On nous avoit fait croire ici que la peſte ravageoit toute l'*Allemagne* : cependant elle n'a pas été bien avant, & l'on aſſure même que cela eſt fini. On nous a conté là-deſſus une hiſtoire qui me paroît avoir tout l'air d'un roman. On dit qu'un étranger étant arrivé à *Prague*, en habit de voyageur, & ayant mis pied à terre à la porte d'un Cabaret, à l'heure du dîner, ſe mit à

table avec quantité d'autres perſonnes qu'il trouva dans le même logis : la converſation roula ſur les nouvelles du temps , & entr'autres choſes ſur les alarmes que cauſoit le voiſinage de la peſte. On prétend que l'inconnu plaiſanta là-deſſus , & qu'échauffé par quelques verres de vin , il ſe tourna vers tous ces bons Allemands, & leur dit d'un ton fier : c'eſt moi, Meſſieurs, qui ſuis la peſte, vous n'avez qu'à me bien regarder. Une pareille déclaration ne fut pas du goût de la compagnie, & un des plus zélés pour la ſanté publique tirant ſon ſabre, & prononçant quelque *dat is der Duel*, caſſa la tête au Seigneur de la *peſte*, qui tomba mort de l'autre côté. Cette expédition faite, on voulut voir ce que c'étoit que ce malheureux : on le fouilla, & l'on trouva dans ſes poches quantité de petits ſoufflets; ce qui fit croire que c'étoit quelque pauvre Marchand qui alloit en foire ; mais on fut bien ſurpris, quand on vit que ces ſoufflets étoient remplis d'un vent empeſté , qui fit

mourir ſur le champ ceux qui le ſentirent. On ne douta point alors que cet homme ne fût effectivement une peſte ambulante, envoyé pour empoiſonner ne la Cour de Vienne, & l'on ſe confirma dans cette penſée en le voyant nanti d'u- grande quantité de louis. Je crois pourtant que toute cette aventure n'eſt qu'un conte fait à plaiſir, & une invention de nos ennemis pour tâcher de nous noircir chez les Etrangers, en leur faiſant croire que Son Excellence la Peſte étoit un envoyé extraordinaire de *France*. Soupçon très-injurieux & très-mal fondé. Quoi qu'il en ſoit, la maladie n'a pas eu de cours, & le feu a fait beaucoup plus de ravage dans ce Pays, puiſqu'il a conſumé deux Villes en *Saxe*, dont l'une eſt *Socheau* dans la *Luſace*, & l'autre *Schelbemberg* dans le Cercle des Montagnes des mines. Tout cela n'empêche pas qu'on ne ſe divertiſſe très-bien à *Dreſde*, où le Prince héréditaire de *Moſcovie* file le parfait amour avec ſa future épouſe Princeſſe de *Wolfembutel*, dont la ſœur

a épousé l'Archiduc *Charles*, que nous appellons Roi d'*Espagne*. Il n'y a pas d'apparence que le Roi de *Suede* trouble la fête, car il est toujours à *Bender*, d'où il fait ses efforts pour engager le *Turc*, dont il a imploré la protection, à venger la querelle qu'il a avec la *Pologne* & la *Moscovie*. Je ne vois pourtant pas grande apparence à l'explication de ce rêve que le grand *Gustave-Adolphe* fit autrefois, & dans lequel, après avoir passé en revue les exploits de ses Successeurs, il vit le Roi de *Suede* d'à présent entrer triomphant dans *Rome*, en chasser le Pape, & se rendre maître de cette maîtresse du monde. Il faudra que les choses changent bien pour que cette prophétie s'accomplisse ; & le *Czar de Moscovie* en fit de bien opposées lors de la derniere révolution de *Pologne*; car étant un jour à table avec le Roi *Auguste*, & chagrin de ce qu'un Courier qu'il avoit dépêché au Roi de *Suede*, arriva sans rapporter de réponse, il se tourna vers Sa Majesté Polonoise, & dit : *en*

vérité, *en vérité*, qui eſt un des plus grands jurements des *Moſcovites*, je t'aſſure qu'il s'en repentira : il a mis un Roi à ta place, & j'en mettrai un à la ſienne ; avec cette différence, que celui qu'il vient de mettre en *Pologne* n'y reſtera pas long-temps, & que celui que je mettrai en *Suede* y ſera pour toujours. La moitié de cette promeſſe a déja été accomplie, & les cartes ſont à préſent ſi fort brouillées, qu'on ne peut pas répondre de ce qui arrivera. Cependant le Roi de *Suede* n'a pas voulu accepter l'offre que le Grand Seigneur lui avoit faite de venir paſſer l'hyver à *Conſtantinople*, où on lui avoit déja préparé un logement. On dit qu'il parut il y a quelque temps, dans cette Capitale de l'Empire *Ottoman*, un homme qui avoit le véritable ſecret de la poudre de projection : que le Grand Seigneur en ayant été averti, & voulant ſe prévaloir de ſa ſcience, le fit arrêter ; & après bien des queſtions lui fit ſignifier qu'il n'avoit qu'à ſe diſpoſer à lui donner ſon ſecret de bonne

grâce, ou qu'il en sauroit trouver lui-même pour se faire obéir. Je ne prétends pas te le refuser, dit le Philosophe; mais je veux auparavant en apprendre un à ta Hautesse qui ne lui sera pas moins utile : c'est celui d'être invulnérable & à l'épreuve de toute sorte de coups de sabre & d'autres armes de cette nature; il ne faut pour cela que se frotter le corps avec une eau dont je te montrerai la composition, après quoi tu pourras sûrement t'exposer aux coups : avantage très-grand pour un Prince qui a les inclinations guerrieres. Le Sultan accepta l'offre. Il ne fut plus question que d'éprouver le secret; & celui qui le donnoit, voulut qu'on en fît l'épreuve sur lui-même, pour faire voir qu'il étoit sûr de son fait. Il sortit une petite bouteille de sa poche, se frotta le cou avec l'eau ou essence qui étoit dedans, & le tendit ensuite à un Janissaire, qui, le bras levé, n'attendoit que le moment de frapper, & qui d'un revers de son sabre, ou cimeterre, comme on voudra l'appeller, lui fit

ſauter la tête à l'autre bout de la ſalle. Le Grand Seigneur fut fâché d'avoir été la dupe de la fermeté de cet homme, & après un grand examen, on trouva ſous ſa langue un billet avec ces mots : *j'aime mieux mourir que de donner mon ſecret.* Cela eſt bien Philoſophe, & me paroît plus aiſé à admirer qu'à imiter. J'avois cru autrefois que la clôture du *Serrail*, & tous ces défectueux Eunuques, qui, comme autant de *Centaures*, en défendent l'entrée, rendoient ce lieu inacceſſible à l'amour: mais quand toutes les hiſtoires qu'on nous a contées de ce Pays ne m'auroient pas tirée de mon erreur, l'aventure du Comte de *** ſuffiroit pour prouver qu'il n'eſt point d'aſyle aſſuré contre la galanterie. Le Comte de *** eſt un Gentilhomme *Suédois*, qui fut envoyé il y a quelques mois à *Conſtantinople*, pour des négociations ſecretes. Comme ſa commiſſion étoit aſſez importante pour l'occuper tout entier, il ne ſongeoit qu'à la faire réuſſir d'une maniere avantageuſe pour ſon Maître, & glo-

rieuſe pour lui, & n'avoit garde de s'amuſer à la bagatelle, outre que les intrigues de galanterie lui paroiſſoient dans ce Pays d'une dangereuſe conſéquence. Mais toutes ſes ſages réflexions ne furent pas capables de le garantir; & lorſqu'il ne cherchoit qu'à ſe ménager des intrigues dans le *Divan*, il ſe trouva engagé à en avoir dans le *Serrail*; car une vieille qui l'aborda dans la rue, lui dit qu'il avoit trouvé le ſécret de plaire à une des plus aimables Sultanes, & celle qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit du Grand Seigneur. Le Comte, croyant trouver par-là le moyen d'avancer les affaires de ſon Maître, conſentit à l'entrevue que la vieille lui propoſa, & convint de l'heure & du lieu où on le trouveroit pour le conduire où il étoit déſiré, après quoi l'entremetteuſe lui donna le bon jour, & lui laiſſa le temps de rêver à cette aventure. Il fut tenté bien des fois de la laiſſer: mais enfin la curioſité, l'amour propre, & les raiſons de politique qu'il croyoit y trouver, le déterminerent à

profiter de ſa bonne fortune ; & la bienfaiſante vieille l'étant venu joindre, il s'abandonna entiérement à ſa conduite, & après bien des tours & des détours, il fut introduit dans l'intérieur du *Serrail*. On le fit entrer dans une chambre magnifiquement meublée, où on lui dit d'attendre que la Sultane, dont il avoit le bonheur d'être aimé, vînt le relever de ſentinelle. Comme on lui avoit fait faire beaucoup de chemin, il s'aſſit, pour ſe repoſer, ſur un très-beau tapis de Turquie qui couvroit le parquet de cette chambre ; il avoit à peine eu le temps d'admirer toute la beauté des ameublements, lorſqu'il entendit ouvrir une petite porte que la tapiſſerie cachoit, & qu'il vit entrer par-là une grande perſonne qui l'éblouit par ſon air majeſtueux, & par l'éclat des pierreries dont elle étoit couverte. Seigneur, lui dit-elle d'abord en Langue Franque, qu'il entendoit parfaitement bien, à cauſe du rapport qu'elle a avec l'Italienne, vous ſerez ſans doute ſurpris de ce que je fais

aujourd'hui pour vous. Ce n'est point l'usage de votre Pays de voir faire ainsi des avances aux Dames, & je craindrois par-là de perdre votre estime, si je ne croyois que vous êtes trop éclairé pour ne pas distinguer les temps, les lieux & les personnes : ainsi, comme l'esclavage, dans lequel nous vivons, ne nous permet pas d'espérer qu'on vienne nous déterrer dans cette affreuse solitude, il faut que nous cherchions nous-mêmes les moyens de nous procurer notre liberté : j'ai jetté les yeux sur vous pour cela ; je vous vis l'autre jour au travers des jalousies de ma chambre, lorsque vous fûtes introduit à une Audience particuliere du *Sultan* : vous me plûtes ; je souhaitai de vous plaire, & je me déterminai à chercher les moyens de m'éclaircir avec vous là-dessus : c'est pour cela que je vous ai fait venir ici ; & comme j'ai su que vos affaires alloient bientôt être finies, & que vous étiez prêt à avoir votre Audience de congé, j'ai cru qu'il n'y avoit pas de temps à perdre ; ainsi, je

vous prie de me parler avec la même ſincérité avec laquelle vous voyez que j'agis, & de me dire ſi vous n'avez point encore pris des engagements qui puiſſent vous empêcher d'en avoir avec moi; ſi vous êtes homme à me tirer d'ici, & à me mener dans votre Pays. Je ſais que le nom de *Turc* eſt odieux chez les autres Nations: vous nous traitez de barbares; mais outre que ce ſont des préventions mal fondées; nous avons des noms plus doux que celui-là, & celui de *Muſulmans*, qui veut dire *fideles*, vous doit paroître de bon augure dans une maîtreſſe. Enfin c'eſt à vous à vous déterminer, & à me répondre avant que je vous en diſe davantage. Pendant tout ce diſcours, dont le Comte étoit charmé, la belle avoit toujours le viſage couvert d'un voile; ainſi dès qu'elle eut achevé de parler, il lui dit: Madame, pour que je ſois en état de reconnoître les bontés que vous voulez avoir pour moi, trouvez bon que je puiſſe ſuivre la maxime que vous venez de propoſer, &
que,

que, pour pouvoir mieux diſtinguer les temps, les lieux & les perſonnes, je connoiſſe tous les agréments de la vôtre. Levez ce voile qui me déſeſpere. En diſant cela, il vouloit lui-même le tirer; mais elle prit un air de fierté qui le déconcerta. Je vois bien, lui dit-elle, que vous avez de fauſſes idées, & que la démarche que je fais vous enhardit; mais vous vous abuſez terriblement, & vous abuſez même des bontés que j'ai eues pour vous. Le Comte lui demanda pardon de ce petit tranſport; & comme il falloit s'expliquer avant que de pouvoir en ſavoir davantage, il proteſta à la Sultane qu'il étoit prêt de lui obéir en tout, pourvu que cela ſe pût ſans manquer à ſon devoir, & ſans bleſſer le droit des gens. Car enfin, continua-t-il, Madame, j'ai mille obligations au *Sultan*, & c'eſt mal reconnoître ſes bontés, que de lui enlever l'objet de ſa tendreſſe : guériſſez-moi de ce ſcrupule, je n'aurai plus de combats à ſoutenir. Je ſuis bien aiſe, dit cette belle, de vous trouver capable de re-

connoiſſance & de générofité : cela augmente l'eſtime que j'ai pour vous, & il ne me ſera pas mal aiſé de lever vos ſcrupules, puiſque, ſi vous devez avoir de la reconnoiſſance pour quelqu'un, c'eſt à moi à qui vous en devez : c'eſt moi qui par mon crédit vous ai rendu le *Sultan* favorable, & qui par mon adreſſe ai ſu mettre le *Viſir* dans vos intérêts. J'ai commencé par vous rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi; & j'ai attendu le ſuccès de mes ſoins avant de vous en demander la récompenſe. Voyez donc pour qui vous devez avoir du retour ; & afin que vous ne croyiez pas que tout ce que j'ai fait pour vous ſoit l'effet d'un entêtement, je ſuis bien aiſe de vous dire que je ſuis née Chrétienne, & que quoique j'aie été arrachée trop jeune du ſein de mes parents pour avoir pu connoître leur Religion, j'ai pourtant toujours conſervé une inclination ſecrete pour elle ; & tout ce que j'ai ſu enſuite de la *Mahométane* qu'on a voulu m'inſpirer, n'a fait que me

confirmer dans ces ſentiments. Je n'ai jamais pu avoir de foi pour les miracles qu'on attribue au Prophête *Mahomet*, & je regarde comme des contes de Fées, qu'on veuille nous perſuader qu'un mouton tout rôti s'eſt redreſſé ſur le plat où on l'avoit ſervi, pour lui dire : *ne me mangez pas, car je ſuis empoiſonné*. Cela me paroît un peu du temps que les bêtes parloient, auſſi bien que les avis que certains pigeons lui donnoient à l'oreille ; & cent autres choſes de cette nature qu'on nous donne comme articles de foi, & pour leſquelles je ne ſaurois en avoir. Enfin, je ſuis née Chrétienne, & je mourrai telle, pourvu que quelqu'un veuille ſeconder le zele que je me ſens pour cela, en me tirant d'un lieu où je ne ſaurois me déclarer ſans riſque, & me menant dans ceux où je pourrai avoir une plus parfaite connoiſſance des vérités que j'ai toujours révérées dans le fond de mon cœur. Si cela vous convient, je vous donnerai les moyens d'exécuter ce projet. Je me ſuis déja nantie d'un

bon nombre de pierreries, avec quoi il ſera aiſé d'avoir de l'argent, & vous profiterez des ſoins & des dépenſes qu'un autre a faites pour mon évaſion. Le Viſir *Kiuperli* m'aime, & moins ſcrupuleux que vous ſur le chapitre du *Sultan*, il a tâché de me perſuader de ſortir du *Serrail*, pour me mettre ſous ſa conduite, ſe flattant de pouvoir me cacher, & dérober ma fuite aux yeux de tous nos ſurveillants; après quoi il m'offre de me faire ſa femme, & de me mettre en état de n'avoir aucun regret à tout ce que je ferai pour lui. J'ai feint de me rendre à ſes perſécutions, & les choſes ſont préſentement en l'état qu'il faut, pour que vous profitiez de la conjoncture: une barque derriere ces murs m'attend demain matin: j'ai le mot du guet, que je vous donnerai, vous n'aurez qu'à vous en aſſurer, & me venir prendre une heure avant celle que j'ai donnée au Viſir, & lorſque nous ſerons en lieu de ſûreté, j'ôterai ce voile qui vous gêne: vous verrez mon viſage, & s'il n'a pas

autant d'agrément que vous pourriez le souhaiter, vous ne serez engagé à rien : je vous serai toujours obligée de ma liberté, & vous aurez lieu de vous applaudir de cette bonne œuvre. Le Comte qui vit bien que c'étoit-là ce qu'on appelle un marché sans peur, accepta le parti; & comme il eut le lendemain matin son Audience de congé, après avoir été recevoir les ordres de *Sa Hautesse*, il se disposa à partir, & laissa à sa charmante Sultane le soin de plier sans bruit sa toilette. Tout réussit comme elle l'avoit projetté, & le pauvre Visir fut pris pour dupe. Je m'imagine qu'il poussa bien des regrets : mais ne sachant à qui se prendre de son malheur, il ne fut pas non-plus sur qui faire tomber sa vengeance. La *Sultane* avoit emmené sa vieille avec elle; & celles de ses femmes qui étoient dans les intérêts du Visir, ne purent jamais lui donner des nouvelles de ce qu'il cherchoit : ainsi ses plaintes ne servirent qu'à découvrir son intrigue; & lorsque le *Sultan* fut informé de ce qui se passoit, on ne

manqua pas de lui dire que le Vifir en étoit l'auteur. Il fut toutes les intelligences qu'il avoit eues avec la *Sultane* ; & quelque tour que ce pauvre Miniftre pût y donner, il y en eut affez pour caufer fa difgrace, que le public a imputée à des raifons d'État & de politique : tant il eft vrai qu'on fe trompe fouvent fur les jugements que l'on fait. L'amour a toujours part dans les révolutions ; & fi celui du Grand Seigneur pour la *Sultane Zaïde*, (c'eft ainfi que s'appelloit celle dont il eft queftion,) avoit été dans fa premiere force, un foupçon comme celui-là auroit dû coûter la vie au Vifir. Mais les Turcs ne font pas capables d'une fort grande conftance, & la diverfité des objets les empêche de prendre de fort grands attachements. Pendant que le Vifir pleuroit la perte de fa fortune & de fa maîtreffe, elle voguoit fans péril avec fon nouvel amant. La chaloupe avoit été joindre les Vaiffeaux qui le conduifoient, les Matelots étoient enfermés à fond de calle, & l'on avoit eu foin de

ne rien laisser qui pût découvrir la marche. Ce fut alors que revenue de toutes ses alarmes, la belle *Zaïde* se laissa voir au Comte de ***, qui, ébloui par sa beauté, se jetta à ses pieds pour lui marquer sa reconnoissance, & l'assura d'une tendresse éternelle. Ils commencerent dès ce moment à former la plus belle passion du monde, que l'hymen n'a point altérée, quoiqu'il fasse ordinairement cet effet. Le Comte l'a emmenée dans ses Terres, où après l'avoir fait suffisamment instruire dans la Religion Chrétienne, & après qu'elle l'a eu embrassée, il en a fait sa femme. Elle lui a apporté en dot pour plus de cent mille écus de pierreries, & un mérite infini. Pendant leur navigation, elle eut le temps de lui conter toute son histoire: il sut qu'elle étoit Georgienne, Pays où le sang est le plus beau du monde, & qu'elle avoit été comprise dans le tribut que ces malheureux peuples sont obligés de donner au Grand Seigneur, & destinée pour ses plaisirs; que le Visir à qui on l'avoit d'abord remise en

arrivant à *Conſtantinople*, avoit pris ſoin de ſon enfance, par ordre du Grand Seigneur, & que lorſqu'elle avoit été en âge à pouvoir entrer dans le *Serrail*, elle y avoit été conduite par ce Miniſtre, qui s'étoit toujours conſervé une eſpece de droit, & qui comme ſon précepteur, avoit eu permiſſion de la voir de temps en temps. C'étoit de lui qu'elle avoit ſu comment elle avoit été amenée toute jeune : & enfin lorſqu'il avoit pu compter ſur ſa diſcrétion, il lui avoit déclaré la paſſion qu'il avoit pour elle, & lui avoit propoſé l'enlévement, l'aſſurant que le *Sultan*, qui étoit extrêmement diſſipé, ne s'en mettroit pas beaucoup en peine, & qu'en tout cas il lui ſeroit impoſſible de ſavoir quelle route elle auroit priſe. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne fût pas d'humeur d'accepter les offres du Viſir, elle avoit pourtant cru devoir le ménager : que c'étoit par lui qu'elle s'étoit acquis tant de crédit ſur l'eſprit du *Sultan*, qui n'étoit pas aſſez galant pour déférer aux ſentiments d'une maîtreſſe, ſi ſon pre-

mier Ministre n'avoit pas su tourner son esprit par de prétendues raisons de politique. C'est par son moyen, continua-t-elle, que je vous ai rendu tant de bons offices auprès du *Sultan*; & c'est par-là aussi que je me suis attirée, quoique fort mal-à-propos, la réputation de *Sultane favorite*. Avantage que je n'ai jamais ambitionné, & que je sacrifierai de bon cœur au plaisir de vous suivre, puisque je suis en même-temps mon inclination & les mouvements de ma conscience. Ils acheverent leur voyage le plus heureusement du monde; & celui qui m'a conté cette histoire m'a assuré qu'il n'y avoit jamais eu de mariage mieux uni. C'est d'un Seigneur *Suédois*, ami & cousin du Comte, que j'ai su toute cette aventure, dont les particularités ont été ignorées par-tout : car on ne sait pas même en *Suede* de quel Pays est Madame la Comtesse de ***, dont le mérite & la beauté font l'admiration de toutes les personnes qui la connoissent.

On avoit cru ici que la levée du dixieme denier exempteroit d'une partie

de la Taille ; le Roi s'en étoit expliqué ; mais il vient de s'en dédire par une nouvelle Déclaration, par laquelle il donne commiſſion de lever les Tailles de l'année 1711 comme on a fait les précédentes ; il remet au Ciel le ſoin de dédommager ſes Peuples par une abondante récolte dont il les flatte par avance. Ainſi voilà charge ſur charge, & mal ſur mal. Il ne faudra plus dire à l'avenir, *parole de Roi*, quand on voudra que les gens comptent ſur quelque choſe : car depuis long-temps Sa Majeſté a eu le malheur d'être dans la néceſſité de manquer à la ſienne : & c'étoit ce qui avoit obligé le Prince d'*Orange* de dire au Comte d'*Avaux*, qu'il ne vouloit point traiter avec le Roi, à moins qu'il ne lui donnât caution bourgeoiſe : ſes Sujets n'oſeroient pas faire de pareilles propoſitions, quand ils lui prêtent leur argent. Et après tout, ils n'en ſeroient guere plus avancés, & les cautions deviendroient inſolvables, comme a fait *Samuel Bernard*, dont la banqueroute a ruiné tant

de gens dedans & dehors le Royaume. On écrit de *Montpellier*, que le Duc de *Roquelaure*, qui commande en *Languedoc*, ayant été averti que les nommés *Claris* & *Abraham Mosel*, fameux Chefs des *Camisards*, rodoient encore dans les *Cevennes*, pour tâcher d'émouvoir les Peuples, & de causer des soulévements en prêchant la liberté, cet habile Général, par ses soins & sa vigilance, avoit enfin découvert leur marche, & les avoit fait investir à *Usez*, dans la maison d'un riche Marchand nommé la *Coste*. Les assiégés se défendirent vigoureusement, blesserent deux Officiers, tuerent plusieurs Soldats : mais enfin la place fut emportée d'assaut, & les deux Camisards surpris dans un grenier où ils s'étoient retranchés, & où ils aimerent mieux se faire tuer que de se laisser prendre. On dit qu'on trouva dans les poches d'*Abraham* des lettres qui marquoient qu'il avoit des intelligences avec les Ennemis, & qu'il leur promettoit de faire soulever le *Vivarais* & les *Cevennes* au Printemps

prochain. L'habileté du Duc de *Roquelaure* a garanti la *France* de ce nouveau malheur dont elle étoit menacée; ainsi la Chanson se trouve juste :

Roquelaure est bon Général,
Il est sans négligence;
Il est sans nez,
Il est sans nez,
Il est sans négligence, sans nez,
Il est sans négligence.

Il y a apparence que la Cour reconnoîtra un service aussi important. Sa victoire fut si complette, qu'après avoir fait tirer sur ces deux pauvres malheureux, il força encore le Maître de la maison à se rendre à discrétion, & le fit ensuite rouer à *Montpellier* : ainsi, si nous perdons des batailles en *Espagne* & en *Flandres*, le malheur ne nous accompagne pas par-tout, puisque nous triomphons en *Languedoc*, & que la valeur de ce Maréchal nous fait remporter à *Cete* & à *Usez* des avantages considérables. Il est vrai aussi que ce sont les seuls dont nous puissions nous vanter. De ces deux *Camisards* qui viennent d'être

d'être exterminés, on prétend que l'un, appellé *Abraham Mosel*, a été le premier qui a pris autrefois les armes en *Cevennes*, & le Chef des soulévements qu'on a vus dans ce Pays; & que son camarade nommé *Claris*, a souffert l'épreuve du feu, & est sorti du milieu des flammes sans qu'un seul de ses cheveux ait senti le roussi. Quoiqu'il en soit, il n'a pas été à l'épreuve de la mort : un coup de fusil lui a brûlé la cervelle, c'est ce qu'il y a de sûr : ainsi voilà la Province du *Languedoc* en repos.

Mais c'est assez copié du Mercure pour le coup; j'en demeure à la page 82, & je reprendrai les choses à l'endroit où je les quitte. Adieu donc, jusqu'à une autre fois; cette Lettre est déja assez longue, & je ne crois pas que j'y puisse rien mettre du mien; aussi n'aurai-je pas beaucoup de nouvelles à vous conter. Il n'y a que la mort du Marquis *de Pascal*, Général de l'Infanterie du Roi *Charles*, & Gouverneur de la Ville de *Bruxelles*; ce fut lui qui fit lever le siege de cette Ville,

& qui obligea l'Electeur de *Boviere* à ſe retirer. Les Alliés perdent en lui un bon Général, & le monde un des plus honnêtes hommes qu'il y eût ; je n'en ai jamais connu qui fût ſi généralement aimé & eſtimé : on n'entend par-tout que regrets ſur ſa perte. Il eſt mort à *Anvers*, en allant de la *Haye* à *Bruxelles*, âgé environ de cinquante ans. Vous verrez ſon portrait en raccourci dans l'Epitaphe ſuivante.

EPITAPHE.

PASCAL, l'appui des Pays-Bas,
Qui ſignala ſi bien ſon courage & ſon zele
Dans la défenſe de *Bruxelles*,
Et dans les plus ſanglants combats :
Paſcal, que cent vertus rendront toujours illuſtre,
Vient de finir ſes jours dans ſon dixieme luſtre,
Et ſubir les loix du trépas.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'une ſi belle vie,
Sur laquelle la noire envie
N'oſa répandre ſon venin,
Au milieu de ſon cours ait rencontré ſa fin?

Je ſuis fâchée d'avoir fini ma Lettre par une Epitaphe ; c'eſt un endroit bien triſte ; mais je ne ſaurois faire mieux. Adieu, Madame, je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXX.

JE ſuis obligée, Madame, de commencer ma Lettre par un endroit bien triſte ; & la mort de *Monſeigneur*, que les Gazettes vous ont ſans doute déja annoncée, me fournit un ſujet bien douloureux de vous entretenir. Vous ſavez combien ce cher *Dauphin* étoit aimé ; & vous pouvez juger combien on eſt affligé de ſa perte : c'eſt un deuil général dans *Paris* ; on doute même que Sa Majeſté puiſſe y ſurvivre, quoique ſa piété lui ait fait prendre la choſe avec beaucoup de fermeté. Mais ces efforts coûtent à un cœur véritablement touché, & la nature y ſuccombe quelquefois. On fait pourtant ce qu'on peut pour le diſſiper, & vous croyez bien que Madame de *Maintenon* ne s'oublie pas dans cette occaſion ; & qu'elle fait de ſon mieux pour le conſoler. Il n'y a perſonne qui ſoit plus propre à cela

qu'elle l'eſt. C'eſt la petite vérole qui en quatre ou cinq jours de temps nous a enlevé ce cher Prince, l'amour & l'eſpérance de tout le Royaume. Il en fut attaqué à *Meudon*, qui étoit ſa maiſon de plaiſir, & pour laquelle il avoit donné *Choiſi* à Madame de *Louvois*. Vous ſavez que feue Mademoiſelle de *Montpenſier* avoit donné en mourant la Terre de *Choiſi* à *Monſeigneur*, & que cela avoit donné lieu à certaine plaiſanterie équivoque : car après que cette Princeſſe fut morte, on diſoit : de tous les biens de Mademoiſelle de *Montpenſier*, *Monſeigneur* a *Choiſi*. Ce fut pourtant Monſieur le Duc *du Maine* qui eut le gros lot, & qui hérita de la Principauté de *Dombes*, & de quantité d'autres Terres. Quoiqu'il en ſoit, *Choiſi* fut échangé contre *Meudon*, parce que le Roi vouloit avoit ſon fils dans ſon voiſinage, & c'étoit à *Meudon* que *Monſeigneur* faiſoit toutes ſes petites parties de plaiſir, & qu'il ſe retiroit ſouvent avec ſa petite Cour. Ce fut-là que cette malheureuſe maladie le prit. On crut d'abord

que ce ne ſeroit rien, & les ſymptômes n'en paroiſſoient pas dangereux: mais le venin ſe découvrit bientôt après, & notre cher Prince, l'unique eſpérance de ce Royaume, en a été ſuffoqué le cinquieme jour: il eſt mort le dixieme d'Avril ſur les onze heures du ſoir. Quelques Médecins prétendent que ce n'eſt pas à la petite vérole ſeule que la France doit imputer ce malheur, & qu'une attaque d'apoplexie, dont le *Dauphin*, (comme vous ſavez,) avoit déja été menacé, s'eſt jointe de ſurcroît à ſon mal. Quoi qu'il en ſoit, le venin étoit ſi fort, que deux heures après on ne pouvoit pas durer dans ſa chambre, & qu'on fut obligé d'aller chercher des *Sœurs griſes* pour l'enſévelir. Quel ſujet d'humiliation pour la nature humaine! Il n'y a pas eu non-plus moyen de l'expoſer dans un lit de parade, & il fut porté de nuit à *S. Denis*, ſans pompe, & comme ſi ce n'avoit été qu'un particulier. Il n'y avoit même aucun de ſes Aumôniers dans le carroſſe où l'on mit ſon corps; car la mauvaiſe odeur ne leur

auroit pas permis d'y entrer. On l'a mis en dépôt dans cette Eglise, le rendez-vous de toute la Famille Royale, & dans quelque temps on lui fera des obseques convenables. La Princesse de *Conti* n'a rien ménagé dans cette occasion; & voulant partager le péril auquel ce cher frere étoit exposé, elle a toujours resté auprès de lui, & lui a rendu les soins les plus tendres & les plus affectionnés, jusques à son dernier soupir. Voilà ce qui s'appelle pousser la belle amitié jusques où elle doit aller. On croit qu'elle suivra le *Dauphin* au tombeau, & l'on dit déja que le venin a fait impression sur elle; & qu'elle a actuellement la petite vérole, quoiqu'elle l'eût eue assez cruellement dans le temps qu'elle fut funeste au Prince de *Conti* son époux. Elle fut même en quelque maniere fatale à sa beauté; & l'on n'auroit pas cru, à voir comment elle en avoit été marquée, qu'elle eût dû l'avoir encore une fois. Ce qui fait bien voir que la force du venin a été terrible. La douleur y a sans doute aussi

contribué : car on dit que cette Princesse a paru inconsolable de la mort de cet aimable frere. Le Duc de *Berri* en est aussi extrêmement touché, & il en a même été malade. Le Roi a nommé dans le moment Monsieur le Duc & Madame la Duchesse de *Bourgogne*, Dauphin & Dauphine, & ils ont reçu en cette nouvelle qualité les complimens de condoléance qu'on a été obligé de leur faire. Le *Dauphin* a fait en mourant un Testament verbal, c'est-à-dire qu'il a prié le Roi de partager sa succession entre les trois Princes ses fils, voulant que le Roi d'*Espagne*, qui avoit toujours été son enfant chéri, ne fût point exclus du partage. Son intention a été exécutée : on a envoyé un million à *Philippe* : il y en a eu un pour le Duc de *Berri* ; & le *Dauphin*, qui, en faveur de son droit d'aîné, eut le choix des portions, a pris pour sa part *Meudon* & toutes les Terres qui en dépendent. Voilà à quoi s'est monté l'inventaire du fils unique du Roi, & de l'héritier présomptif de la Couronne. Je

crois que la dépouille de *Bourvalais*, ou de quelqu'autre Maltotier, feroit plus confidérable. Je ne fais fi ceux qui feront l'oraifon funebre de notre cher *Dauphin* mettront bien toutes fes Vertus dans leur jour ; mais il eft fûr que c'étoit un Prince accompli, bon, vertueux, équitable. Son difcernement a paru dans le choix qu'il a fait de fes favoris ; fon bon naturel, dans la déférence qu'il a toujours eue pour les volontés du Roi ; & s'il ne s'eft pas beaucoup mêlé des affaires du Gouvernement, c'eft parce qu'il n'a pas voulu avoir part aux injuftices qui fe font commifes depuis un certain temps, par les mauvais confeils qu'on a donnés à notre Monarque. Vous pouvez voir fon caractere dans ces Vers qu'on a faits fur fa mort.

Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France*,
Son cher *Titus* vient d'expirer :
Cet aimable *Dauphin*, fon unique efpérance,
Sur qui l'on pouvoit affurer
D'un regne heureux la douce jouiffance ;
Ce cher *Dauphin* vient d'expirer.
Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France* ;

Bon fils, plein de soumission,
Il respecta toujours un grand Roi dans son Pere ;
Ennemi de l'oppression,
Il n'eut pas dans aucune affaire,
En respectant toujours son Pere dens son Roi.
Faut-il que de la mort l'inévitable loi
Nous le ravisse, hélas ! sans aucune espérance,
En nous privant d'un Prince aussi juste, aussi doux ?
Ciel ! reste-t-il encor de traits à ta vengeance ?
Non, c'est le dernier de tes coups:
Et si, propice à nos offenses,
Touché d'un si grand mal, tu veux le réparer,
Il faudra te servir de toute ta clémence.
Ce cher *Dauphin* vient d'expirer,
Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France*.

Ce qui augmente la douleur des *François*, c'est qu'on a des préventions, qui peut-être sont mal fondées, contre M. le Duc de *Bourgogne*. On s'est imaginé, (je ne sais sur quoi,) que ce Prince n'avoit pas autant de bonté que son illustre Pere, & que, suivant le même esprit & le même caractere qui domine à présent, son regne n'apporteroit aucun changement avantageux. Je crois pourtant qu'on a une fausse idée de ce Prince ; il ne seroit pas possible qu'un éleve de l'Archevêque de *Cambrai* & du Duc de *Beauvilliers*, n'eût pas des sen-

timents équitables. D'ailleurs il a paru, dès la plus tendre enfance de ce *Prince*, qu'il avoit beaucoup d'eſprit & de raiſon; il y a de grandes reſſources auprès des gens raiſonnables. L'événement fera voir leſquels des divers raiſonnements qu'on a faits ſur ſon chapitre, auront été les plus juſtes : & il y a bien des diamants qui augmentent de prix lorſqu'ils ſont mis en œuvre. Dieu veuille qu'on ne s'éclairciſſe que tard là-deſſus; car nous payerions trop cher la connoiſſance du mérite de ce Prince, ſi nous l'achetions aux dépens de la vie de notre Monarque : & quoique ces derniers temps ſoient un peu durs, c'eſt moins au Roi qu'il faut s'en prendre, qu'aux mauvais conſeils qu'on lui a donnés, & à notre malheureuſe deſtinée : car le Roi a toujours eu le cœur bon; & s'il n'avoit jamais ſuivi que ſes mouvements, nous en ſerions mieux & lui auſſi. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſaurois m'empêcher de conſerver pour lui les ſentiments de reſpect & de tendreſſe que j'ai toujours eus; & je prends part à la dou-

leur qu'il ressent, qui ne peut être que très-grande, si on en juge par rapport à celle de ses Sujets. Voici d'autres Vers sur la mort du *Dauphin*.

Orné de toutes les vertus
Qui jadis des Romains firent chérir *Titus*;
Je nâquis pour régner, & les Peuples de *France*
Sur mon regne fondoient leur plus douce espérance.
Mais le Ciel irrité contre le genre humain,
N'a pas laissé passer le Sceptre dans ma main;
Pour punir les *François*, il hâte mon trépas.
Le Trône fut pour moi cette Terre promise,
Que le Seigneur fit voir autrefois à *Moïse*.
Je l'ai vu de bien près, mais je n'y monte pas.

C'est une Dame que vous connoissez qui a fait ces Vers; je vous les envoie parce qu'on en a été content à la Cour, & qu'on les a trouvés très-justes. Voici une Lettre bien lugubre; c'est pourquoi, Madame, je me hâte de finir, de peur de vous faire faire des réflexions trop tristes; car enfin, quoiqu'absente de votre patrie, je suis persuadée que vous ne laissez pas d'être sensible à la perte qu'elle fait. D'ailleurs vous connoissez aussi bien que moi tout le mérite du Prince que nous pleurons;

ainſi pour ne vous pas obliger d'y faire de trop longues attentions, je vais vous ſouhaiter le bon ſoir; & pour vous diſſiper un peu, je vous prie de me donner la continuation de votre Mercure. Ce que j'en ai déja vu m'a fait beaucoup de plaiſir, & m'a donné envie d'en voir davantage. J'eſpere que vous ne ferez pas les choſes à demi, & que vous voudrez bien ſatisfaire entiérement ma curioſité là-deſſus. Adieu, je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus triſte que *Paris* l'eſt à préſent : toutes ſortes de divertiſſements y ſont interdits; & le grand deuil qu'on eſt obligé de prendre, joint à celui qu'on a dans le cœur, nous fait un fonds de mélancolie le plus accablant du monde : vous êtes heureuſe d'être en lieu où tant d'objets lugubres ne ſe préſentent pas à votre vue, & où vous en pouvez trouver qui charment un peu votre douleur. Adieu, Madame, je ſuis, &c. *A Paris ce.*

LETTRE

LETTRE LXXXI.

Vous avez raiſon, Madame, quand vous croyez que je partage la douleur de mes compatriotes, ſur la mort de Monſeigneur le *Dauphin*. Nous perdons un Prince qui méritoit toute notre tendreſſe, & ſans me mêler de faire des pronoſtics pour l'avenir, je ſens une véritable affliction de ſa perte. Je connoiſſois auſſi bien que vous tout ce qu'il valoit, & je ſavois qu'on pouvoit mettre au nombre de ſes vertus ce que bien des gens lui imputoient comme des défauts & des péchés d'omiſſion; j'entends ce que vos Vers veulent dire. Mais, Madame, vous vous trompez, quand vous vous imaginez que nous avons ici des objets plus réjouiſſants que ceux que vous avez à *Paris*, & que je puis y trouver des occaſions de charmer mon chagrin. Non, ſans doute; car par une conſtellation malheureuſe pour les Sou-

verains, la mort de l'*Empereur* a ſuivi de près celle du *Dauphin*. Il eſt mort le 17 d'Avril, c'eſt-à-dire trois jours après notre cher Prince: & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt qu'il eſt mort auſſi de la petite vérole. On ne croyoit pas qu'elle dût avoir une ſuite auſſi funeſte; ſon venin cependant l'a emporté au plus beau de ſes jours, puiſqu'il n'étoit que dans ſa trente-deuxieme année. On dit que c'étoit un Prince fort aimable, & qui avoit mille belles qualités. Vous pouvez croire qu'*Aix-la-Chapelle* étant une Ville Impériale, la mort de l'*Empereur* doit y avoir répandu de la triſteſſe. Bien-loin de chercher à me diſſiper par les occaſions de me divertir & de charmer mon chagrin, je vous aſſure que je me plais dans ma douleur, & que je ſuis bien aiſe de me trouver en lieu où je puiſſe la nourrir, & confondre les larmes que je donne au *Dauphin*, avec celles qu'on répand ici pour la mort de l'*Empereur*. Outre le chagrin qu'on a eu de ſa perte, on a craint d'abord qu'elle ne cauſât quelque changement déſavan-

tageux pour les Alliés ; mais ils ont pris de si justes mesures, qu'il ne paroîtra pas que le Trône Impérial ait été vacant. Les *Hollandois* ont déja envoyé des Ministres à tous les Electeurs, pour leur demander leur suffrage en faveur du Roi *Charles*. La Reine d'*Angleterre* est de concert avec eux pour élever ce Prince au Trône de ses Ancêtres. L'élection se doit faire à *Francfort* le 20 de Juillet. Elle a été anticipée d'un mois, & l'on ne doute point qu'elle ne soit favorable à *Charles III* ; ainsi la maison d'*Autriche* sera toujours puissante, & les Alliés auront toujours les mêmes intérêts à y demeurer unis ; & c'est leur union qui nous est fatale. Voici des Vers qu'on a faits sur la mort de l'Empereur, & qui ne me paroissent pas aussi bons que ceux que vous m'avez envoyés.

L'Empereur vient de rendre l'ame ;
La mort vient de couper sa trame
Au milieu de ses plus beaux jours :
Triste accident ! Tu nous fais bien connoître
Qu'ici bas les grandeurs sont de foibles secours,
Et qu'au décret du Ciel chacun doit se soumettre.

Cet Empereur si redoutable,
Dont la personne étoit aimable,
Dont les plaisirs suivoient les pas,
Malgre son pouvoir formidable,
Est sujet aux loix du trépas,
Et voit trancher sa destinée
Dès sa trente-deuxieme année.

L'Empereur ne laisse que des filles, & le gouvernement des affaires à l'Impératrice sa mere, qu'on appelle à présent l'Impératrice Régente. Elle a pris en main les rênes de l'Etat : l'on dit qu'elle fait des merveilles, malgré la douleur qu'elle a de la perte de son fils. Le Prince *Eugene* qui doit, selon les dernieres volontés de l'Empereur, l'aider de ses soins & de ses conseils, s'est rendu en poste dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire; & de la maniere dont il s'y prend, je doute fort que nous puissions profiter de cet accident, ni y trouver matiere à nous consoler de la mort du *Dauphin*. J'ai été fort touchée de cet endroit de votre Lettre, où vous dites que personne ne pouvoit approcher du corps de ce Prince si cher & si couru pendant sa vie,

Cela fait bien voir que la mort rend les gens égaux, puiſque le Trône, du moins en perſpective, n'exempte point de la corruption & de toutes les infirmités auxquelles la nature humaine eſt ſujette. *Alexandre* fit l'épreuve de cette vérité, lorſqu'il ne put point démêler les cendres de ſon pere *Philippe* d'avec celles d'un particulier qui avoit été enterré auprés de lui. Mais c'eſt aſſez vous faire errer autour des tombeaux, il eſt temps de continuer la lecture du Mercure : je vois que vous attendez après, & je m'en vais prendre l'endroit où je quittai la derniere fois : c'eſt à la page 82.

Continuation du Mercure.

VOILA la Province du *Languedoc* en repos; elle va auſſi être en argent comptant; car le Roi lui permet, par des Lettres Patentes regiſtrées en Parlement le 24 d'Octobre, d'emprunter trois cens mille livres à conſtitution de rente au denier douze. Cette nouvelle opulence la mettra en état de donner ce

qu'on appelle le don gratuit, & qu'on devroit plutôt appeller le don forcé; car le Roi le fait demander tous les ans aux Etats de cette Province, d'une maniere à n'être pas refusé; & ce qui n'étoit autrefois qu'un petit tribut, est à présent une très-forte contribution. La Reine d'*Espagne* auroit bien besoin de pouvoir en exiger de pareilles de ses Sujets; car elle a été obligée, pour secourir son époux, d'envoyer ses pierreries & sa vaisselle d'argent à *Bayonne*, pour subvenir aux dépenses de *Philippe V*, qui n'a point reçu de *Séville* l'argent qu'il lui avoit fait demander. Cette situation est bien triste; il sembleroit que les Têtes couronnées ne devroient pas être exposées à des besoins aussi pressants, & que l'élévation au Trône devroit les en garantir. Cependant la Reine d'*Espagne* n'est pas la premiere à qui pareille chose est arrivée, & *Marie de Médicis*, veuve, mere & belle-mere des Rois, est morte si misérable à *Cologne*, que n'ayant pas en mourant de quoi récompenser la fidélité de quel-

ques-unes de ſes femmes qui ne l'avoient point abandonnée dans ſa mauvaiſe fortune, elle les fit approcher de ſon lit, & après avoir demandé des ciſeaux, leur partagea un petit manteau royal, reſte infortuné de ſa premiere grandeur, & la ſeule marque qu'elle en avoit conſervée. J'ai ſu cette circonſtance de ſes malheurs par des perſonnes dignes de foi; & ſi l'on trouve qu'elle ne ſoit pas aſſez nouvelle pour être placée dans un Mercure Galant, je répondrai que la converſion *d'Aglaé* eſt encore plus ancienne & moins intéreſſante, puiſque c'eſt une affaire de dévotion, & que les dévots ne font pas le plus grand nombre des liſeurs de Mercure Galant.

Puiſque M. *du Freſny* nous apprend que le Général *Hommpeſch* a été nommé par nos Ennemis au Gouvernement de *Douay*, je puis bien vous dire, à ſon exemple, qu'ils deſtinent celui d'*Aire* au Comte de *Naſſau - Woudembourg*, autrement dit le Comte *Corneille*, fils de feu M. d'*Owerkerque*.

L'expérience touchant le Vitriol,

dont M. du *Fresny* nous parle ensuite, & la méthode qu'il nous donne pour en faire de toutes les couleurs, ne m'enhardit point assez pour oser vous parler de Chymie, & vous annoncer le sieur *Porcheron*, qui s'est fait afficher ici, & qui se vante de guérir toutes sortes de rhumatismes & de gouttes, quelque invétérées que puissent être ces sortes de maladies, & cela par le moyen d'une pommade composée de simples. Le Doyen de la Faculté de *Paris* a fait l'épreuve de ce remede, & a donné son Attache pour que le débit en soit permis. Je ne vous en dirai pas davantage là-dessus, & j'imiterai M. du *Fresny*, qui, après nous avoir annoncé un spécifique infaillible pour allonger la vie de l'homme, en abrégeant les maladies, aime mieux nous dire une Chanson, que de nous enseigner un si beau secret. Ainsi je laisserai le sieur *Porcheron* avec sa pommade, pour vous donner cette petite Chanson qui est d'un très-bon Auteur, & qui a été faite pour Madame la Comtesse de ***.

CHANSON.

QUELLE bouche ! quels yeux ! quel teint ! quelle
fraîcheur !
Quel brillant dans l'esprit ! quel charme dans l'hu-
meur !
Mais, *Iris*, ce n'est rien, si le cœur n'est pas tendre.
Sur ce doute important, Amour, viens m'éclairer.
Mais non, il vaut mieux l'ignorer ;
Je payerois trop cher le plaisir de l'apprendre.

Autre du même Auteur.

ROSSIGNOLS dont la voix étoit toute occupée
A chanter nuit & jour vos transports amoureux,
Vous n'avez plus que des cris douloureux,
Et qu'une plainte entrecoupée.
A la constance de vos feux,
Ne préfére-t-on point une flamme nouvelle ?
Auriez-vous comme moi trouvé quelqu'infidele ?

CHANSON A BOIRE.

DANS ce séjour où tout abonde,
Où l'on voit briller les attraits
Et de la brune & de la blonde ;
Où d'excellents vins sont au frais,
Ami je te céde la gloire
De faire à ces belles la cour :
Je te verrai faire l'amour,
faire l'amour,
Tandis que tu me verras boire.

AUTRE.

Que l'Amour eſt un mauvais maître !
Qu'il eſt difficile à ſervir !
Hélas ! vous n'avez qu'à vieillir,
Il vous enverra bientôt paître.
Mais *Bacchus* eſt bien plus commode ;
Car à ſa cour, jeunes ou vieux,
Buvez, chantez, ſoyez joyeux,
Vous êtes toujours à la mode.

Je crois que voilà à peu près autant de Chanſons qu'il en doit entrer dans un Mercure Galant ; & puiſqu'il eſt auſſi de l'eſſence de propoſer des queſtions, & qu'il faut ſe conformer à l'uſage que M. de *Viſé* avoit établi, & que M. du *Freſny* veut ſuivre, en voici.

I. Queſtion. On demande quelle eſt la femme la moins à plaindre, de celle qui épouſe un mari dont elle eſt aimée & qu'elle n'aime pas, ou de celle qui en prend un qu'elle aime, & duquel elle n'eſt point aimée.

II. Queſtion. On demande lequel vaut mieux d'une grande fortune qu'on n'a pas méritée, ou d'un grand mérite mal récompenſé.

III. Queſtion. On demande encore s'il eſt plus heureux de faire parler de ſoi d'une maniere déſavantageuſe, que d'être dans l'obſcurité & dans l'oubli. Celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Epheſe* fit contre ſon goût ; il ſemble que *Boileau* l'autoriſe, puiſqu'il prétend que l'Abbé *Cotin* doit lui tenir compte de ce qu'il l'a tourné en ridicule :

Eh ! qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché ?

Monſieur du *Freſny* nous donne enſuite un extrait de la Harangue que l'Evêque de *Troyes* fit au Roi le 20 de Juillet paſſé, au nom du Clergé, dont il étoit un des Députés. Cette Harangue eſt remplie d'éloges & de flatteries. Le Regne de Dieu eſt, dit-on, le modele de celui de Sa Majeſté : ſon amour pour l'Egliſe eſt le principal motif qui raſſemble & qui arme tant de Peuples contre le deſtructeur de l'héréſie qu'ils voudroient relever, & contre les défenſeurs de la Majeſté Royale, & l'unique aſyle des Rois perſécutés pour la Foi. Ce ne ſont enſuite que ſouhaits

pour le bonheur de la France, & pour la conſervation du plus grand & du meilleur des Rois. Tout cela eſt beau & flatteur, c'eſt pourquoi on nous le rapporte ; mais on n'a garde de nous parler du Sermon d'un Jéſuite appellé le Pere de la *Rue*, dont l'éloquence fut admirée à l'Oraiſon funebre du Maréchal de *Luxembourg*. Ce célébre Prédicateur apoſtrophant le Roi : » Votre » Majeſté, lui dit-il, ſait que les com» mencements de ſon regne ont été dif» ficiles : la fin en eſt rude & épineuſe : » le milieu étoit ſemé de lys & de roſes: » peut-être, *Sire*, ne les avez-vous pas » offertes à Dieu ; c'eſt pourquoi il vous » fait à préſent ſentir les effets de ſa » colere, en affligeant votre Royaume » par des guerres, des maladies & une » diſette générale de toutes choſes. Heu» reux encore ſi tant de malheurs vous » obligent de retourner à lui, & de dé» ſarmer ſa colere en lui conſacrant le » peu de jours qui vous reſtent ! » Ces paroles étoient rudes à ouir. Elles ont pourtant été prononcées devant le Roi,

qui

qui étoit présent à ce Sermon ; & on n'a pas entendu dire que le Pere de la *Rue* ait été blâmé de sa hardiesse. Il est vrai que les Jésuites se tirent toujours mieux d'affaire que les autres gens. Quoique le Décret qui fut donné à *Rome* le premier d'*Octobre*, au sujet des cérémonies Chinoises, ne leur fût pas favorable, on prétend qu'ils ont trouvé le secret d'y donner un tour qui paroît leur être avantageux, & que c'est là-dessus que le Saint Pere a ordonné à l'Assesseur du Saint *Office* de leur écrire la Lettre suivante, datée du 11 d'*Octobre*.

» Pour arrêter le cours des interpré-»tations fausses & contraires aux inten-»tions de Notre Saint Pere le Pape, »que quelques-uns donnent au Décret »publié depuis peu, touchant l'affaire »des cultes Chinois, comme si la se-»conde partie de ce Décret détruisoit »tout ce qui est réglé dans la premiere, »je vous déclarai la semaine passée, »par ordre de Sa Sainteté, que comme »elle n'a jamais cru que son Décret de »l'année 1704 fût conditionnel, de ma-

» niere qu'il fût libre de l'obſerver, ou
» de ne pas l'obſerver, ſelon qu'on croiroit
» ou qu'on ne croiroit pas l'expoſé con-
» forme à la vérité ; de même Sa Sain-
» teté ne veut pas qu'on puiſſe ſous un
» tel prétexte ſe diſpenſer d'obſerver
» exactement le Décret de 1704 & le
» Mandement de Monſieur le Cardinal
» de *Tournon*, ſous les peines contenues
» dans ledit Mandement, dont l'exécu-
» tion eſt étroitement ordonnée dans le
» dernier Décret. J'ajoute à cela que,
» comme je vous l'ai dit, c'eſt principa-
» lement à deſſein d'ôter tout prétexte
» de donner ce prétendu ſens condition-
» nel au premier Décret, que Sa Sain-
» teté avoit ordonné qu'on mît dans le
» dernier ces mots : *quovis contra faciendi*
» *quæſito colore, ſeu prætextu penitus*
» *ſublato*. J'obéis préſentement à un
» nouveau commandement de Sa Sain-
» teté, en vous avertiſſant, comme je
» le fais, qu'attendu que c'eſt aujour-
» d'hui jour de poſte, vous preniez oc-
» caſion, en envoyant le ſuſdit Décret
» à vos Religieux qui ſont à la Chine,

» de leur donner aussi connoissance de » la déclaration que je vous ai faite, » afin que, selon la pleine confiance » qu'en a Sa Sainteté, il n'arrive de leur » part aucun retardement à l'exécution » ponctuelle dudit Décret que sa Sainteté, comme vous le savez, a si fort » à cœur. »

Le Général des *Jésuites* a répondu en promettant une obéissance entiere de la part de tous ses Religieux, tant au Décret du Pape, qu'au Mandement publié à la *Chine* par le Légat, dont les Jésuites avoient appellé. Leur appel a été mis au néant par le dernier Décret, & le Pape a ordonné que la Lettre de l'Assesseur, & la réponse du Général, fussent insérées dans les registres du Saint *Office*. Ce qui me fait croire que ces deux pieces, ou du moins l'une, & le sens de l'autre, méritent de trouver leur place dans ce Mercure. On peut voir par-là que les Jésuites sont gens très-habiles, qui savent profiter de leurs avantages ; & pourtant assez politiques pour céder au temps, quand ils ne peu-

vent pas faire mieux. Mais ils n'y cedent que par provision, & en attendant que l'orage soit passé, après quoi ils trouvent toujours des prétextes pour se relever de tout ce qu'ils ont promis, & pour en appeller comme d'abus. Nous avons appris ici que Monsieur le Grand-Prieur de *Vendôme*, allant de *Venise* en *Suisse*, où il comptoit de faire quelque séjour, avoit été arrêté dans le Pays des *Grisons* par Monsieur *Masner* de *Coire*, qui a cru devoir user de représailles, parce qu'on continue à retenir son fils en *France*, à qui le Comte du *Luc*, notre Ambassadeur en *Suisse*, avoit donné parole qu'il seroit relâché dès que le Secrétaire *Merveilleux*, arrêté par ledit sieur *Masner*, seroit mis en liberté. *Masner* le rendit sur le champ; & chagrin de ce qu'on ne lui a pas tenu parole sur le chapitre de son fils, il a été alerte pour tâcher de se venger, en faisant quelque capture considérable, & il a été assez heureux pour que le *Grand-Prieur* ait donné dans son embuscade. Il ne connoissoit pas même l'im-

portance de sa prise, & ce fut ce Prince qui la lui apprit; car lorsqu'il lui demanda s'il étoit *François*, il lui répondit: oui, & de plus, Grand-Prieur de *France*: & moi, dit l'autre, je suis *Masner*, & je vons arrête, parce qu'on retient mon fils en *France*, & que l'Ambassadeur ne l'a pas fait relâcher, quoiqu'il l'eût promis positivement. Après cela il fit conduire le *Grand-Prieur* à *Balbes*, qui est un Château appartenant à l'Empereur, & on le consigna à un des Officiers de Sa-Majesté Impériale. Il dépêcha d'abord son Capitaine des Gardes à notre Ambassadeur à *Soleure*, qui a envoyé ici un Courier pour informer la Cour de cette affaire, & lui demander ses ordres là-dessus. Il faut espérer que la captivité de ce Prince ne sera pas longue. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il la supportera moins impatiemment qu'il ne l'auroit fait dans le temps qu'il étoit amoureux de *Fanchon Moreau*; car on n'a pas entendu dire qne la place que cette belle Chanteuse avoit dans son cœur ait été remplie depuis qu'elle

eſt, mariée : ainſi n'étant point amoureux il en eſt moins à plaindre de la moitié. Le Prince *Charles-Théodore-Otton* de *Salm* eſt mort le dixieme de Novembre à *Aix-la-Chapelle*, où il s'étoit retiré depuis quinze mois, pour ſonger à ſon ſalut, & pour tâcher de trouver quelque ſoulagement à ſes maux. Il étoit âgé de ſoixante-ſix ans, & poſſédoit les premieres Charges à la Cour de l'Empereur, dont il avoit eu l'honneur d'être le Gouverneur : éducation dont il avoit lieu de ſe glorifier, comme chacun voit. Il étoit du Conſeil-Privé de ce Prince, & Grand-Maître de ſa Maiſon. Sa mort a été en édification dans ce Pays, où les exemples de piété ſont plus rares que les aventures amoureuſes. La quantité de perſonnes de tous Pays & de tous ſexes que les eaux y attirent, forme une diverſité agréable ; & ſous prétexte que la joie eſt néceſſaire à la ſanté, on n'y reſpire que plaiſir ; & la ſanté ſert ſouvent de prétexte à ceux qui ne cherchent que les occaſions de ſe réjouir : les joueurs y trou-

vent celle de déniaiser quantité d'Etrangers, & chacun y trouve à peu près de quoi contenter toutes ses passions. Comme nous avons à *Paris* des personnes qui y vont tous les ans, nous sommes instruits des choses qui s'y passent; & j'ai su depuis peu une aventure assez plaisante qui est arrivée au Prince de ***, qui commande un corps chez les Alliés. Il étoit allé faire un petit tour à *Aix-la-Chapelle*, après la prise de *Douay*, & les attraits de Madame de *** lui avoient donné dans la vue. Comme les Grands ne sont pas d'humeur de filer le parfait amour, & que même ils n'en ont pas le temps, Son Altesse voulut brusquer promptement l'aventure; & après une déclaration à la dragone, qui avoit plus l'air d'une sommation de se rendre, que d'une soumission amoureuse, il crût devoir l'obliger à battre la chamade, s'imaginant qu'une femme, & une femme de *Paris*, ne pouvoit pas résister à cette premiere attaque. Elle fit pourtant bien plus de façon, & le Prince fut contraint

d'entrer en pour-parler, & tâcher de capituler. Il lui donna des bals & des cadeaux, & pria certain Abbé qui s'étoit introduit chez lui, & qui étoit un vrai redreſſeur, de lui aider à expédier ſes affaires. L'Abbé promit monts & merveilles, mangea & but toujours à bon compte, & propoſa de nouvelles parties de plaiſir & de promenade : enfin le Prince crut devoir à ſes ſoins & à ſon éloquence les faveurs qu'il reçut de la belle, que quelques préſents acheverent de déterminer : il ne fut plus queſtion que de profiter d'une bonne fortune dont on ne pouvoit pas jouir long-temps : ainſi le Prince ſe dépêchoit, autant qu'il le pouvoit, d'être heureux, en tenant fidele compagnie à ſa belle : il ne la quittoit preſque point; & ſes empreſſements redoublant lorſqu'il fut prêt de s'en ſéparer, il eut toutes les peines du monde à partir, & n'auroit pas même pu s'y déterminer, ſi ſon devoir & l'amour de la gloire ne l'avoient rappellé à l'Armée. Malgré tout cela, un retour de tendreſſe l'o-

bligea à revenir sur ses pas, pour lui dire un nouvel adieu, & il voulut bien faire quelques heures de chemin pour se procurer quelques moments de plaisir: mais il trouva toute autre chose que ce qu'il cherchoit; car comme on ne l'attendoit pas, & qu'on le croyoit déja bien loin, on se divertissoit à ses dépens, & M. l'Abbé étoit chez Madame de *** où il faisoit la plus jolie vie du monde; partageoit les présents du Prince; & comme on ne s'étoit pas précautionné contre la surprise, il trouva qu'on partageoit aussi les faveurs, & que M. l'Abbé en recevoit de fort tendres de la Dame. Le Prince perdit patience à cet aspect: il voulut mettre le feu à la maison, & immoler tout à sa vengeance, dont l'Abbé trouva bon de se garantir par la fuite. La belle resta sans se déconcerter; & lorsque cet amant outragé voulut lui reprocher son infidélité & sa mauvaise conduite, elle lui dit d'un grand sens froid: quoi! Monsieur, vous avez donc été assez fou pour croire qu'on feroit pour vous ce

qu'on ne feroit pas capable de faire pour d'autres ? Sur quoi fondez-vous, s'il vous plaît, une opinion comme celle-là ? Sur votre rang ? Ce n'eft pas toujours ce qui plaît le plus en amour, où le caprice décide ordinairement. Croyez-vous avoir plus de mérite que le refte des hommes ? Ce feroit vous flatter un peu trop. Rendez-vous donc plus de juftice, & foyez perfuadé que fi j'avois été véritablement vertueufe, vous n'auriez jamais rien obtenu de moi ; & que puifque je ne le fuis pas, il n'eft pas étonnant que je faffe pour un autre ce que j'ai fait pour vous. Le Prince n'eut pas le petit mot à dire : il n'étoit point préparé à ce *qui va - là*. Auffi ne répondit-il rien ; & fe hâtant de remonter à cheval, il retourna au plus vîte à l'Armée, où il emporta une fort vilaine idée des femmes de *Paris*. Il conta fon hiftoire à tous les Généraux des Alliés : fi bien que nous voilà en mauvaife eftime chez ces Meffieurs, & voilà l'obligation que les femmes raifonnables ont à celles qui ne le font pas.

La femme d'un Traitant, dont le mari a jugé à propos de s'abſenter pour ne pas payer ſes créanciers, vient de donner ici une ſcene qui ne fait pas nonplus beaucoup d'honneur à notre ſexe. Il eſt vrai qu'elle a été bien punie de ſa mauvaiſe conduite, par l'ingratitude de celui qui cauſoit ſa foibleſſe. C'étoit un Petit-Maître des plus étourdis, qui, après lui avoir mangé tout ſon bien, la planta-là. Elle voulut le rappeller ; & ne le pouvant point, elle lui fit demander l'argent qu'elle lui avoit prêté dans ſes beſoins. Il répondit en turlupinant, qu'elle ſe moquoit de lui, & qu'il l'avoit bien gagné. Cette réponſe outra l'amante délaiſſée ; & comme elle avoit des billets des ſommes qu'elle avoit prêtées à cet infidele, elle lui intenta un Procès, & il n'auroit pas pu éviter d'être condamné, s'il ne s'étoit aviſé d'un moyen un peu indigne, par lequel il a trouvé celui d'éluder ſes pourſuites. Il a fait avertir les créanciers du mari de cette femme, & a prétendu leur prouver qu'elle avoit volé la caiſſe, puiſque,

de ſon propre aveu, elle avoit été en état de placer de l'argent, après la banqueroute de ce mari. Les créanciers ont voulu pourſuivre cette pauvre malheureuſe criminellement, & elle a été obligée de ſe cacher & de ſe refugier au Palais Royal, où on lui a donné un aſyle, & où elle pleure nuit & jour la perte de ſon amant, celle de ſon argent & de ſa réputation.

On vient de me dire que la Ville d'*Aire* s'eſt rendue aux Alliés. Je crois franchement qu'ils ne nous en laiſſeront pas une. Ils ont bien leur tour à préſent, & ils ſe dédommagent avec uſure des conquêtes que le Roi fit en ſoixante & douze. Auſſi a-t-on fait là-deſſus une Parodie de certains Vers qui furent faits à la gloire du Roi dans ces heureux temps, à préſent ſi fort changés.

Voici les premiers Vers.

BATTRE ſes Ennemis, en joncher la campagne;
Porter en tous lieux la terreur;
Conquérir tant d'Etats, avec tant de valeur;
Ravager la *Hollande*, & l'*Empire*, & l'*Eſpagne*;
Faire enfin tout trembler, par des faits inouis:
Ce ſont-là les exploits du Monarque *Louis*.

PARODIE.

PARODIE.

N'OSER plus venir en campagne,
Depuis que nos Guerriers répandant la terreur,
Et font redouter leur valeur
Dans les Pays conquis, en *Provence*, en *Eſpagne*,
C'eſt un de ces revers accablants, inouis,
Où ne s'attendoit point le Monarque *Louis.*
Quel changement, ô Ciel! quelle viciſſitude!
Que le deſtin de l'homme eſt plein d'incertitude!

Comme dit *Arlequin Titus*, je voudrois bien pouvoir vous donner de meilleures nouvelles; mais j'ai juré d'être ſincere. A quoi bon ſe flatter? Nous ſommes dans un triſte état; & notre deſtinée eſt à peu près pareille à celle de ces peuples que les Iſraélites ſubjuguoient avec tant de facilité: car il ſemble que nous n'ayons plus ni force, ni courage. J'eſpere que le commencement de l'année prochaine me fournira quelque choſe de plus agréable à dire. Le Roi donnera des Charges & des Bénéfices: tout cela ne laiſſe pas de réjouir. M. du *Freſny* nous donne une longue liſte de ces ſortes de nominations dans ſon Mercure; & quoiqu'il proteſte qu'il

ne veut pas s'ériger en Généalogiste, il ne laisse pas de dire quelque chose à l'avantage des familles qui lui tiennent sans doute le plus au cœur. J'ajouterai encore à ce qu'il dit de celle du nouveau Premier Président de Toulouse, que de tant d'Evêques que la maison de Bertier a donnés à l'Eglise, il y en a deux qui sont encore vivants, dont l'un est l'Evêque de *Rieux*, oncle du Premier Président en question, & l'autre l'Evêque de *Blois*, frere de ce Magistrat. L'Abbé de *Polignac* est assez de bonne maison pour avoir dû mériter une petite digression de cette nature: le Vicomte de *Polignac* est un des plus anciens Barons des Etats du *Languedoc*. La vieille tradition du Pays prétend que ces Messieurs descendent d'*Apollon*, & que c'est delà que dérive le nom de *Polignac*, qui s'est corrompu par la suite des temps. Ce qui fortifie cette opinion, c'est qu'il y a dans *Polignac* une statue de ce Dieu lumineux, pour laquelle les habitans ont toujours eu une espece de vénération; & si forte, que le grand-pere de l'Abbé

de *Polignac*, craignant que cela ne dégénérât en ſuperſtition, fit tirer des coups de fuſil dans le viſage de cette ſtatue, afin qu'étant défigurée, on n'eût plus pour elle les mêmes égards, que lorſqu'on l'avoit vue toute rayonnante. Car on dit qu'elle étoit faite de maniere que lorſque le Soleil donnoit deſſus, elle ne rendoit pas à la vérité un ſon harmonieux comme celle de Memnon, mais elle paroiſſoit jetter des rayons; & les peuples, toujours portés à donner dans le merveilleux, n'avoient garde d'attribuer cela à l'adreſſe de l'ouvrier. M. le Vicomte de *Polignac* aima mieux manquer de reſpect pour l'effigie de cet auteur prétendu de ſa race, que de ſouffrir qu'elle donnât lieu à des abus qu'il ne vouloit point tolérer. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que, ſans avoir recours à la fable, la maiſon de *Polignac* eſt une des plus anciennes de la Province, & des mieux alliées. La mere de l'Abbé en queſtion étoit ſœur du Comte du *Roure*; ſon frere ainé a épouſé en premieres nôces Mademoi-

ſelle de *Rambure*, & en ſecondes, Mademoiſelle de *Mailly*, recommandable par ſa naiſſance, ſon mérite perſonnel, & ſa proximité avec Madame de *Maintenon*.

La chronique ſcandaleuſe veut que notre Monarque, quoique dévot & ſeptuagénaire, ſe mêle encore de faire l'amour, & qu'il ait donné depuis peu des marques parlantes de ſes prouesſes. On prétend même qu'il s'eſt adreſſé pour cela à une parente de Madame de *Maintenon*, ne voulant pas mêler le Sang Royal avec d'autre que celui de cette Héroïne. Les Gazettes ont eu la hardieſſe de débiter cette ridicule nouvelle, laquelle, à vous parler franchement, je crois très-fauſſe; & il s'eſt trouvé des gens aſſez malins, pour faire là-deſſus un Sonnet que je vous envoie, quoique je ſois perſuadée que le ſujet a ſon fondement dans la fable plutôt que dans l'hiſtoire.

SONNET.

JADIS je fus fameux en deux sortes de guerre:
Dans la guerre de Mars & dans celle d'Amour.
Les faits de celle-là me conquéroient la terre;
Des faits de celle-ci je grossissois ma cour.
A présent, je l'avoue, une ligue m'atterre,
Ceux que j'avois battû me battent à leur tour.
Eugene & *Marlbourough*, plus craints que le tonnerre,
Frappent mes légions, les défont sans retour.
On ne me ravit pas pourtant toute ma gloire:
Non, j'en conserverai la moitié dans l'histoire.
J'engendre encor, malgré mes cheveux tout chenus.
Cessez donc, ennemis, d'insulter ma personne.
Si vous me surpassez au métier de *Bellone*,
Je vous surpasse au moins au métier de *Venus*.

Les Poëtes du *Pont-Neuf* s'en sont aussi mêlés, & ont célébré cette chimérique aventure par ce Vaudeville.

Chantons les Exploits inouis
De notre invincible *Louis*;
Qui, septuagénaire,
Hé bien!
S'avise encor de faire,
Vous m'entendez bien.

Les malheurs de son Petit-Fils,
Nos pertes, ni ses cheveux gris,
N'ont encor pû l'abattre,

Hé bien !
Il eſt vif comme quatre,
Vous m'entendez bien.

Quoique devenu Biſaïeul,
Et près d'entrer dans le cercueil,
Il a fait à la niece,
Hé bien !
De ſa vieille maîtreſſe,
Vous m'entendez bien.

La maniere dont on traite ici le Prince de la *Riccia*, l'un des premiers Seigneurs du Royaume de *Naples*, ſcandaliſe beaucoup les étrangers. On lui fait ſouffrir tous les maux imaginables à la *Baſtille*. Cruauté inouie, & qu'on n'a point accoutumé d'exercer contre les priſonniers de Guerre & d'Etat ! Le Baron de *Koch* qui vient d'être délivré, a fait une deſcription ſi touchante de l'état de ce pauvre Prince, que l'Empereur ſachant bien que le zele qu'il a toujours témoigné pour la Maiſon d'*Autriche* eſt ce qui fait ſon crime, met ici tout en œuvre pour lui procurer ſa liberté. Il a propoſé pour cela l'échange de quelques priſonniers faits dans le *Milanez*; & l'on attend avec impatien-

ce, à la Cour de *Vienne*, la résolution de celle-ci là-dessus ; on y est aussi fort inquiet pour la maladie de l'Impératrice régnante, qui est tombée en rechûte.

Le Marquis de *Goësbriand* est venu ici, au sortir d'*Aire*, recevoir les éloges qu'il a mérités pour la vigoureuse défense de cette place : & quoique vaincu, peu s'en est fallu qu'on ne lui ait décerné le triomphe. Cela s'appelle rendre justice au vrai mérite, indépendamment du bonheur, & faire à mauvais jeu bonne mine. C'est l'effet du sang gascon qui nous est venu du *Bearn*, & qui influe jusques sur la troisieme génération. Cela vaut mieux que de s'ériger en plaignants. Il n'en est ni plus ni moins : & l'on acheveroit d'intimider les peuples, en marquant trop d'abattement ; ainsi on fait beaucoup mieux de se réjouir. Il seroit à souhaiter que quelque nôce de Cour nous fournît des plaisirs pour le prochain carnaval : mais toute la Maison Royale est déja pourvue. *Monseigneur*, quoiqu'encore jeune & vigoureux, est condamné au célibat

par des motifs qui ſentent plus la politique que la conſcience. Il ne reſte que le Comte de *Toulouſe*, dernier fruit des amours du Roi & de Madame de *Monteſpan*; c'eſt le ſeul qui n'a pas encore donné dans l'hymen, parce qu'on n'a pas voulu lui laiſſer contenter ſon goût là-deſſus. Il eſt amoureux depuis bien des années de la belle Mademoiſelle d'*Armagnac*, qu'il pourroit à coup ſûr épouſer ſans craindre de ſe méſallier, puiſqu'elle eſt du beau ſang de *Lorraine*. Notre Monarque n'a pourtant pas été de cet avis; & ne voulant s'allier que dans ſa Tribu, il avoit deſtiné la fille du Prince de *Conti* au Comte de *Toulouſe*, qui ayant le cœur pris ailleurs, a mieux aimé ne pas ſe marier. Mademoiſelle d'*Armagnac* a refuſé auſſi tous les établiſſements qu'on lui a propoſés, & l'on prétend qu'ils attendent tous deux un temps plus favorable à leurs amours. M. le Comte de *Toulouſe* a pourtant été accuſé d'infidélité depuis quelque temps, & l'on a cru que Mademoiſelle de *Villefranche* avoit fait di-

verſion dans ſon cœur. Mais ceux qui ſavent mieux la carte, aſſurent que cette Demoiſelle n'a jamais ſervi que de prétexte à ces deux amants, & que c'eſt de concert avec Mademoiſelle d'*Armagnac*, que le Comte s'eſt attaché à elle, pour dépayſer les gens, & donner le change au Roi, qui ſe rendra peut-être à la fin, & couronnera une ſi belle conſtance. Je voudrois de tout mon cœur que la fête s'en fît cet hiver; car, comme je l'ai déja dit, c'eſt la derniere reſſource de plaiſir qui nous reſte. La Ducheſſe de *** donna l'autre jour ici une ſcene aſſez plaiſante, ou du moins en fournit l'occaſion. Madame la Ducheſſe de *Bourgogne* entendit vanter les gentilleſſes du perroquet de cette Dame, & ſouhaita de le voir. On dépêcha promptement un Page pour l'aller chercher. Il pleuvoit, & il y avoit loin à aller; tout cela rendit la commiſſion fort déſagréable au Page. Il fallut pourtant obéir. On couvrit la cage du perroquet, pour le garantir des injures de l'air, & le Page qui y étoit expoſé ne fit que ju-

rer pendant tout le chemin. Le perroquet ne perdit pas un mot de ce beau discours, qu'il prit pour une leçon, d'autant mieux qu'il étoit couvert, & qu'on avoit accoutumé de le couvrir pour lui faire apprendre ses rôles; ainsi comme il étoit fort docile, il ne manqua pas de les répéter; & dès qu'on l'eut posé dans la chambre de Madame la Duchesse de *Bourgogne*, & que tout le monde eut entouré la table sur laquelle il étoit, il s'écria, quand on eut ôté le tapis qui étoit sur sa cage: *jarni des garces qui sont cause que je me suis tout mouillé*, & redit toutes les autres impertinences que le Page s'étoit donné la liberté de dire en chemin, parmi lesquelles il y avoit quantité d'ordures. Madame la Duchesse de *Bourgogne* en fut scandalisée, & se tournant vers la Duchesse de ***: est-ce ainsi, Madame, lui dit-elle, que vous instruisez votre perroquet? L'autre protesta, toute déconcertée, que c'étoit une nouvelle leçon qu'on lui avoit donnée; & on sut ensuite que c'étoit le Page qui avoit été

ſon précepteur. On en rit beaucoup. Mais ce ſont-là de ces petits plaiſirs d'un moment qu'il faut pourtant prendre en paſſant, faute de mieux. Adieu, juſques au mois prochain.

Fin du Mercure de Novembre 1710.

Voilà ma commiſſion remplie. Je crois, Madame, que cette Lettre l'eſt aſſez, & qu'il eſt temps de vous ſouhaiter le bon ſoir. Si ce premier Mercure vous fait plaiſir, j'en ai encore un autre à votre ſervice : mais voilà tout; car le Libraire eſt mort après avoir imprimé le ſecond ; ainſi cet ouvrage n'a pas eu une plus longue ſuite. Je ſuis votre, &c.
A Aix-la-Chapelle ce.

LETTRE LXXXII.

VOUS avez beau dire, Madame, que nous ne nous prévaudrons point de la mort de l'Empereur. On eſpere pour,

tant que l'Electeur de *Baviere* prétend faire une terrible diversion en *Allemagne*, & rentrer dans ses Etats, à la tête d'une Armée dont le Roi lui donne le commandement. Il prétend aussi se faire relever du Ban de l'Empire, où il croit avoir été mis mal-à-propos, aussi bien que l'Electeur de *Cologne* son frere. Ils ont écrit là-dessus l'un & l'autre au Pape, pour lui demander son intercession auprès des autres Electeurs leurs confreres, & pour engager le Saint *Pere* à entrer dans leurs intérêts. Ils font de leur affaire une affaire de religion, disant que s'ils n'ont pas voix en Chapitre, le parti huguenot pourroit bien devenir le plus fort en *Allemagne*. Nous verrons quelle attention Sa Sainteté fera à leurs remontrances, & il est très-sûr que si ces deux Electeurs rentrent dans leurs anciens droits, *Charles III.* ne sera pas aussi près du Trône Impérial que vous le croyez; & de quelque maniere que la chose tourne, nous ne pouvons que nous prévaloir de la conjoncture: car pendant que nous aurons une puis-

sante

ſante Armée ſur le *Rhin*, les Alliés ſeront obligés d'affoiblir celle qu'ils ont en *Flandres*, pour s'oppoſer au paſſage du Duc de *Baviere*, & l'empêcher d'entrer dans ſes anciens Etats; ainſi, ou d'un côté, ou de l'autre, nous leur donnerons de la tablature. D'ailleurs, par nos intrigues nous tâcherons de ſemer l'envie & la diſcorde entre les Electeurs; & pendant que nous brouillerons les choſes au dedans, notre Armée s'approchera du lieu où l'élection ſe doit faire, tâchera de la troubler, en répandant la terreur dans le Pays : & enfin, ſi tout cela ne nous réuſſit point, & que, contre vent & marée, *Charles* ſoit élu Empereur, notre derniere reſſource eſt de nous emparer de l'*Eſpagne*, pendant qu'il ira ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne Impériale. Voilà, Madame, le raiſonnement de nos Politiques; car pour moi j'attends fort patiemment que la deſtinée en décide, & je ne prends nul parti. Je ſuis encore moins capable de me réjouir de la mort de l'Empereur, quand même elle nous devroit être plus

avantageuſe ; & je blâme le zele indiſcret de certaines gens qui ont fait éclater leur joie, & qui en ont fait matiere à des actions de graces : car outre que ces ſentiments ne ſont ni humains ni chrétiens, c'eſt auſſi en quelque maniere faire trop de fonds ſur le bras de la chair, & preſcrire des moyens à Dieu, qui en a mille en main pour nous relever, ou pour nous accabler, ſans que nos foibles lumieres & nos efforts impuiſſants s'en mêlent : ainſi, ſans examiner les ſuites de cet accident, je ne conſulte que la ſenſibilité de mon cœur, qui me fait prendre part à la mort d'un Prince qui avoit mille belles qualités, de l'aveu de ſes Ennemis, & que le Ciel & ſa naiſſance avoient placé ſur le Trône de l'Empire Chrétien. Je me ſuis fait même une ſi grande habitude de regretter les morts, que je plains juſques au Libraire qui a imprimé le Mercure dont vous m'avez fait part. Il eſt vrai que l'amour propre peut quelque choſe dans des ſentiments ſi compâtiſſants : car je voudrois bien que le bon homme eût

assez vécu pour continuer d'imprimer un Ouvrage aussi agréable. Je suis au désespoir qu'il en soit demeuré au second, & que sa mort nous prive de la suite. Mais tous les Libraires ne sont pas morts dans ce Pays : est-il possible qu'il ne s'en soit point trouvé qui ait pu lui succéder, supposé que l'Auteur soit toujours d'humeur de continuer ce qu'il a si bien commencé ? Ce que j'en ai vu me plaît extrêmement, & vous jugez bien que j'accepte l'offre que vous me faites de ce qui vous reste. Faites-m'en donc part, s'il vous plaît ; car je vous assure que je n'ai jamais rien vu de plus joli en ce genre. Je ne sais si je le trouverois de même d'une autre main que de la vôtre, qui trouve le secret d'embellir tout ce qu'elle touche ; &, à vous parler franchement, je vous croirois fort capable de suppléer au texte, & d'avoir un peu aidé à cette prétendue Comtesse de L. M. qui voudroit bien nous en donner à garder, en nous faisant croire qu'elle écrit de *Versailles*. Elle a beau dire, ce seroit mal prendre

ſon champ de bataille, & j'ai bien plus de penchant à croire qu'elle veut dépayſer la ſcene; & pour parler avec autant de liberté, il faut être en lieu ſûr. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve ici des gens aſſez hardis pour riſquer des choſes plus fortes que cela; car, par exemple, on a vu ſur la porte du *Louvre* : *maiſon à louer* : & après la perte de la bataille à *Ramillies*, on afficha dans certains carrefours de *Paris* : *il s'eſt perdu une Armée de cinquante mille hommes le jour de la Pentecôte ; il y aura mille louis pour ceux qui pourront en donner des nouvelles, & ils ſeront payés moitié argent comptant, moitié en billets de monnoie.* Une autre affiche avertiſſoit le public, *de ſe nantir de caroſſes, parce qu'on les loueroit bien cher à l'entrée du Roi d'Eſpagne à Paris.* Tous ces faiſeurs de paſquinades riſquent; mais cela eſt bientôt dit. D'ailleurs ils peuvent peut-être dire ce qui a été dit autrefois : *tu ne le ſauras pas*, Louis, *car j'étois ſeul quand je le fis*; au lieu que l'Auteur de votre Mercure a beſoin du miniſtere

d'autrui, & par conséquent ne peut pas être sûr que son secret ne sera pas révélé; & delà je conclus qu'il faut que cet Auteur, soit mâle, soit femelle, écrive dans les Pays étrangers, où l'on a plus de facilité de faire imprimer ce qu'on veut. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire; & quel qu'il soit, & d'où qu'il écrive, il écrit très-joliment, selon moi. Je ne fais point de parallele entre ce Mercure & celui de M. du *Fresny*; ils sont d'un caractere si différent, qu'ils ne se déparent point l'un l'autre. M. du *Fresny* sera plus du goût des savants, & moi qui aime qu'on appelle *un chat un chat*, & qui ne cherche que des galanteries dans un Mercure Galant, je déciderai pour celui de Madame de L. M. parce qu'il me semble qu'il remplit mieux son titre; & parce que, graces à la médiocrité de mon génie, je suis bien moins curieuse des mœurs & coûtumes de la *République des fourmis*, & de l'habileté des araignées & des chenilles, quoique ces observations soient très-belles & plus curieuses, que je ne le suis du dé-

nouement de quelque intrigue galante ; & votre Baron Danois, votre Comte Suédois, & les autres héros du Mercure imprimé en Hollande, m'intéressent beaucoup plus que toutes les découvertes de l'Académie des Sciences, quelque utiles qu'elles puissent être. Cela ne m'empêche pourtant pas de rendre justice à qui elle est due, & d'estimer les choses ce qu'elles valent : & pour vous faire voir que j'en connois le prix, je vous dirai que, selon moi, le Livre de M. du *Fresny* méritoit quelque chose de plus que le nom de Mercure Galant, & que, par rapport aux choses dont il traite, on devroit le mettre au rang du Journal des Savants. Vous voyez que quoique je fasse un choix proportionné à ma portée, je ne laisse pas d'avoir en quelque maniere l'esprit de discernement. Quoi qu'il en soit, donnez-moi votre second Mercure ; je m'attends à en trouver une bonne partie dans la premiere Lettre que vous m'écrirez, & je vais me hâter de finir celle-ci, afin de vous obliger à commencer plus

promptement la vôtre; aussi-bien je n'ai que de tristes nouvelles à vous donner : on ne parle ici que de Services & de pompes funébres. La petite vérole qui continue à ravager la Cour, vient d'enlever un de ses plus beaux ornements ; c'est l'aimable Duchesse de *Villeroi*, fille de feu M. de *Louvois*. Elle avoit trente-trois ans, & étoit toute charmante. Enfin on ne voit ici que funérailles, & l'on n'y chante que *De profundis*. Nous avons pourtant paré un beau coup ; car la belle Princesse de *Conti* est revenue des bords du tombeau, & jouit à présent d'une bonne santé. Voici des couplets d'une Chanson qu'on a faits sur sa convalescence, & que vous pourrez chanter sur cet air de l'Opéra d'*Atis* : *Quand le péril est agréable*, &c.

Suspendons le cours de nos larmes,
Faisons tréve au *De profundis*,
Nous verrons l'illustre *Conti*
Revivre avec ses charmes.
La mort d'un Frere incomparable
La faisoit courir au trépas ;
Mais le Ciel nous rend ses appas

Par son soin charitable,
L'Amour étoit inconsolable :
Les Grâces avoient pris le deuil,
Et prétendoient suivre au cercueil
Leur Maîtresse adorable.
Revenez, divine Princesse,
Revenez briller à la Cour,
Et par vôtre charmant retour,
Calmer nôtre tristesse.

C'est, Madame, tout ce que je puis vous dire de plus réjoüissant; encore faut-il qu'il s'agisse de la santé d'une Princesse autant aimée que l'est Madame la Doüairiere de *Conti*; pour qu'on puisse être capable de quelque mouvement de joie, au milieu de tant de douleurs, & au travers de tant d'objets lugubres. Ce qui nous console un peu, c'est que le Roi se porte à merveille, & qu'il soutient cette épreuve avec une fermeté toute héroïque. Le Duc de *Berri* est beaucoup mieux, & le nouveau *Dauphin* donne déja des marques de son habileté. On dit qu'il commence à vouloir prendre connoissance des affaires, & que Madame de *Maintenon* s'étant formalisée de ce qu'il prenoit des manieres différentes de celles de

ſon Pere, le Roi lui dit : il eſt naturel, Madame, qu'il cherche à s'inſtruire de mon vivant des choſes qui le regardent d'auſſi près, afin que montant ſur le Trône avec connoiſſance de cauſe, il ne ſoit pas expoſé à être trompé par ſes Miniſtres ; & que, voyant par ſes propres yeux, ſon Royaume en ſoit mieux réglé, & les Peuples dont il doit être le Pere, mieux gouvernés. Il n'y avoit rien à répliquer à cela ; auſſi n'y répliqua-t-on point, Madame de *Maintenon* étant trop raiſonnable pour ne pas approuver des ſentiments auſſi juſtes, & trop attentive à tout ce qui peut faire plaiſir au Roi, pour s'oppoſer à ſes volontés : ainſi Monſieur le *Dauphin* va s'appliquer, dit-on, à régler les Finances. Du moins on le voit toujours enfermé avec M. *Deſmarêts* qui en eſt le Miniſtre. Adieu ; je ſuis toute à vous, & j'attends le ſecond Mercure.

A Paris ce,

LETTRE LXXXIII.

PUISQUE vous voulez abſolument voir le ſecond Mercure, il faut vous donner contentement; & pour répondre à l'impatience que vous marquez là-deſſus, je m'en vais débuter par-là: écoutez donc Madame la Comteſſe de L. M. c'eſt elle qui va parler, & non pas moi. Voici ce qu'elle conte à ſon amie de Province.

Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe, par Madame la Comteſſe de L. M. Décembre 1710.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous ſoyez contente de mon petit Mercure. Je le ſuis beaucoup de votre approbation, & je vous aſſure que je ferai toujours tout ce que je pourrai pour la mériter. Vous jugerez, par mon exactitude, de l'envie que j'ai de vous faire

plaiſir. Je voudrois que mes nouvelles puſſent vous en donner : mais vous êtes trop bonne Françoiſe pour vous réjouir des malheurs de votre Patrie, & je n'ai pas autre choſe à vous annoncer. La Campagne qui vient de finir nous coûte nos Lignes ſur la *Scarpe*, que les ennemis prirent d'entrée de jeu, & les Villes de *Douay*, *Béthune*, *Saint Venant* & *Aire*, dont la conquête vient de faire la clôture de leurs exploits en *Flandre*. Nous n'avons pas été plus heureux en *Eſpagne*, témoin la Bataille de *Saragoſſe* : & ſi le Duc de *Vendôme* ne change la conſtellation dans ce Pays, nous n'y aurons bientôt plus rien à faire. Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous préparer à de fâcheuſes nouvelles, puiſque le préſent ni l'avenir ne ſauroient nous rien offrir d'agréable. Il faut pourtant toujours eſpérer, fut-ce même contre eſpérance ; le Ciel peut faire encore des miracles en notre faveur. Les affaires de *Charles VII.* n'étoient pas meilleures en *France*, lorſque la *Pucelle* d'*Orléans* les rétablit, que celles

de *Philippe V.* le ſont en *Eſpagne* ; & le Duc de *Vendôme* vaut bien tout au moins la *Pucelle* : ainſi attendons tout de ſa valeur ; c'eſt le démon tutélaire de la Maiſon Royale ; & *Vendôme ici*, *Vendôme là*, *par-tout Vendôme* fait des merveilles. Auſſi ſon arrivée en *Eſpagne* vient de relever le cœur à tous les bons *Philippins* ; il a même fait impreſſion ſur celui des *Philippines* ; car la Marquiſe de ***, dont le mari eſt un des plus zélés pour le parti de *Philippe V*, lui ayant entendu parler du Duc de *Vendôme* comme du reſtaurateur de la Patrie, & de celui d'où dépendoit le ſalut commun, le regarda comme un autre *Alexandre*, & prit pour lui les ſentiments de *Taleſtris*. Elle avoit ſans doute lu l'hiſtoire de ce Conquérant de l'*Aſie* ; & la lecture fait ſouvent de dangereux effets ſur l'eſprit des perſonnes renfermées comme le ſont les femmes en *Eſpagne*. Celle-ci ſe mit en tête qu'elle pouvoit faire des avances à un Héros ; & autoriſée par l'exemple de cette Reine des *Amazones*, qu'elle prenoit pour ſon

ſon modele, elle ne balança point à aller trouver le Duc. Mais comme elle avoit des meſures à garder pour cacher cette fauſſe démarche à ſon époux, elle réſolut de ſe traveſtir en cavalier. Une vieille *Douegna*, qu'elle avoit ſu mettre dans ſes intérêts, lui fournit toutes les choſes néceſſaires pour ce déguiſement, & lui facilita les moyens de ſortir par une porte de derriere, pendant que le Marquis dormoit, & ſans qu'aucun Domeſtique pût s'en appercevoir. La vieille ſe traveſtit auſſi pour ſervir d'Ecuyer à ſa Maîtreſſe, & elles arriverent toutes deux au quartier du Duc, ſans qu'il leur fût arrivé aucun fâcheuſe aventure. Le fantôme d'Ecuyer, qui avoit plus l'air d'un gardien de Sultanes, que d'un homme uniforme, annonça ſon prétendu Maître ſous un nom ſuppoſé, mais qui étoit pourtant connu en *Eſpagne*, & le Duc de *Vendôme*, qui eſt extrêmement poli, commanda d'abord qu'on le fît entrer, & s'excuſa même ſur ce que ſes indiſpoſitions ne lui permettoient pas d'aller au-devant de lui. Il étoit au lit.

La Marquise s'en approcha d'un air déconcerté, qui la fit paroître encore plus belle, quoiqu'elle le soit beaucoup. Elle ne paroissoit pas avoir plus de quinze ou seize ans sous cet habit d'homme ; & le Duc crut voir entrer l'amour dans sa chambre. Le prétendu cavalier lui fit son compliment sur la liberté qu'il prenoit de venir ainsi troubler son repos dans une heure qui étoit un peu indue. Mais, Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas mon maître, & j'ai pris le temps que j'ai jugé le plus propre pour me dérober à mon pere, & me jetter entre les bras de Votre Altesse, pour lui demander sa protection. Mon pere quitte le parti de *Philippe V*. & veut m'entraîner avec lui dans celui de *Charles* : mais je mourrai plutôt que de manquer de fidélité pour mon légitime Souverain ; c'est pourquoi je viens vous offrir ma personne, & vous prier de me donner occasion de signaler mon zele, & de me défendre contre la violence de mes parents. Le Duc de *Vendôme* charmé du discours de ce jeune Seigneur, & plus

encore de ſa petite figure, en oublia pendant quelques moments ſa goutte & ſa gravelle; & après l'avoir tendrement embraſſé : vos ſentiments ſont trop beaux, lui dit-il, pour ne pas mériter mon admiration; j'en rendrai compte au Roi, qui ne manquera pas de récompenſer votre fidélité. Cependant puiſque vous voulez bien me perſuader que vous faites quelque cas de mon amitié, je vous la donne toute entiere : mais ce ſera, s'il vous plaît, comme on dit, à la charge d'autant, & à condition que vous me donnerez auſſi la vôtre. Notre amoureuſe Marquiſe ne demandoit pas mieux; ainſi, ſans déclarer le ſecret de ſon ſexe, qu'elle croyoit que le Duc avoit pénétré, elle lui fit les proteſtations du monde les plus tendres, & l'aſſura d'une fidélité inviolable. Il faut, dit alors le Duc, que, pour cimenter notre amitié, nous buvions à la ſanté du Roi; vous devez être fatigué de votre courſe, ainſi nous pourrons, je crois, bien faire médianoche. Là-deſſus il ſe fit apporter un paté de venaiſon, des

jambons de *Laontan*, des mortadelles, & quelques autres choses de cette nature, avec du vin de *Champagne*, & du muscat de *Frontignan*. On but à la nouvelle connoissance, & le Duc fit paroître tant de joie & tant d'empressement que la Marquise en auguroit à merveilles; & ce qui lui fit le plus de plaisir, fut l'ordre que ce Prince donna pour qu'on dressât un petit lit dans la ruelle au jeune Espagnol, disant qu'il vouloit veiller lui-même à sa sûreté. Dès que cet ordre eut été exécuté, & que le petit repas impromptu fut fini, les Valets se retirerent, & la Marquise crut que le dénouement de la piece approchoit. Il arriva effectivement bientôt après; mais non pas comme elle l'avoit imaginé, car la connoissance de son sexe changea de beaucoup l'espece chez le Duc, qui, bien loin de profiter d'une bonne fortune qui venoit ainsi se jetter dans ses bras, sentit à cet aspect réveiller & goutte & gravelle, & qui après s'être excusé là-dessus auprès de la belle, lui fit un discours fort éloquent, pour lui faire com-

prendre les conséquences de la démarche qu'elle venoit de faire, & combien il étoit important de la réparer au plutôt, en s'en retournant chez son mari, qui, étant un des plus attachés au parti de *Philippe*, ne méritoit pas d'être traité en ennemi. L'intérêt du Roi, le vôtre, ni le mien, disoit-il à cette belle affligée, ne permettent pas que vous restiez plus long-temps ici : ce seroit mettre les armes dans les mains de votre époux, & lui fournir des raisons plus que légitimes de causer quelque nouvelle révolution dans le Pays, en se joignant aux Rebelles; ainsi, Madame, il faut, s'il vous plaît, prévenir ce malheur & ceux qui pourroient vous arriver à vous-même par la jalousie de votre mari, en retournant chez vous avant qu'il se soit apperçu de votre escapade : car, encore un coup, je ne suis ni en droit ni en état de vous mettre à couvert de son ressentiment. Vous me promettiez bien, il n'y a que quelques moments, repliqua-t-elle, de me garantir de celui de mes parents, & de me dé-

fendre contre toute la terre, d'où vient ce refroidiſſement ? Madame, dit le Duc, quand je vous regardois comme fils d'un ſujet rebelle, je pouvois vous protéger contre les ennemis du Roi ; mais je ne puis pas traiter de même ſes amis. D'ailleurs je ne voyois en vous qu'un fort joli cavalier, & non pas la femme d'autrui ; & tous ceux qui me connoiſſent vous diront que je ſuis fort ſcrupuleux là-deſſus, & que ce ne ſeront jamais les femmes qui cauſeront ma perte : ainſi, Madame, il ne faut pas, s'il vous plaît, balancer à prendre votre parti. La belle ſe mit à pleurer, voulut ſe poignarder, & dit les choſes du monde les plus touchantes, qui ne furent pourtant pas capables d'attendrir le Duc, ni d'ébranler ſa vertu ; & tout le tempérament qu'il apporta à la choſe, fut d'envoyer promptement un homme de confiance au Marquis de *** avec ordre de ſe faire introduire dans le moment auprès de ſon lit, & de lui dire de venir le trouver inceſſamment pour choſe très-preſſée, & de ne lui donner qu'à

peine le temps de s'habiller, sans lui laisser celui de parler à personne, ni de sortir de sa chambre que pour s'en venir au plutôt, & enfin, sous prétexte que les moments étoient précieux, de ne le point quitter qu'il ne l'eût amené. L'Envoyé s'acquitta à merveilles de sa commission : car lorsque le Marquis voulut, avant de sortir, passer dans l'appartement de sa femme pour lui dire adieu, ne sachant pas s'il reviendroit bientôt, & si on ne l'enverroit point joindre quelques troupes : Seigneur, lui dit ce fidele Agent du Duc de *Vendôme*, laissez dormir Madame votre épouse, vous devez être occupé d'un soin plus important que de celui de faire l'amour ; il s'agit de l'intérêt du Roi, & Son Altesse ne vous manderoit point à l'heure qu'il est si les affaires n'étoient d'une nature à ne pouvoir souffrir de retardement. Le Marquis n'eut garde d'insister à vouloir faire le bon mari ; & aimant mieux paroître bon courtisan, il courut au quartier du Duc. Ce Prince avoit déja fait passer la Marquise dans une autre cham-

bre avec son Ecuyer, & avoit donné ordre qu'on les escortât jusqu'au lieu où elles voudroient aller, pendant qu'il amuseroit le mari. Il le tint très-long-temps auprès de lui, pour faciliter la retraite de sa femme; & après l'avoir consulté sur des avis qu'il prétendoit avoir reçus de *Madrid*, il lui permit de faire la sienne, quand il crut qu'il le pouvoit faire avec sûreté. Les Dames s'étoient fait mener assez près du Jardin, & étoient rentrées par le même endroit par où elles étoient sorties, & avec aussi peu de bruit; on avoit dépouillé tous les ornements masculins, & la Marquise étoit déja dans son lit lorsque son mari rentra chez lui : il fut d'abord à son appartement lui conter son aventure, & le regret qu'il avoit eu de sortir sans la voir. La Dame admira la prudence du Duc de *Vendôme*; & quoiqu'il l'eût renvoyée sans consolation, & qu'elle fût fort mal édifiée de sa galanterie, elle ne laissa pas de lui savoir bon gré des ménagements qu'il avoit eu soin de garder, & convint en elle-même, que s'il

étoit mauvais amant, il étoit du moins fort honnête homme. On n'a pas jugé à propos de nommer l'endroit où cette ſcene s'eſt paſſée, de peur de démaſquer les acteurs. Cependant, malgré toutes les précautions & la diſcrétion du Duc, on n'a pas pu empêcher que l'aventure n'ait été ſue; & on me l'a écrite d'*Eſpagne*, avec toutes ſes circonſtances. On me mande même que la Marquiſe s'eſt retirée dans un Couvent, ſous quelqu'autre prétexte; mais que c'eſt pour ſe mettre à l'abri du reſſentiment de ſon époux, à qui des indiſcrets avoient conté la choſe, & qui, malgré les ſoins que le Duc de *Vendôme* avoit pris pour l'en déſabuſer, en avoit pris des ſoupçons dont la femme craignoit les ſuites. Il me ſemble même qu'elle avoit aſſez de raiſon de les craindre : car quoiqu'elle ne fût pas criminelle, comme ce n'étoit pas ſa faute, elle l'étoit toujours de volonté; & je crois que c'eſt l'intention qui fait le crime. Meſſieurs les maris ne ſont pas traitables ſur ce chapitre en *Eſgagne*, &

pour le moindre ſoupçon on ne fait pas de façon de poignarder une femme dans ce Pays : ainſi la Marquiſe de *** a fort prudemment fait de ſe mettre à couvert de l'orage ; & nous ſommes bien heureuſes de ce que les hommes ſont ici plus traitables : ſans cela, quel carnage ! & que l'on verroit de femmes poignardées à *Paris* ! Voilà tout ce que j'ai appris des nouvelles publiques & particulieres d'*Eſpagne*. Si avant d'avoir fini ce Mercure je puis en ſavoir davantage, vous pouvez compter que je vous en ferai part : il eſt temps de venir à l'Enigme de ce Mercure : voyez ſi vous la devinerez auſſi bien que celle de la *Guittarre*.

ENIGME.

MON pere me conçoit, & ma mere m'enfante,
Ainſi que *Jupiter*, du creux de ſon cerveau ;
Et pour ne perdre pas le fruit de leur attente ;
Ils me couchent d'abord ſur une foible peau.
Je n'y ſubſiſte encor que par quelque peu d'eau ;
Je danſe en ma naiſſance, & parois ſi contente,
Que de mes pieds & mains plus menus qu'un fuſeau,
Je tourne inceſſamment d'une façon charmante.
Mes pas ſont meſurés, je ne vais qu'en cadence :
Cependant de mon art admirez la puiſſance,

On me court bien souvent sans pouvoir m'accrocher;
On me voit, on me tient, & si pourtant j'échappe;
Quelquefois sans effort le plus foible m'attrappe,
Et toujours mon destin me force à me cacher.

Vous n'avez qu'à exercer votre bel esprit. On écrit d'*Irlande* qu'il y a eu un tumulte à *Dublin*, & que certaines gens ont crié dans les rues, *maudit soit le Docteur Sacheverel & ses adhérents*, & cent choses de cette nature; après quoi ils ont cassé les vitres de ceux qui sont de cette faction. Tout cela marque que les *Wighs* ont encore leurs partisants dans ce Pays : on travaille à prévenir de pareils désordres en punissant ceux qui les ont excités, & l'on a porté plainte là-dessus à la Régence. Le 15 de Novembre on célébra à *Londres* le jour de la naissance du feu Roi *Guillaume*, & de sa descente en *Angleterre*. On arbora l'Etendard Royal : on fit des feux de joie & des illuminations, & quelques jours après on recommença les mêmes réjouissances pour l'anniversaire de la conspiration des Poudres. Vous savez, sans doute, ce que c'est que cette cons-

piration : elle fut faite contre *Jacques I*, Bisaïeul de la Reine à présent régnante, & contre tout le Parlement que l'on avoit résolu de faire sauter de compagnie, par le moyen des mines qu'on avoit pratiquées au-dessous du lieu où ils étoient assemblés. La mine fut, comme on dit, éventée. Toutes ces illustres personnes échapperent au péril qui les menaçoit. L'auteur d'un attentat aussi horrible fut pris & exécuté ; & bien-loin de se repentir, il poussa la rage jusques à dire, qu'*il n'étoit pas fâché de mourir, mais de mourir sans avoir réussi dans son projet*. Je ne vous dirai point ni qui étoit ce scélérat, ni d'où il venoit ; car vous pouvez le savoir d'ailleurs ; & cette aventure ne nous fait pas assez d'honneur pour que je doive m'attacher à la circonstancier. Quoi qu'il en soit, on célébre à *Londres* le jour de cette délivrance, comme à *Geneve* celui de l'*Escalade*, & comme les Juifs célébrent leur jour du *Purin*. Les réjouissances de *Londres* ne se sont pas encore bornées-là, on en a fait de fort

grandes

grandes pour les heureux ſuccès des Alliés pendant la Campagne qui vient de finir : toutes les cloches ont été miſes en branle : on a tiré les canons, & fait de très-beaux feux d'artifice : la Reine revint exprès de *Hamptoncourt* au Palais de *S. James*, pour aſſiſter en perſonne à cette cérémonie.

Le 25 Novembre à onze heures & demie du ſoir, M. *Spanheim*, Ambaſſadeur extraordinaire du Roi de *Pruſſe*, mourut à *Londres* âgé de 82 ans, généralement regretté. Comme il a reſté pluſieurs années à *Paris*, on l'y regrette auſſi beaucoup ; il étoit fort eſtimé partout à cauſe de ſon intégrité, de ſon grand ſavoir, & de mille beaux talents qu'il poſſédoit, auxquels il joignoit beaucoup de piété, & une grande charité pour les pauvres ; il recommanda en mourant que ſon corps fût enterré auprès de celui de feue ſon épouſe dans l'Abbaye de *Weſtminſter*, ce qui a été exécuté. M. *Spanheim* étoit de *Geneve*, d'une famille où le ſavoir étoit annexé : il avoit un frere dont les écrits ſont

très-eſtimés, & qui fut un des plus célébres *Docteurs* de *Leyde*. Celui qui vient de mourir avoit paſſé toute ſa vie dans le *Miniſtere* ſous le défunt Electeur de *Brandebourg*, & ſous le Roi de *Pruſſe* à préſent régnant, tant à la Cour de *France*, qu'à celle d'*Angleterre*, & s'étoit également bien acquitté par-tout de ſes devoirs, préférant le plaiſir de faire honneur à ſon Maître, à celui de théſauriſer. Madame la Marquiſe de *Montandre*, ſa fille, en ſera un peu moins riche; mais auſſi elle a la conſolation de voir que ſon pere a mérité les éloges de toute la terre. La Reine d'*Angleterre* a honoré ſa mémoire par une marque de diſtinction tout-à-fait particuliere; car elle a envoyé à Madame la Marquiſe de *Montandre* le préſent qu'elle auroit fait à M. *Spanheim*, ſi ſon Maître l'eût rappellé, prétendant que ſon départ pour l'autre monde devoit lui procurer le même avantage, & regardant la mort de ce *Miniſtre* comme ſon audience de congé.

On a inſéré dans la Gazette de cette

Ville, un avertiſſement ſigné par M. de *S. Jean*, Secrétaire d'Etat, portant qne quelque perſonne mal intentionnée ayant ôté & emporté de groſſes chevrettes de fer qui ſoutenoient la charpente du cintre occidental de l'Egliſe de *S. Paul*, Sa Majeſté avoit eu la bonté de promettre le pardon de ce crime à toute perſonne qui y a eu part, & qui révélera ſes complices, atteints & convaincus; & outre cela une récompenſe de cinquante livres ſterlings pour la découverte. On dit que ceux qui ont commis ce crime, avoient eu deſſein de faire tomber la charpente de cette Egliſe le jour du *Te Deum*, ſuppoſant que la Reine y aſſiſteroit. Cependant pluſieurs Architectes, & autres perſonnes entendues, ayant viſité cette charpente, ont aſſuré que quand elle ſeroit venue à tomber, elle n'auroit fait aucun mal à ceux qui étoient dans l'Egliſe, parce que la voute qui eſt au-deſſous eſt plus que ſuffiſante pour la ſoutenir. Ce qui fait croire que ceux qui ont enlevé les chevrettes avoient un tout autre deſſein

que celui qu'on leur impute, & cet accident sert de prétexte aux gens mal intentionnés pour faire tomber le soupçon d'un crime aussi odieux sur des personnes qu'ils ont tâché de rendre suspectes au Gouvernement, & auxquelles ils ont dessein de nuire ; comme cela paroît par un libelle très-malin qui a été publié, malgré la perquisition qu'on a ordonné de faire contre tous les Auteurs des libelles scandaleux.

Il a paru en *Angleterre*, dans la Province de *Cantorbery*, une femme toute extraordinaire, & qui se vante de guérir toutes sortes de maladies, par le moyen de quelques drogues qu'elle donne *gratis* : & ce qu'il y a de particulier, c'est que non-seulement elle ne prend point d'argent de ses remedes, mais qu'au contraire elle fait des charités considérables à ses malades, afin qu'ils puissent se nourrir commodément pendant le temps de la cure ; ce qui fait que quantité de pauvres se mettent entre ses mains, & que plusieurs s'en louent. Cette femme ne paroît pas avoir

plus de vingt ans, & en accuſe quelquefois quatre cens. Elle eſt belle comme le beau jour, parle toutes ſortes de Langues, ſans qu'on puiſſe connoître à ſon accent quelle eſt celle qui lui eſt la plus naturelle. Elle ſe dit tantôt d'un Pays, tantôt d'un autre, & ne répond jamais de même lorſqu'on lui fait des queſtions; & cela parce qu'elle ne veut point dire qui elle eſt : car lorſqu'on lui fait voir qu'il y a de la contradiction dans ſes réponſes, elle dit fort naturellement, que n'ayant pas envie de dire qui elle eſt, ni d'où elle vient, elle ſe divertit à inventer tous les jours des contes différents pour amuſer les curieux, n'étant point obligée de contenter leur curioſité. Elle eſt auſſi extraordinaire dans ſon ajuſtement que dans ſes manieres. Elle porte un juſtaucorps d'homme, avec une jupe, de même que nos Princeſſes lorſqu'elles vont à la chaſſe : mais ſous cette jupe elle a des culottes. Son juſtaucorps eſt ouvert de maniere qu'il laiſſe voir la plus belle gorge du monde: de grands cheveux blonds flottent à

grosses boucles là-dessus ; & lorsqu'elle sort, elle met un voile & un chapeau sur sa tête. C'est ainsi qu'elle court les champs, comme autrefois Medée, pour cueillir des simples. Et quoiqu'elle soit tous les jours exposée à l'ardeur du Soleil, elle a pourtant le teint d'une beauté enchantée. Trois filles la servent avec le même respect que si elle étoit une Reine, & lui gardent un secret inviolable. Cependant tout ce mystere avoit extrêmement intrigué les peuples. Les uns, donnant dans le merveilleux, prétendoient que c'étoit-là ce qu'on appelle le *Juif-errant*, ou du moins quelque nouvelle Prophétesse ; d'autres, croyant raisonner plus juste, assuroient que c'étoit le Prince de *Galles*, où du moins quelqu'un de sa faction, qui vouloit par des bienfaits attirer le petit peuple dans son parti, afin de causer par ce moyen quelque révolution dans le Pays. Sur ces diverses conjectures, on saisit la belle Dame, & elle risquoit d'aller au pilori, comme les Prophetes Camisards, si elle n'avoit pas eu assez d'éloquence

pour faire voir que n'ayant fait tort à personne, & ne s'étant point ingérée de dogmatiser, ni de parler d'affaires d'Etat, on ne pouvoit sans injustice la retenir en prison. Les pauvres qu'elle avoit assistés crierent hautement contre un pareil procédé; & comme on ne pouvoit point former d'accusation contr'elle, on la mit en liberté. Elle a fait plus de séjour dans la Province de *Cantorbery* que dans les autres endroits d'*Angleterre*, parce qu'elle y a trouvé une plus grande quantité d'herbes qui lui sont nécessaires, & qui font toute son occupation : car elle passe presque tout son temps à les cueillir, ou à les éplucher. Au reste, elle ne mange presque jamais : & des gens m'ont assuré qu'ils avoient été avec elle trois jours de suite, pendant lesquels elle n'avoit pas mangé un seul morceau de pain; mais en revanche, elle boit beaucoup de vin & de brandevin, sans que ces liqueurs fortes altérent sa santé, ni fassent impression sur son beau teint. Elle loge toujours dans les meilleurs Caba-

rets, où elle fait belle dépenſe, donnant l'or à pleines mains : ce qui me fait croire que c'eſt une perſonne extrêmement riche, qui aime la vie ambulante & à intriguer les gens, & qui dépenſe ſon bien à ce petit jeu : car, comme dit certain Poëte, *ſua cuique voluptas*. Quoi qu'il en ſoit, voilà le fait, & il n'y a pas moyen de développer ce myſtere ; pas même de s'éclaircir du ſexe de cette perſonne : car quoiqu'elle ait les manieres fort libres, & que quantité de grands Seigneurs lui aient fait la cour, ils n'ont pourtant pu la connoître que très-ſuperficiellement.

Mylord *Griffin* eſt mort le 21 de Novembre à la Tour de *Londres*, où il étoit détenu depuis la tentative que le Prince de *Galles* avoit faite pour deſcendre en *Ecoſſe*, dans laquelle il avoit eu part : ainſi, comme criminel de haute-trahiſon, il n'auroit pu éviter le ſupplice, ſi la Reine n'avoit ſuſpendu l'exécution, à cauſe de ſon grand âge, & ne lui avoit donné par-là le moyen d'achever en priſon le peu de jours qui lui

restoient. Mylords *Cuper*, *Somerset* & autres Seigneurs dépouillés de leurs Charges, ne laissent pas d'aller de temps en temps à *Hamptoncourt*, & sont très-bien reçus de la Reine, qui y a fait son séjour ordinaire pendant tout l'été. On assure qu'elle passera l'hiver au Palais de *S. James*.

On a publié à *Londres* certain rêve qu'on prétend que ce Monarque a fait; c'est une histoire renouvellée aussi bien que le jeu de l'*Oie* : car on dit que la chose est arrivée il y a environ quinze ans ; & l'on produit des Gazettes de ce temps dans lesquelles on promet, de la part du Roi, deux mille pistoles à ceux qui donneront une juste explication de ce rêve, qui étoit à peu-près comme celui de *Nabuchodonosor* : car on dit que le Roi s'étant endormi dans son carosse en allant de *Versailles* à *Marly* avec Madame de *Maintenon*, il avoit cru voir tout d'un coup une épaisse fumée qui s'élevoit de la terre & obscurcissoit l'air, & que cette fumée avoit produit une grande quantité de petits hommes

noirs semblables à des Forgerons, & un grand homme à leur tête monté sur un cheval pie, fait sur le modele de ceux de l'Apocalypse : que ce Chef, ou paroissant tel, avoit une Couronne fort brillante sur sa tête, un justaucorps de deux couleurs différentes, une botte de fer, & l'autre de plomb, des éperons qui n'étoient pas non plus uniformes, & un sabre de bois à la main : il se tenoit au milieu de la troupe enfumée, qui après s'être séparée par bataillons, forma un des plus rudes combats qu'on eût vu, & si terrible, que presque tous les combattants y périrent : le reste fut enveloppé par le même tourbillon qui l'avoit produit quelques moments auparavant, & englouti dans la terre avec le cheval & le cavalier bigarré ; après quoi l'air redevint serein, & le Roi crut être dans une très-belle forêt pleine de bêtes fauves, & il se réveilla en criant : *tue, tue, la chasse est bonne*. En prononçant ces mots il arriva à *Marly*, & conta son rêve à toutes les personnes qui avoient été du voyage : on le trouva si

particulier, qu'il ſouhaita que quelqu'un pût en donner l'explication ; & ce fut alors que la Gazette promit la récompenſe dont je viens de parler. Je ne ſais ſi cette hiſtoire eſt vraie ou fauſſe ; mais je ſais bien qu'on m'a fait voir cette Gazette où il en eſt parlé, & que les Huguenots la gardent ſoigneuſement pour prouver la vérité de ce rêve, auquel un de leurs martyrs, appellé *Brouſſon*, a donné une explication qui leur eſt favorable ; & comme ils croient voir préſentement beaucoup de diſpoſition à cette explication, ils ont eu ſoin de la faire imprimer avec le rêve, & cette eſpece de petit Livre ou Brochure s'eſt très-bien vendu à *Londres*, où on le crioit publiquement dans les rues. Mais je ne ſonge pas que vous direz peut-être de moi, ce que diſoient les freres de *Joſeph*, lorſqu'ils l'appelloient conteur de ſonges : car je vous ai parlé le mois paſſé de celui de *Guſtave-Adolphe*, & en voici un autre, coup ſur coup, que je viens vous conter. N'allez pas, s'il vous plaît, me traiter de rêveuſe, car

ce n'eſt pas moi qui les fais, & ce ſeroit mal payer le ſoin que je prends de ramaſſer par-tout ce qui me paroît propre à vous réjouir pour pouvoir vous en faire part.

Il s'agit à préſent de vous faire des queſtions, & une aventure arrivée au Couvent de la *Raquette*, Fauxbourg *Saint Antoine*, me fournira matiere à cela. Une jeune Religieuſe de ce Monaſtere, qui n'avoit pas encore vingt ans, fut attaquée d'un mal ſi violent, qu'on appella le Médecin *Hollandois* pour tâcher d'y apporter du remede. Je connois ſon mal, dit le Docteur, après l'avoir examinée : il me ſeroit même très-aiſé de la guérir; cependant il faut qu'elle meure, parce que les Loix, & ſa Regle, ne me permettent pas de lui donner les ſecours dont elle auroit beſoin. Elle expira en effet quelques heures après, & l'on demande là-deſſus.

Queſtion Théologique.

Si, comme c'eſt l'attention qui fait le crime, on ne pourroit point, en dirigeant

rigeant la sienne, sauver la vie à une personne, & si même on ne le doit pas en conscience, pourvu que le cas soit tel que je viens de l'exposer dans l'aventure de la petite Nonnette.

Autre Question.

On demande quelle est la femme qui prouve le mieux sa tendresse, de celle dont la jalouse délicatesse ne sauroit souffrir de concurrente, ou de celle qui, préférant la satisfaction de son amant à son propre intérêt, lui produit de jeunes appas lorsque les siens sont trop surannés pour pouvoir le ragoûter. Cette question a été agitée depuis peu à la Cour; je vous laisse le soin de la décider.

Autre Question Théologique.

On demande s'il vaut mieux cacher, sous un *decorum* bien gardé, une conduite irréguliere, que d'être réguliérement vertueuse avec des manieres aisées, & sur lesquelles la malignité du siecle pourroit tirer de fausses conjectures. Vous m'allez renvoyer à la *Sorbonne*

pour la décifion de tous ces divers cas de confcience : mais j'aime mieux m'en rapporter à vous. *Buſſi* s'eft expliqué là-deffus autrefois, en difant que *ce n'eft pas l'amour qui nous perd, mais la maniere de le faire.* Mais, à vous parler franchement, je ne crois pas que *Buſſi* fût le meilleur *Cafuifte* du monde, & je n'aurois pas voulu le prendre pour mon Directeur de confcience. Ce n'eft pas feulement à *Londres* où l'on a fait des réjouiffances publiques pour les fuccès des Alliés, les *Hollandois* ont auffi célébré notre défaite, & ont ordonné dans toutes les fept Provinces un jeûne & des actions de graces folemnelles, pour remercier le Ciel de la protection qu'il a accordée à leur chere Patrie, & des bénédictions qu'il a répandues fur leurs armes, défendant, fous peine de très-fortes amendes, à toutes perfonnes de contrevenir là-deffus aux Ordonnances de l'Etat. On doit enfuite tirer le canon, faire des feux de joie : & le trois de ce mois eft le jour marqué pour cette fête, à laquelle les Princes *Eugene & Mal-*

bourough pourront aſſiſter : car on m'écrit de la *Haye* qu'ils y ſont arrivés, & qu'on les a reçus avec les acclamations qu'ils ont bien méritées. Les changements arrivés en *Angleterre* & le pouvoir des *Toris*, nous faiſoient eſpérer que Mylord *Malbourough* n'auroit plus à l'avenir le commandement de l'Armée, & nous avions tout lieu de croire que cela changeroit la conſtellation ; mais il y a apparence que nos ennemis ont fait les mêmes réflexions ; car ils n'ont garde de confier le deſtin des Alliés en d'autres mains, & c'eſt à ce fléau de la *France*, que notre perte eſt réſervée ; il ſemble que la victoire eſt à ſes gages, & l'on n'a jamais vu une conſtance de bonheur pareille à celle qui l'accompagne depuis le commencement de cette guerre. Les armes n'ont jamais été journalieres entre ſes mains, comme elles l'ont été autrefois dans celles des plus grands Généraux. Les *Condé* & les *Turenne* ont éprouvé les intercadences de la fortune ; & *Malbourough* plus heureux, peut ſeul dire comme *Cé*:

ſar, au retour de chaque campagne, *je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu :* auſſi nos ſoldats en ſont ſi épouvantés, que ſi le nom de *Don Japhet* valoit une colonie, on peut dire avec plus de raiſon que celui de *Malbourough* vaut une armée ; car il met la terreur dans la nôtre, nous fait trembler juſques dans *Paris* ; & je crois que les fiacres & les porteurs de chaiſes n'auroient, pour faire écarter la foule qui les embarraſſe ſouvent dans les rues, qu'à crier : *Malbourough*, au lieu de *gare*, je ſuis ſûre que tout le monde s'enfuiroit d'abord.

Comme les partis des ennemis viennent de temps en temps faire des courſes aſſez près d'ici, on a ordonné aux Mouſquetaires d'aller la nuit en patrouille dans toutes les rues de *Paris*, pour veiller à notre ſûreté, & ſur ce prétexte ils vont auſſi chemin faiſant en bonne fortune. Il y en eut un ces jours paſſés à qui il arriva une aventure aſſez plaiſante. Il avoit trouvé le ſecret de ſe gliſſer ſans bruit dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, & s'étoit même introduit dans ſa

chambre : la chandelle étoit éteinte : on parloit auſſi bas que l'on le pouvoit ; la mere s'apperçut que ſa fille n'étoit pas ſeule. Elle cria : qui eſt-là ? Et comme le galant ne jugea pas à propos de répondre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur de laiſſer paſſer la choſe ſous ſilence, elle s'aſſura de la porte, & appella pour avoir de la lumiere, comptant que le *Mouſquetaire* ne pouvoit ſortir que par-là, & qu'à coup ſûr on le trouveroit dans la maiſon : mais elle avoit oublié que le proverbe dit : *il faut paſſer par-là, ou par la fenêtre.* Le galant prit le dernier parti, ſachant bien que s'il étoit découvert, on lui feroit prendre ce chemin-là ; ainſi il aima mieux riſquer ce ſaut, tout périlleux qu'il étoit, que de ſe livrer aux fureurs d'une mere intraitable, & à la merci d'une troupe de Valets, gens d'ordinaire fort peu compâtiſſants, & qui ne l'auroient aſſurément pas ménagé. L'intérêt de ſa belle eut peut-être autant de part que le ſien à cette généreuſe réſolution. Quoi qu'il en ſoit, il ne balança pas à l'exécuter ;

& quoique la hauteur de l'appartement rendit le précipice très-profond, il franchit le pas avec un courage héroïque, & s'élança dans la rue, pendant que la trop fâcheuſe mere s'amuſoit à des recherches inutiles, & qu'à la tête de tout ſon Domeſtique & une bougie à la main elle fouilloit tous les coins & recoins de ſa maiſon, dans la même intention que *Diogene*, & ſans pouvoir découvrir aucun veſtige de genre humain, quoiqu'elle eût entendu parler & même marcher dans la chambre de ſa fille. Son étonnement étoit terrible ; & à moins d'avoir recours à l'enchantement, la choſe paroiſſoit incompréhenſible : la belle de ſon côté, revenue de ſes premieres alarmes par l'inutilité de cette recherche, en avoit de terribles pour la vie de ſon amant ; & ſe doutant bien de la route qu'il avoit priſe, elle ne douta point qu'il n'eût péri dans cette expédition. Mais elle ſe trompoit, l'amour lui avoit prêté ſes aîles, & il étoit arrivé heureuſement dans la rue par la voie de l'air, ſans qu'il lui fût ar-

rivé d'autre accident que de s'être un peu froiſſé le corps, & d'avoir crotté ſon ſurtout : mais un pauvre malheureux, que quelque néceſſité naturelle avoit obligé de ſe ranger contre le mur de cette maiſon, fut la dupe de l'aventure. Le *Mouſquetaire* lui tomba ſur le corps, & peu s'en fallut qu'il ne le tuât. Il en fut pourtant quitte pour quelques contuſions, & pour une frayeur terrible. Il crut que le Ciel tomboit, & fit des cris ſi effroyables que tout le quartier en fut allarmé. Le ruſé *Mouſquetaire* prit la balle au bond, & frappant de toute ſa force à la porte de ſa belle, il demanda à parler à la mere, & dès qu'elle parut : Madame, lui dit-il tout eſſouflé, je vous demande pardon de venir dans une heure auſſi indue que celle-ci : mais outre que j'ai jugé, en voyant de la lumiere au travers de vos vitres, que vous n'étiez pas encore couchée ; outre cela, dis-je, je me ſuis crû obligé de vous avertir qu'un homme vient de ſauter par vos fenêtres ; il eſt tombé à mes pieds dans le temps que

je paſſois : & comme nous ſommes obligés de veiller pour la ſûreté publique, & que la conſidération que j'ai pour vous me fait intéreſſer plus particuliérement en la vôtre, j'ai cru que mon devoir m'obligeoit à paſſer par-deſſus les regles de l'auſtere bienſéance, pour vous donner un avis auſſi important. L'homme eſt encore à votre porte, tout étourdi de ſa chûte, & il vous ſera aiſé de ſavoir de lui quel étoit ſon deſſein : cependant il eſt bien aiſé de juger qu'il n'en avoit pas de bons. Pendant ce diſcours, la belle ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſon amant, dont la vue lui avoit fait reprendre ſes eſprits, que la frayeur avoit diſſipés quelques moments auparavant. Elle ne pouvoit comprendre comment il avoit pu faire pour ſe garantir d'un péril comme celui-là. Cependant la mere courut dans la rue, où l'innocent accuſé, qui avoit toutes les côtes fracaſſées, crioit miſéricorde. Il crut qu'on venoit à ſon ſecours, & il commençoit à implorer celui de la Dame, lorſqu'une troupe de Valets ſe jet-

terent impitoyablement ſur lui, & à grands coups de pieds dans le derriere, le firent entrer dans la cour. Le *Mouſquetaire*, faiſant la fonction de Commiſſaire, l'interrogea dans toutes les formes. Le pauvre diable nia toujours le fait. On fut d'avis de le livrer entre les mains de la Juſtice; mais après avoir raiſonné, le *Mouſquetaire* opina à le livrer à ſa mauvaiſe deſtinée. Il vous en coûtera de l'argent, dit-il à la Dame, & bonne comme vous êtes, vous ſerez fâchée de l'avoir fait pendre. Il n'a rien volé, ainſi je crois qu'il ſuffira de joindre quelques coups de bâton aux contuſions qu'il a déja, & de lui donner la clef des champs. Ce ſentiment fut ſuivi, & la ſentence exécutée ſur le champ par une troupe de Valets, qui avoient le bras bon & le cœur fort peu tendre; après quoi le patient fut mis à la porte. Le *Mouſquetaire* prit congé de la Dame, & chacun prit le parti de s'aller coucher. Je ne vous dirai point ce que devint ce malheureux, car je n'en ſais pas davantage: il ſuffit que je vous

donne cette hiſtoire pour très-véritable, puiſque je la tiens d'original. Les *Mouſquetaires* ne ſont pas les gens du monde les plus ſecrets, ainſi il ne vous doit pas paroître étonnant que celui-ci ait fait confidence à quelqu'un d'une aventure auſſi cavaliere. On m'objectera peut-être qu'il eſt contre la vraiſemblance que l'accuſé n'ait pas uſé de repréſailles, en accuſant ſon accuſateur, d'autant mieux qu'il pouvoit le faire avec juſtice. Mais je réponds, qu'outre que l'obſcurité de la nuit & ſon étourdiſſement l'avoient ſans doute empêché de le remarquer, il ſe peut encore qu'il le dît, & qu'on ſe moqua de cette récrimination. L'aventure de notre Mouſquetaire m'a un peu égarée de ma route; car je n'ai pas encore ſatisfait aux regles qu'on eſt obligé de ſuivre dans un Mercure. Il doit vous revenir des Chanſons & des Bouts rimés, des Queſtions & des Enigmes. Comme les Couplets que j'ai à vous donner ont été faits à la louange de *Mylord Malbourough*, je devois les avoir placés dans l'endroit où

je vous ai parlé de lui ; pardonnez-moi le dérangement, & mandez-moi comment vous vous ferez accommodée de la Poéſie & de la Muſique Hollandoiſe. Les Chanſons ont été faites à la *Haye* pour l'arrivée du Duc, au retour d'une Campagne qui vient de mettre le comble à ſa gloire.

CHANSON.

MALBOUROUGH revient dans ces lieux,
Toujours ſuivi de la victoire.
Joignons-nous pour chanter ſa gloire.
Elevons ſon nom juſqu'aux Cieux,
Et que les Filles de Mémoire,
De ce Héros victorieux,
Célébrent à jamais l'hiſtoire.

Il vient d'élargir nos Frontieres,
Gagner des Provinces entieres ;
Et par des exploits inouis,
Ce Prince, le fléau de la France,
A ſû cauſer la décadence
Du vaſte Empire de *Louis*.

Ces couplets ayant donné lieu à l'envoi du Mercure, on ne croit pas devoir les ſupprimer.

Sa valeur trouve tout facile.
Soumettre la plus forte Ville

N'eſt pour lui qu'un amuſement,
En voici quatre ici pour une ;
Témoin *Douay*, témoin *Bethune*,
Et témoin *Aire* & *S. Venant.*

C'eſt par lui que nos deſtinées
Seront déſormais fortunées ;
Les ris, les jeux & les amours
Vont croître à l'ombre de ſes palmes,
Et c'eſt au ſuccès de ſes armes
Que nous devons nos plus beaux jours.

Il eſt arrivé à la *Haye* une aventure non moins curieuſe. Certain Soldat de fortune, que le caprice du ſort avoit, dit-on, élevé juſques au rang de Colonel, devint amoureux d'une jeune & belle Demoiſelle, & trouva le ſecret de s'en faire aimer. Cette Demoiſelle avoit une mere qui l'adoroit, & qui par conſéquent n'avoit garde de s'oppoſer à ſon inclination ; ainſi la recherche du ſoupirant fut approuvée, le mariage conclu ; & pour en faciliter l'accompliſſement, la dot fut comptée d'avance, & le galant la reçut dès que les promeſſes furent ſignées. Mais dès qu'il fut nanti de l'argent, il ne ſe preſſa plus de finir l'affaire,

l'affaire, & persuadé qu'il trouveroit le secret d'éviter la restitution, il chercha à multiplier les êtres, & fit sa Cour à une vieille Hollandoise qu'il croyoit riche. Mais comme dans ce Pays il n'est pas permis, non-plus qu'ici, de prendre des femmes par duplicata, il eut soin, sous des prétextes plausibles, de faire absenter pour quelques jours son accordée & sa future belle-mere, & pendant leur absence il épousa sa vieille. Dès que les autres furent instruites de sa perfidie, elles ne manquerent pas de revenir au plutôt à la *Haye*, pour en demander raison à la Justice; & cet infidele n'auroit jamais pu échapper à leurs poursuites, ni éviter d'être puni selon la rigueur des loix, s'il n'avoit trouvé le secret de s'en garantir par une trahison encore plus odieuse que la premiere. Les Dames outragées étoient *Françoises* & refugiées à la *Haye* pour cause de religion. Il leur détacha un refugié, qui, par une hypocrisie damnable, s'étoit masqué en dévot, & depuis plus d'un an en imposoit au public par des appa-

rences de piété & de charité, & sur ce prétexte faisoit mille fripponneries dont on n'avoit garde de le soupçonner. Cet homme, tel que je viens de le dépeindre, fut chez les affligées *Françoises*, témoigna prendre beaucoup de part à leur douleur, dit rage de celui qui la causoit, & proposa divers moyens de vengeance. Ces pauvres femmes le regarderent comme un ami que le Ciel leur suscitoit dans leur adversité, & prirent une entiere confiance en lui. C'étoit ce qu'il cherchoit; & quand il y fut parvenu, il songea à exécuter le détestable projet que son bon ami lui avoit donné à conduire, qui fut de produire à ces Dames un prétendu Seigneur Allemand, qui se donnoit un nom très-illustre, & des airs extrêmement opulents. On le fit paroître avec tout le fracas convenable à ce qu'il disoit être; & le fourbe conducteur de cette affaire la fit croire si avantageuse que, de peur de la manquer, on la conclut avec beaucoup de précipitation, & sur la foi de ce malheureux qui disoit avoir été le Gouverneur de M.

le Comte Allemand, & être inſtruit à fond de ſon rang & de ſes facultés. On eut pourtant la précaution de s'informer chez l'Envoyé du Prince, que cet impoſteur diſoit être ſon Souverain. Mais dès qu'on nomma le nom de W * * *, on ſut qu'il étoit des plus illuſtres du Pays; & tout ce qu'on apprit là-deſſus redoubla les empreſſements qu'on avoit de conclure l'affaire. Le prétendu Comte étoit jeune, & d'une figure aſſez paſſable; & quoique la belle eût le cœur prévenu pour un autre, & que par conſéquent l'amour n'eût pas beaucoup de part à ce mariage, elle s'y détermina dans la vue des grands avantages qu'elle eſpéroit y trouver, croyant ſe venger de ſon infidele par une fortune au-deſſus de celle qu'elle auroit faite avec lui. La vengeance a beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit des femmes; ainſi elle ne manqua pas de faire effet dans cette occaſion. Le mariage ſe fit : la mere acheva de ſe dépouiller dans le contrat, où Monſieur le Comte prit hardiment le nom & les qualités qu'il s'é-

toit donnés. L'entremetteur y souscrivit en signant le contrat : & lorsqu'il fut question d'épouser, il alla certifier la même chose aux Magistrats, disant qu'il avoit été dans les Terres de ce Gentilhomme, & lui donna un nom, une patrie, une Religion qu'il n'avoit pas : (car quand la chose a été consommée, on a découvert que ce prétendu Comte Allemand étoit un petit aventurier de *Bruxelles*, Catholique Romain, au lieu d'être Lutherien ; un gueux qui n'avoit ni sou ni maille, & un vrai Chevalier d'industrie qui ne subsistoit que par des fripponneries continuelles.) Ainsi ces pauvres femmes ont eu la douleur de se voir trompées en tout de la maniere la plus cruelle, & de se voir encore blâmées dans le monde pour leur trop grande crédulité. Tel est le sort des malheureux, par le penchant qui nous porte à blâmer plutôt qu'à compâtir. Cependant l'amant perfide n'a eu garde de vouloir perdre le fruit de ses impostures. Il s'est fait donner des quittances, par cet indigne mari, des sommes qu'il avoit reçues de

la mere, & prétend les faire valoir en vertu de ce frauduleux mariage qu'il a fabriqué, sacrifiant une belle & jeune personne au désir qu'il a eu de retenir son bien. On espere pourtant que les Juges seront trop équitables pour laisser triompher le crime, & l'on assure que le véritable Seigneur, dont l'imposteur a eu l'impudence de prendre le nom, est à présent à la *Haye*, où il demande que ce frippon soit pendu. Ce qui pourra bien arriver; je le souhaite; car quoique ces femmes se soient attiré tous leurs malheurs, par un peu d'imprudence, il me semble qu'elles en sont trop cruellement punies. Ce qui m'étonne, c'est qu'on dit que la mere a de l'esprit. J'en doute; car on connoît, dit-on, à l'œuvre l'ouvrier; & son esprit l'auroit bien mal servie dans cette occasion. C'est pourtant aux mariages & aux testaments où le génie doit paroître: ainsi je n'ai pas une idée fort avantageuse de celui de cette Dame, & il faut que sa vanité & l'envie de faire la fortune de sa fille, l'aient bien aveuglée. Il y a des femmes

qui n'examinent rien quand il s'agit de ſatisfaire cette vanité, & qui diroient comme la mere de *Neron*, quelque cher qu'on voulût leur vendre l'élévation de leurs enfants : *n'importe que je meure, pourvu qu'ils regnent.*

Mais, à propos de la *Hollande*, on dit que notre Monarque veut rompre commerce avec les *Hollandois*, & les empêcher de boire de nos vins : mais je ne ſais ſi avec le ſecours de leur biere, ils ne s'en paſſeront pas plutôt, que nous ne nous paſſerons de leur argent. La levée du Dixieme denier n'en produira pas autant qu'on ſe l'étoit imaginé ; car, outre que tout le monde crie contre, & que cela pourroit bien cauſer quelque fâcheuſe révolution ; outre cela, dis-je, tel Payſan à qui on prendra ſon bœuf ou ſa vache pour payer cette impoſition, n'ayant pas le moyen d'en acheter un autre, laiſſera ſa terre en friche, & nos champs, autrefois ſi fertiles, faute de pouvoir être cultivés, ne produiront à l'avenir que des épines & des chardons. Où prendra-t-on après cela les Dîmes,

les Tailles & autres Droits ? Le Roi ne régnera plus que ſur les hommes, à la maniere d'*Eſpagne*, c'eſt-à-dire ſur des ombres, & tout le Royaume ne ſera plus qu'un vaſte cimetiere. Voilà l'état où nous réduiſent les mauvais conſeils qu'on a donnés à Sa Majeſté. Les peuples crient ſi fort là-deſſus, qu'on a empriſonné depuis peu dix ou douze Imprimeurs, Libraires ou Colporteurs, qui débitoient ſous main des libelles contre le Gouvernement, & des Livres défendus. Le Premier Préſident de *Bretagne* a eu ordre de partir d'ici en diligence pour ſe rendre à *Rennes*, afin de ſoumettre la Province à l'établiſſement du Dixieme denier, à quoi elle ne paroît pas fort diſpoſée. La *Bretagne* n'eſt pas ſeule rebelle ; & les Intendants des autres Provinces ont tous écrit en Cour, qu'ils voyoient fort peu de diſpoſition à obliger les Peuples à ſupporter patiemment ce nouveau fardeau. On a même ſemé des billets à l'Opéra & à la Comédie contre cet Impôt. On a fait tout ce qu'on a pu pour découvrir les Auteurs de ces

libelles ; mais il n'y a pas eu moyen. Pendant qu'on les cherche, il y a peut-être quelqu'un qui dit : *Tu n'en ſauras rien, Grand Louis, car j'étois ſeul quand je le fis.*

Malgré tout cela, la Cour ne veut pas en avoir le démenti ; & ſans s'embarraſſer des juſtes murmures des Sujets, on ſonge ſeulement à lever les difficultés qui s'oppoſent à l'exécution de cet Edit. On a même déja commencé à enregiſtrer à l'Hôtel-de-Ville les déclarations des particuliers touchant leurs revenus, ſur le pied deſquels ils doivent être taxés. Les Intendants en font autant dans les Provinces ; & cette obligation où l'on eſt réduit de faire ainſi ſon inventaire de ſon vivant, a quelque choſe de ſi rude, que perſonne ne peut s'en accommoder. Il y en a pourtant déja qui ont ſubi cette dure néceſſité ; & il paroît une liſte des gens qui ont été taxés des premiers, entre leſquels M. *Croſat* eſt marqué ſur le pied de trois millions. J'avoue que pour ces Meſſieurs les Maltotiers, que la fortune a ſi bien traités

en aînés, il y a quelque espece de justice à leur demander un peu compte de leur administration : mais il faudroit que ce fût pour dédommager tant de gens qu'ils ont ruinés, & pour conserver un peu l'équilibre, en faisant circuler l'argent. Cependant c'est ce qu'on n'a garde de faire; & par un aveuglement le plus grand du monde, il semble qu'on ne travaille tous les jours qu'à mettre les Peuples hors d'état de pouvoir secourir le Roi dans ses pressants besoins. Eh ! que diroit François I, qui ne juroit jamais que *foi de Gentilhomme*, s'il voyoit comment on traite à présent la Noblesse en *France* ? Il s'écrieroit sans doute : *ô temps ! ô mœurs !* Je ne puis m'empêcher de le dire aussi; mais il faut le dire tout bas, car *sur les Dieux & sur les Rois silence.* Malgré la disette d'argent on n'a pas laissé de faire un vol, dans la rue *S. Antoine*, d'une valise dans laquelle il y avoit 10000 liv. d'une recette; la valise a été trouvée quelques jours après toute vuide dans la rue *S. Jacques*, & l'on a arrêté trois Bouchers qui sont soupçon-

nés d'avoir fait le vol. On a auſſi conduit depuis peu au Châtelet deux Commis, trois Laquais & une Femme de chambre du feu ſieur *Lacour-des-Chiens*, afin de découvrir ſes effets en argent, que l'on dit monter à quatre millions. On s'eſt encore ſaiſi de quantité de Monopoleurs de billets de monnoie, qu'on nomme *Agioteurs*, & on recherche les autres : enfin c'eſt une vraie Inquiſition; & ſi les choſes ne changent, il n'y aura pas moyen d'y réſiſter. Comme les partis ennemis ont pénétré dans la *Haute-Picardie*, en deçà la *Somme*, on augmente les Gardes ſur la riviere d'*Oiſe*, & du côté de *S. Germain.* Vous voyez par-là qu'on nous talonne d'aſſez près, puiſqu'on vient nous relancer juſques ſur notre pallier.

Le Comte du *Luc*, notre Ambaſſadeur en *Suiſſe*, a eu ordre d'agir fortement auprès des Ligues Griſes pour le relâchement du Grand-Prieur, & là-deſſus il leur a écrit une lettre fulminante contre M. *Maſner*. M. *Manning*, Miniſtre de la Reine de la *Grande-Bretagne*,

a de ſon côté préſenté aux mêmes Ligues un mémoire, dans lequel il juſtifie la conduite de M. *Maſner*, & ſe plaint de la maniere hautaine dont notre Ambaſſadeur a écrit, & du ton ſur lequel il prétend prendre la choſe; ainſi voilà une contre-batterie : nous verrons pour quelle recommandation Meſſieurs les *Griſons* auront le plus d'égard.

On écrit de *Rome* qu'un riche Banquier, nommé *Leonardi Libri*, qui étoit dépoſitaire de pluſieurs ſommes conſidérables, s'eſt abſenté, au grand regret des créanciers. L'Abbé *Quinca* qui eſt de retour de la *Chine*, où il étoit allé en qualité de Miſſionnaire, eſt venu rendre compte de ſon voyage à Sa Sainteté, & lui a rapporté que le Cardinal de *Tournon*, après avoir reçu l'avis de ſa promotion au Cardinalat, avoit été élargi, & qu'on lui avoit donné la Ville pour priſon, avec eſpérance d'être bientôt mis en pleine liberté; ce qui prouve que les bonheurs ſe ſuivent. M. *Picolomini* eſt mort, & a fait des legs conſidérables à l'Abbé *Placidi*, qu'on dit

que ſon neveu prétend faire révoquer.

L'*Angleterre* & la *Hollande* viennent d'ordonner, que tous les Vaiſſeaux qui arrivent de la mer *Baltique* faſſent la quarantaine avant d'entrer dans leurs Ports ; & ont défendu l'entrée de certaines marchandiſes, de peur que le mal contagieux ne s'introduiſe par-là dans le Pays. Cette précaution eſt très-à-propos ; car on dit que la maladie continue toujours dedans & autour de la mer *Baltique*. On diſoit que le Cardinal de *Bouillon* devoit aller à la *Haye* avec les Princes *Eugene* & *Malbourough* ; ils partirent enſemble de *Tournay* ; mais on a dit depuis, que Son Eminence étoit reſtée à *Anvers*, où Elle doit paſſer l'hiver. Tous les Généraux des Alliés lui ont fait mille honnêtetés, & il auroit eu lieu d'être très-content de ce Pays, s'il n'avoit pas eu la douleur d'y voir mourir le Prince d'*Auvergne* ſon neveu, qui étoit fort aimé & fort conſidéré dans cette nouvelle patrie qu'il avoit adoptée, & où il étoit très-bien établi par les Terres dont il avoit hérité de la Princeſſe

ſa mere, par les Charges dont il étoit revêtu, & par ſon mariage avec la Princeſſe d'*Aremberg*. On peut dire auſſi de lui, qu'il méritoit tous ces avantages; car c'étoit le Prince du monde le plus aimable & qui avoit les meilleures manieres. Nous ne pouvions lui reprocher ici que le tort qu'il nous avoit fait de nous quitter, & dont il a pourtant donné de très-bonnes raiſons. Il a laiſſé une veuve jeune & charmante, & une petite Princeſſe qui ne ſauroit manquer d'être très-accomplie, ſi, comme il y a apparence, elle hérite du mérite du pere & de la mere. Avant que de quitter les Pays-Bas, il faut que je vous faſſe part de quelques Chanſons qui me ſont revenues de ces quartiers; en voici une qui fut faite impromptu à table, par une perſonne que l'on en pria, & qui dînoit avec les Princes *Eugene* & *Malbourough*.

CHANSON.

Si vous me demandez une Chanson à boire,
Faites-moi donc verser du nectar ;
Puisque je dois chanter Alexandre & César,
Un vin moins précieux profaneroit leur gloire.

Dans la suivante on apostrophe le Baron de *Walef*, Colonel de Dragons, que l'on dit être aussi distingué par son bel esprit, que par son rang & son mérite personnel.

A M. le Baron DE WALEF.

WALEF dont la fameuse veine
Pour *Malbourough* & pour *Eugene*
Enfanta des vers si pompeux,
Apprends-moi comment il faut faire
Pour trouver le secret de plaire
A ces Héros victorieux.
Apprends-moi quelle est la méthode
Que l'on doit suivre dans une Ode.
Ne refuse pas tes leçons
A ma Muse foible & timide ;
Si tu veux lui servir de guide,
On admirera mes Chansons.

On écrit de *Constantinople*, que *Mahemet-Bacha Bastoudri*, déposé de-

puis quatre ans de la Charge de Grand Visir, la remplit de nouveau. Le Roi de *Suede* eſt toujours à *Bender*. On attribue tous ſes malheurs aux conſeils du Comte *Piper*, & l'on dit que le Général *Horn* remplira à l'avenir ſa place. Sa Majeſté Czarienne a envoyé demander aux Electeurs de *Treves* & de *Mayence*, & à l'Evêque de *Wurtsbourg*, des Vignerons de la Moſelle, & des plants de vignes pour les cultiver dans ſes Etats. On fait courir ici des bruits fort différents ſur les affaires d'*Eſpagne* : car on continue à répandre dans le Public, ſur des Lettres de *Victoria* du 21 du paſſé, que les Ennemis ont abandonné *Madrid*, après avoir ſaccagé les maiſons de quelques perſonnes de conſidération. D'autres prétendent que cette nouvelle eſt auſſi fauſſe que la premiere qu'on avoit débitée là-deſſus ; qu'au contraire le Roi *Charles* a réſolu de paſſer l'hiver dans la *Caſtille*, & qu'il a mis une garniſon de 4000 hommes dans *Tolede*. On verra dans la ſuite ce qui en eſt. Les lettres

de *Barcelone* du 25 du passé portent, qu'on a envoyé un Régiment Italien de 1200 hommes pour aller du côté de *Lerida* : que le Général *Wetzel* avoit assemblé quelques Troupes pour se joindre aux *Aragonnois*, afin de soumettre *Monçon* & *Mequinenza* : que la Reine, que nous appellons l'Archiduchesse, se portoit parfaitement bien, & qu'elle devoit se rendre de *Barcelone* à *Saragosse*, & de-là, suivant toutes les apparences, à *Madrid*, d'où la Régence lui avoit écrit qu'on y préparoit les logements nécessaires pour elle & pour sa Cour. Ces mêmes lettres ajoutent, que Don *Antonio Pignatelli*, fils du Duc de *Monteleone*, le Prince *Antonio* d'*Herbestein*, & le Duc de *Pestrana*, accompagneroient cette Princesse ; que le Marquis *del Pico*, le Comte de *Palina*, le Duc d'*Hijar*, & plusieurs autres personnes de distinction, s'étoient rendues auprès du Roi son époux au *Prado*. On dit qu'il a passé à *Cologne* environ 500 Impériaux, qui vont en *Allemagne* travailler à lever des recrues & acheter des

chevaux de remonte. Voilà tout ce que j'apprends présentement de cette grande affaire qui occupe toute l'attention publique : & vous voyez que ce que j'en sais n'est pas fort réjouissant pour nous ; nos ennemis nous épargnent le soin de chanter des *Te Deum*, & la dépense des feux de joie. Ah ! qu'on auroit bien mieux fait de suivre l'avis du Marquis de *Torcy*, qui eut seul la fermeté d'opiner dans le Conseil du Roi à accepter le Traité de partage, sans se laisser entraîner par la flatteuse complaisance qui portoit les autres à être d'un sentiment contraire. Il auroit bien lieu de s'applaudir, & même de se réjouir de ce mauvais succès, s'il n'étoit pas aussi bon François qu'il l'est. La piété de notre Monarque lui est à présent d'un grand secours pour soutenir constamment tant de revers de fortune : elle devient aussi tous les jours plus exemplaire ; & il vient de donner des ordres très-exprès, pour que toutes sortes de personnes soient obligées d'assister avec bienséance au Service Divin, & d'y garder le respect

dû aux ſaints Lieux. Cet ordre étoit fort à propos ; car c'étoit la choſe la plus ſcandaleuſe du monde de voir comment certaines gens, qu'on appelle Petits-Maîtres, aſſiſtoient à la Meſſe. Non-ſeulement ils n'y avoient aucune application ; mais il y en avoit qui pouſſoient l'impudence juſques à ſiffler les Prêtres qu'ils trouvoient trop lents, & claquer ceux qui étoient plus expéditifs : on en a entendu même dans l'Egliſe de *Saint Roch*, qui chantoient à demi-bas des impiétés qui ſont horreur, & qui mériteroient le dernier ſupplice. On va remédier à préſent à tous ces abus, & on aſſure qu'il ne ſera pas même permis de prendre du tabac dans le temps conſacré à la dévotion, & moins d'y caqueter comme on avoit accoutumé de faire. Cependant, malgré toutes les pieuſes précautions de Sa Majeſté, il arriva l'autre jour une choſe aux *Minimes* de la *Place-Royale*, qui fait voir juſques où va la dépravation du ſiecle. Deux Dames de la Cour, dont l'une eſt la Marquiſe de R***, étoient à génoux l'une au-

près de l'autre ſur des carreaux de velours cramoiſi, & liſoient avec beaucoup d'application dans le même Livre. Un de mes amis qui entendoit la Meſſe dans la même Chapelle, ſurpris de leur dévotion, fut curieux de ſavoir quel étoit le Saint auquel elles adreſſoient leurs prieres. Mais, bon Dieu! quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit que ce Livre qu'elles tenoient étoit la choſe du monde la plus affreuſe, & ſi affreuſe, que je n'oſerois en écrire le nom, tant il eſt odieux. Mon ami frémit à cet aſpect; & s'approchant des belles liſeuſes: mes Dames, leur dit-il, il me ſemble qu'il vous conviendroit mieux de faire une pareille lecture dans votre cabinet; vous prenez mal votre champ de bataille, & ce n'eſt guere ici ni le temps, ni le lieu propre à cela: un autre que moi pourroit vous faire des affaires là-deſſus; mais j'aime mieux vous donner en ami un avis que vous ferez très-bien de ſuivre. Ces Dames furent d'abord un peu déconcertées; mais après cela elles prirent le parti de rire & de renfermer leur

infame livre dans le ſac deſtiné à mettre les Heures. Ce que je vous dis n'eſt point un conte, la choſe eſt arrivée comme je viens de la rapporter, & ſi je nommois les Dames, on conviendroit qu'elles ſont fort capables de cela. La dépravation eſt ſi grande ici, que ſi le Roi ne donnoit pas de temps en temps des Réglements, que M. d'*Argenſon* a ſoin de faire exécuter, pour remettre les gens dans le devoir, il n'y auroit pas moyen de vivre ; mais ce n'eſt pas ici ſeulement où la débauche regne On m'écrit de *Rome* certaine aventure arrivée au Cardinal de *** qui fait voir que le libertinage eſt de tous les Pays, & que la Pourpre Romaine, qui ne devroit renfermer que des vertus Cardinales, cache ſouvent des cœurs que le feu de l'amour divin n'anime pas toujours. Celui du Cardinal en queſtion s'enflamma pour la Marquiſe de *** ; & Son Eminence n'eut point recours aux jeûnes & aux autres auſtérités, pour ſe guérir d'une paſſion ſi peu convenable à ſon caractere ; au contraire, il tâcha de la fa-

tisfaire, & prit pour cela les mesures que prennent ici en pareils cas nos Mousquetaires & les jeunes gens de la Cour. Il écrivit des billets doux, fit des présents, gagna des confidentes qu'il sut mettre dans ses intérêts. Grand & admirable secret pour avancer bientôt les affaires ! Les siennes allerent aussi fort vîte, car en fort peu de temps il obtint un rendez-vous nocturne, qui, selon toutes les apparences, devoit assurer son bonheur, & qui n'eut pourtant pas le succès qu'on en avoit attendu. Les mesures étoient prises pour que nos amants passassent ensemble les heures que l'époux avoit accoutumé de donner au jeu, qui étoient ordinairement depuis dix jusqu'à deux après minuit : ces quatre heures devoient être employées à toute autre chose qu'à réciter le Bréviaire, & le Cardinal avoit fait un fond de tendresse pour pouvoir les remplir dignement : mais ses projets s'en allerent en fumée, & la félicité de Son Eminence dura moins que le feu d'étoupes par lequel on a accoutumé de faire re-

marquer au Saint Pere le jour de ſon Exaltation, *combien paſſe vîte la gloire du monde* : car quoique toutes les meſures euſſent été priſes à merveilles, & que l'habileté de la Femme de chambre qui conduiſoit l'aventure, dût répondre du ſuccès, un accident imprévu changea la face des affaires. Quelques coupe-gorges, & autant de premiers pris, que le Marquis fut obligé d'eſſuyer au lanſquenet, épuiſerent ſa bourſe & ſa patience, & l'obligerent à revenir chez lui avant le temps. Le Cardinal n'avoit pas encore eu celui de préluder ſon premier compliment, lorſqu'on entendit frapper fort indiſcrétement à la porte de la rue, & d'une maniere qui fit bien juger que c'étoit le Maître de la maiſon. L'adroite confidente, qui faiſoit ſentinelle, vint avertir ces amants du péril qui les menaçoit, & leur dit que Monſieur arrivoit, & qu'elle l'avoit vu par la fenêtre rongeant des cartes, & faiſant toutes les extravagances que les Joueurs ont accoutumé de faire dans leurs revers de fortune. Le Cardinal ne ſe donna

pas le temps d'écouter tout ce qu'on lui difoit ; & fans trop réfléchir à ce qu'il faifoit, il courut en bas, & il alloit lui-même précipiter fa ruine, fi certaine deftinée favorable aux amants ne l'avoit fait arriver en bas avant celui des Domeftiques qui alloit ouvrir au Marquis : il fe rangea contre la porte, d'une maniere à pouvoir être caché par la porte même lorfqu'elle feroit ouverte : il fut affez heureux pour que le Portier vînt fans chandelle, fe repofant du foin d'éclairer fon Maître fur le flambeau qu'un Valet portoit devant lui. Tout alloit bien jufques-là ; mais il étoit à craindre que lorfque le Maître feroit entré, le Valet porte-flambeau ne prît le foin de refermer la porte, & que par-là notre Cardinal ne fe trouvât pris. Je ne fais s'il fit bien toutes ces réflexions, auquel cas il devoit faire du mauvais fang ; mais fes inquiétudes ne durerent pas long-temps : car, par le plus grand bonheur du monde, le Marquis cria en entrant au Valet qui le précédoit : marches ; & après que l'éloignement du flambeau eut ré-

pandu l'obſcurité dans cet endroit-là ; il ſe rangea, preſſé par quelque beſoin, derriere la porte, où M. le Cardinal lui tint lieu de muraille : & après qu'il l'eut bien inondé, il gagna le chemin de l'eſcalier, en jurant contre ſon malheur, & dans une préoccupation qui l'empêcha d'appeller pour qu'on lui éclairât. Il eſt vrai qu'il pouvoit ſe paſſer de ce ſecours, parce qu'une grande lanterne qui pendoit ſur l'eſcalier, lui ſervoit de phare, & ſuffiſoit pour le guider. Ses gens n'avoient garde d'approcher de lui ſans ſon ordre, ſa mauvaiſe humeur les obligeoit au contraire à s'en éloigner ; ainſi le Cardinal, plus heureux dans cette occaſion que ſage, eut le loiſir de s'enfuir avant qu'on vînt pour fermer la porte, & d'échapper par-là à la jalouſie du Marquis, à laquelle le malheur du jeu venoit joindre une doſe de mauvaiſe humeur qui auroit bien aggravé les choſes. Cependant la pauvre petite femme étoit dans des tranſes mortelles ; elle n'avoit point compté ſur le miracle que l'amour ve-

noit

noit de faire en sa faveur ; & lorsqu'elle vit entrer son mari en jurant & en frappant des pieds, elle crut que tout étoit découvert, & peu s'en fallut qu'elle ne le découvrît elle-même par son trouble ; ce qui n'auroit pas pu manquer d'arriver, pour peu que le Marquis eût eu la liberté d'esprit pour s'en appercevoir : mais il étoit trop préoccupé pour cela, & sa femme étoit tombée évanouie entre les bras de la Femme de chambre, qu'il n'y avoit pas seulement fait d'attention ; ainsi lorsqu'enfin il y prit garde, il ne fut pas difficile de lui faire croire que c'étoit des vapeurs causées par certaines odeurs dont son tabac étoit parfumé. Il eût alors l'honnêteté de sortir de la chambre pour s'aller déshabiller ailleurs, & pendant ce temps-là l'adroite Femme de chambre rappella sa Maîtresse à la vie en la rassurant sur ses alarmes. Comme elle avoit été alerte pour voir le dénouement de la piece, elle savoit qu'il n'y avoit point de fâcheuse catastrophe à craindre ; ainsi le mal de la Marquise, qui n'étoit causé

que par la peur, cessa dès qu'elle vit que sa peur étoit mal fondée. On avertit son mari de sa convalescence : il revint auprès d'elle après s'être défait de ses odeurs ; & à quelques réflexions chagrinantes près, que la maniere dont le lansquenet l'avoit traité lui faisoit faire, la nuit se passa aussi tranquillement qu'à l'ordinaire. Le pauvre Cardinal heureux & malheureux dans cette conjoncture, étoit allé joindre ses Estafiers qu'il avoit postés dans un certain détour de rue, pour qu'ils l'escortassent ; & il fut les trouver dans le même état où étoit *Don Japhet d'Arménie*, après l'aventure du pot de chambre. Il n'avoit pas compté d'éteindre ses flammes dans un bain de cette nature ; & s'il n'avoit pas esperé d'être un autre fois plus heureux, il auroit été très-mécontent de son rendez-vous. Il me semble pourtant qu'il auroit dû être plus sensible au plaisir d'avoir échappé à un péril où sa vie & son honneur avoient couru tant de risque, qu'au mauvais succès de son amour ; & ces réflexions auroient dû

même le guérir d'une paſſion qui cauſe ſouvent les plus grands malheurs de la vie. On m'a pourtant aſſuré qu'il n'y avoit point renoncé, & qu'il cherchoit encore à ſe raccrocher avec la Marquiſe, qui, plus prudente que lui, n'oſe pas s'expoſer à tenter deux fois la même aventure, ne ſachant pas ſi elle pourroit toujours s'en tirer auſſi heureuſement ; car il eſt vrai que la maniere dont elle a échappé à la premiere, a quelque choſe d'auſſi extraordinaire que ce qui arriva autrefois au Comte de *Guiche* dans une occaſion à peu près pareille. Une grande Princeſſe qui avoit de la bonté pour lui, lui avoit donné rendez-vous un ſoir dans ſa chambre, & pour ne pas le faire attendre long-temps, elle avoit feint un grand mal de tête ; & ſur ce prétexte elle avoit quitté la table avant qu'on eût achevé de ſouper ; mais ſon époux inquiet de ſon mal, ſoit qu'il le crût vrai ou faux, quitta auſſi la table un moment après ; & paſſa dans l'appartement de ſa femme lorſqu'il y étoit le moins attendu. A peine la fidelle *Montalet* eut-

elle le temps d'avertir ces amants que le Prince étoit à la porte de l'antichambre. Le Comte de *Guiche* n'eut point d'autre parti à prendre, dans un péril aussi pressant, que de se cacher dans une cheminée qui étoit fermée par des peintures de la Chine; & qui, comme on étoit dans les plus grandes chaleurs de l'été, pouvoit servir d'asyle à cet amant; mais il arriva un accident qui pensa troubler la sûreté de cet asyle : car le Prince, que le mal de sa femme inquiétoit, la trouvant sur son lit où elle poussoit de hauts cris pour sa prétendue migraine, & ne sachant presque ce qu'il faisoit, s'avisa de prendre une orange qui étoit sur le bord de cette fatale cheminée, & après en avoir arraché les pelures, par un instinct de propreté & presque machinalement, avança sa main pour ouvrir la cheminée & les jetter dedans; mais la charmante *Montalet* eut assez de présence d'esprit, pour lui retenir le bras, & lui dit fort gracieusement : ah! mon Prince, vous allez jetter-là ce que j'aime le mieux de l'orange; donnez-le

moi, s'il vous plaît. Le Prince étoit trop poli pour refuser une jeune & belle Demoiselle ; & cela sauva la partie aux pauvres amants. Il est vrai que leurs malheurs ne furent que reculés ; & chacun sait quelles furent les suites de ces fatales amours. Je n'entreprends point d'en faire l'histoire, & je n'ai rapporté cet incident qu'à cause de cette espece de rapport qu'il a avec celle de notre Cardinal, par la maniere extraordinaire dont l'un & l'autre se sont tirés d'affaire dans cette occasion.

Je viens de voir le second Mercure de Monsieur du *Fresny*, & je crois qu'il ne sera pas fâché que je vous fasse part d'une Enigme qu'il nous donne, & que je vous explique ; vous verrez si vous trouverez cette explication juste : je crois avoir deviné l'enclouure ; preuve de cela la voici.

ENIGME.

On peut, en plaisantant, m'appeller une Ville;
Jouons donc sur ce mot, puisque plus de cent mille,
Hommes, femmes, garçons, filles, vieillards, enfants,

Pendant le cours d'un an se font mes habitants.
Chez moi bravoure ni noblesse
Ne donnent point la primauté ;
Le plus ancien Bourgeois la prend d'autorité.
Hors de mes murs, & par prudence,
Mon Gouverneur tient sa séance ;
Et, soumis à tous mes Bourgeois,
Aux bêtes seulement il peut donner des loix :
Bêtes qu'on met dehors pour être plus utiles.
Hommes en mouvement, & pourtant immobiles,
Changent de lieu sans en changer,
Ne demandent, qu'à déloger ;
Et sortant la nuit par cohortes,
Ils vont dormir hors de mes portes,
Et viennent le jour plusieurs fois
Se mettre à couvert sous mes toits.
Mais, me dira bientôt un devineur habile,
L'Enigme à deviner me paroît trop facile.
Voici le mot, je l'ai trouvé :
Cette Ville, c'est un *Café* ;
Peut-être dans *Paris* il en est bien plus d'une :
On y prend en public une liqueur commune.
Les habitants y sont oisifs,
Grands disputeurs & décisifs :
Mais hors de la dispute, ils sont humains, affables;
Et s'ils débitoient moins de fables,
Ils seroient grands historiens.
C'est un *Café* sans doute, à ce mot je reviens;
Et de peur qu'on ne le devine,
Je le dis franchement : cette franchise est fine,
Car qui peut me croire assez sot
Pour dire en même temps & l'Enigme & le mot !

Je n'ai garde de donner dans le pan-

neau de ce Café, où je ne trouve point ce Gouverneur qui tient sa séance dehors, & qui ne donne des loix qu'aux bêtes : c'est assurément un Cocher ; cette prétendue Ville, la Diligence, ou quelqu'autre Coche de cette nature, dans lequel le plus ancien Bourgeois, c'est-à-dire celui qui a le premier donné des arrhes au Coche, est préféré au plus grand Seigneur, & a la premiere place. Le reste est à peu près aussi juste ; ainsi vous conviendrez que j'attrappe assez bien le sens, & que je suis habile à deviner. M. du *Fresny* se plaint de ce que les Normands murmurent contre sa Chanson, & il prétend que c'est mal-à-propos qu'il les accuse de n'avoir ni bon vin ni franchise, comme s'il étoit le premier qui leur eût reproché pareille chose. Je ne sais pourquoi ils s'en prennent plutôt à lui qu'à l'Auteur d'une autre Chanson, qui ne fait pas mieux leur éloge ; je ne la donne pas pour nouvelle ; mais je la cite, parce qu'il me semble qu'elle vient à propos.

CHANSON.

NON ce n'eſt point une étoile funeſte
Qui rend tant de *Normands* perfides & menteurs;
Si l'on voit leur Pays fécond en impoſteurs,
Ceſſons d'en accuſer l'influence céleſte;
Privés de ce jus tout divin,
Ne nous étonnons plus s'ils ſont fourbes inſignes,
Puiſque ces malheureux n'ont ni treilles ni vignes,
Et que la vérité ſe trouve dans le vin.

Je ſuis encore obligée de citer un autre trait d'ancienneté moderne, à propos du procès de trois Officiers Mariniers, qui ſe rendirent maître du Vaiſſeau Anglois dans lequel ils étoient, en tuant ceux qui le commandoient, & qui prétendoient que le Vaiſſeau dût leur appartenir, comme étant conquis par leur valeur. Je dirai, à propos de cela, que ſous le miniſtere du Cardinal *Mazarin*, des gens qui n'étoient guere plus ſcrupuleux que les nommés *Roman*, *Gondol* & *Lati*, dont M. du *Freſny* nous parle, prirent un Vaiſſeau Arménien, chargé de ſoie; cette priſe étoit contre le droit des gens : ainſi les Corſaires craignant d'être obligés à la reſtitution,

jugerent à propos de prévenir l'esprit du Ministre ; & pour le faire avec plus d'efficace, débuterent par lui dire, qu'il y auroit deux millions pour son Eminence : ce début lui fit ouvrir les yeux, & recevoir pour bonnes toutes les fausses couleurs que ces Pirates donnerent à leur vol ; ainsi quoique leur action fût des plus criminelles, ils en recueillirent tout le fruit, & le résultat du discours fut, que le Cardinal répéta, en passant la main sous son menton, avec l'accent qu'il avoit conservé de son Pays : *dou millions*, dites-vous, il y aura pour moi ? Ne les faites pas apporter en especes, je les veux avoir en soie. Vous avez raison, les Arméniens sont souvent de grands frippons. On lui apporta pour deux millions de soie chez lui, & l'affaire fut finie. Les pauvres Arméniens, persuadés avec raison qu'on avoit violé le droit des gens à leur égard, vinrent à la Cour demander les restitutions qu'ils espéroient obtenir ; mais malgré la justice de leur cause, on ne leur donna aucune satisfaction ; & ces pauvres

gens, après bien des Requêtes présentées inutilement, s'en retournerent ruinés chez eux sans avoir pu seulement être écoutés : telle étoit la justice de ce temps, peu différente de celle d'à présent. Il va bientôt paroître une nouvelle Déclaration du Roi, pour annoblir tous les Négociants & autres qui prêteront à Sa Majesté une somme de cent mille livres & au-dessus. On leur en assignera le remboursement sur le produit du Dixieme denier, dont, comme je vous l'ai déja dit, la levée cause bien du murmure, & fait craindre quelque chose de pis. On est obligé de se servir des Troupes qui sont en quartier d'hiver, pour dissiper les oppositions qu'on forme dans les Provinces contre cet impôt. Outre Monsieur *Crosat*, qui est taxé à quinze cens mille livres, Monsieur *Doublet de Persan*, Conseiller à la troisieme Chambre des Enquêtes, l'est aussi à quatre cens mille. Monsieur de *Meuve* à trois cens mille, & les autres gens d'affaires à proportion. Monsieur d'*Argenson* fut l'autre jour à la *Bastille* pour interroger les

Agioteurs qui y sont arrêtés. On assure qu'il y en a déja soixante & six taxés à de grosses sommes : & on prétend même qu'il y a des Prêtres & des Moines intrigués dans cette affaire. On dit aussi que la Cour est très-mécontente de quatre Intendants, & de deux Présidents de Cours Supérieures, qu'on ne nomme pas encore ; & l'on dit que le Premier Président du Parlement de *Bretagne* est brouillé avec sa Compagnie, à l'occasion du rachat de la Paulette. La Cour fait tous ses efforts pour avoir cet hiver de grands amas de fourages & de munitions, afin de pouvoir prévenir les ennemis l'année prochaine, & se maintenir en *Flandres* pendant toute la Campagne. On souhaite fort ici que tous ces préparatifs nous conduisent à la paix. On se tourne de tous les côtés pour avoir de l'argent ; & quelque pressants qu'eussent été les besoins passés, on ne s'étoit jamais avisé de ce dont on s'avise aujourd'hui : on s'étoit contenté de rendre les Charges vénales ; mais la Noblesse ne s'acquéroit que par les belles

actions & les services, au lieu qu'à l'heure qu'il est mon Cuisinier peut devenir Gentilhomme, si, à force de plumer la poule, il trouve le secret de pouvoir prêter cent mille francs au Roi. En ce cas, je renonce à la Noblesse, si elle doit devenir si commune; & je crois que bien des gens seront de mon avis, & qu'il arrivera ce qui arriva autrefois lorsque *Henri IV.* défendit de porter de l'or & de l'argent sur ses habits: on avoit de la peine à s'assujettir à cette réforme; mais lorsque, par un nouvel Edit, les filoux & les gourgandines en furent dispensés, les honnêtes gens s'y soumirent d'abord, & il auroit été très-honteux de paroître en habit galonné: ainsi, comme le cas est à peu près pareil, la Noblesse étant moins estimée, la denrée ne se vendra pas si bien. Mais la Cour a toujours deux cordes à son arc, & l'on nous vendra peut-être ensuite des Lettres de roture, si l'on voit qu'elle devienne à la mode.

On écrit de *Constantinople*, qu'un Barbier *Valaque*, d'intelligence avec un Barbier

Barbier *Polonois*, avoit voulu empoiſonner le Palatin de *Kiovie*, & le Général *Poniatowski*; mais que la choſe ayant été découverte à temps, on avoit arrêté & condamné aux Galeres le Barbier *Valaque*, l'autre s'étant ſauvé, & les *Turcs* ne condamnant jamais à mort, à moins que le crime n'ait été conſommé. M. *Deſalleurs*, notre Ambaſſadeur à *Conſtantinople*, n'a point réuſſi dans ſa négociation en faveur du Roi de *Suede*, non-plus que le Prince *Ragotski* dans ſes nouvelles inſtances pour avoir du ſecours. Il a offert de ſe mettre avec ſes adhérents ſous la protection de la Porte, mais le Grand Seigneur n'a pas été plus favorable à cette propoſition qu'aux précédentes. Il n'y a aucune apparence de rupture entre les *Turcs* & les *Moſcovites*, malgré toutes les ſollicitations des Miniſtres de *France*, & du Palatin de *Kiovie* : le Grand Seigneur a même envoyé des ordres exprès au Seraskier de *Bender*, & au Kan des *Tartares*, pour prévenir toute occaſion de méſintelligence avec leurs voiſins, & maintenir

entr'eux une bonne harmonie : ce qui a été exécuté, comme il paroît par la traduction d'une lettre écrite de *Bender* le 21 de Septembre 1710 au Comte *Sinianowski*, Castellan de *Cracovie*, grand Général de l'Armée de la Couronne de *Pologne*, par *Eliatchi Insuff*, Bacha de *Histrie*, qui commence par

Au premier Chef des Grands de Pologne, *de la Religion du Messie & de la Foi de Jesus, grand Général des Armées du Royaume*, &c. *notre Voisin, salut & paix, & que Dieu couronne toutes ses entreprises d'un heureux succès*, &c.

Malgré tout cela, on dit que l'Ambassadeur de *Moscovie* n'a pu avoir audience le premier à la *Porte*, & que le nouveau Vizir *Mehemet*, ci-devant Bacha d'*Alep*, après avoir assemblé le Divan deux jours après son arrivée, & avoir conferé là-dessus, donna, ou continua la preséance à l'Envoyé de *France*, qui en étoit en possession depuis longtemps, & que le sieur de *Friol*, qui en

faisoit la fonction dans ce temps, entra en lice le premier, ensuite les Ambassadeurs d'*Angleterre*, de *Venise*, de *Hollande*, & que ceux de *Moscovie* & de l'*Empereur* étoient restés les derniers. Le *Turc* a ordonné la levée de douze mille Janissaires, qui avec quelques autres troupes, doivent marcher vers *Bender*. Le Janissaire Aga a été déposé, & Numau-Bacha a été fait Seraskier pour commander de ce côté, à la place d'Issouff Bacha, qui a eu ordre d'aller à *Constantinople*. Le 4 de Septembre il nâquit une fille au Grand-Seigneur. Je ne sais si cette nouvelle vaut la peine d'être rapportée, par le peu de cas qu'on fait dans ce Pays des personnes de notre sexe, & par la fécondité du *Serrail*, qu'une pépiniere de Sultanes ont soin de peupler. *Heili Bacha*, Grand Visir avant *Cuproli*, est arrivé à l'Isle de *Metelin* où il a été relégué. Il a déja payé 1800 bourses, ou 900 mille écus : on lui en demande encore 2000, & pour se dispenser de les payer, il a recours à l'artifice dont *Ulysse* se servit

autrefois pour éviter d'aller au Siege de Troye : c'eſt-à-dire, en bon François, qu'il fait ſemblant d'avoir perdu l'eſprit. S'il peut ſe tirer d'affaires par-là, l'expédient ſera goûté, & la mode en pourroit bien venir ici, en cas de reviſions de compte. Qu'il feroit beau voir alors courir les rues aux P... & aux C... & autres auteurs des malheurs publics ! Car je m'imagine qu'ils aimeroient mieux faire les fous que de rendre gorge. Je vous avoue que ce ſpectacle me divertiroit. Mais puiſque me voici tout d'un coup, & d'une ſeule enjambée, revenue de *Conſtantinople* à *Paris*, il faut vous faire part des nouvelles qui arrivent d'*Eſpagne*. Le bruit court que le Roi *Philippe* a offert au Duc de *Vendôme* de lui donner la qualité de Vicaire de la Monarchie d'*Eſpagne ;* mais que ce Prince l'a refuſée, de peur de donner de l'ombrage aux Grands du Pays : & l'on ajoute que le Roi les ayant fait aſſembler enſuite à l'inſu du Duc, ils ont tous conſenti avec plaiſir qu'il fût revêtu de cette dignité, & ſa modeſtie

n'aura plus rien à alléguer. Il n'est bruit dans le monde que d'une très-belle lettre que ce Général a recue de la Reine épouse de *Philippe V*, dans laquelle elle loue sa prudence, qui lui a fait modérer son ardeur guerriere dans une conjoncture aussi délicate, & où il étoit nécessaire de garder des ménagements. Le Maréchal de *Villars* est de retour des eaux de *Bourbon* : le Roi lui a fait le meilleur accueil du monde. Sa Majesté a tenu le premier de ce mois un Chapitre de l'Ordre du *Saint Esprit*, dans lequel il a été proposé d'y recevoir le Prince de *Conti*, le Comte d'*Albergoti*, & le Marquis de *Goesbriant* qui a défendu *Aire* avec tant de bravoure. Tous les Officiers qui étoient dans cette Place ont été récompensés aussi à proportion : M. de *Ravignan* par une pension de deux mille livres ; M. *Destrades* a été fait Lieutenant-Général ; MM. de *Breuil* & de *Selves*, Maréchaux de Camp, & ainsi du reste. Cela les encouragera une autre fois à laisser prendre des Villes. Et comme je disois tantôt que la roture

pourroit bien devenir à la mode, je ne déſeſpere pas qu'à l'avenir il ne ſoit glorieux d'être battu. En effet, il n'eſt rien de plus ſage que de s'accommoder à l'état préſent des choſes, & de ſe contenter de la ſituation où l'on ſe trouve : la nôtre, puiſqu'il plaît au Ciel & à nos Ennemis, n'eſt rien moins que triomphante : mais qu'importe, elle eſt à la mode; les victoires ſont du vieux temps: ce ſeroit ſe rendre ridicule que d'en remporter, & les *Condé* & les *Turenne* ſe feroient moquer d'eux s'ils venoient paroître à la Cour avec tous leurs lauriers : on les montreroit au doigt, comme s'ils portoient des fraiſes & des chapeaux pointus. La ſeule nouveauté peut plaire, & nos Héros modernes en ont trouvé le ſecret. Le Roi joint des récompenſes à leurs défaites. Qui ne ſe laiſſeroit pas vaincre à ce prix-là ? Et eſt-il rien de plus doux que de pouvoir conſerver en même temps & ſa gloire & ſa peau ? Choſe que nos anciens n'avoient jamais pu concilier ! mais le regne de *Louis XIV.* eſt fécond en miracles. Vous me demandez

une relation de ce qui se passe à la Cour, de la Famille Royale, & autres choses de cette nature. Je veux bien satisfaire votre curiosité : mais ce sera, s'il vous plaît, pour une autre fois ; car ce Mercure est déja assez gros. Les Ministres de la Reine d'*Angleterre*, & ceux des Etats de *Hollande* ont présenté un Mémoire à l'Empereur, en faveur des Protestants de *Silésie*, signé *François Palmes* & .... *Honel Bruininx*. Nous verrons dans la suite ce qu'il aura produit, & je crois que nous devons nous attendre à en recevoir ici de pareils, en cas que la Paix se fasse ; d'autant mieux que les Rois d'*Angleterre* furent garants de l'exécution de l'Edit de *Nantes* : ce qui donnera droit à la Reine *Anne* d'en demander le rétablissement. Je ne sais si, plutôt que d'en avoir le démenti, on n'aimera pas mieux en ce cas manquer de faire la paix, & achever de ruiner le Royaume par une guerre aussi sanglante que longue. On a célébré depuis peu à *Petersbourg* la cérémonie du mariage du Duc de *Courlande* avec la Princesse

Anne, niece du *Czar* de *Moscovie*. Le Prince de *Menzikof* a donné un régal magnifique à cette occasion, dans lequel on a fait à chaque santé des salves d'Artillerie. L'indisposition de Son Altesse fut cause que l'on ne tira point de feu d'artifice le même jour. Le *Czar* ordonna lui-même la fête, & y assista en personne. Les nôces du Prince son fils suivront de près. On dit que le mariage est déja conclu, & qu'on cherche une Comtesse pour être Dame d'honneur de la Princesse de *Wolfembutel* sa future épouse. On écrit de *Cologne* qu'un nommé *Heide*, qui avoit retenu des sommes dues à la Chambre des Comptes de l'Electeur *Palatin*, avoit ensuite voulu livrer ce Prince entre les mains des Partis ennemis, & que ce crime ayant été découvert avant qu'il l'eût consommé, il avoit reçu le prix de sa trahison, sa main droite ayant été coupée, & son corps écartelé exposé dans les quatre chemins royaux du Pays de *Juliers*. Je viens de recevoir une lettre de la *Haye*, qu'on a trouvé moyen de me faire tenir

ici, dans laquelle on me marque qu'on est charmé dans ce Pays de voir qu'il y a encore une personne sincere à la Cour de *France*. On me félicite là-dessus, & sur ma maniere d'écrire, qu'on m'assure être du goût des Etrangers. On dit ensuite que mon Enigme, Lettre LXXVII, Tome IV, est un Luth ou une Guittare, & on ne se trompe pas, car c'est le dernier. Je crois même qu'elle est assez juste, & que vous en conviendrez, pour peu que vous vous donniez la peine d'y faire attention, puisqu'il est sûr qu'elle donne un son harmonieux, & que, si on en croit les Auteurs, l'harmonie fait subsister l'univers. Vous trouverez la langue de cet instrument dans les cordes qui rendent le son; & les mêmes cordes attachées aux chevilles, sur le chevalet, expliquent le reste, de même que les sept licols dans les cinq doigts du joueur de Guittare, qui, en Espagne & en Italie, lui fait courir les rues toutes les nuits. Le Baron de *Bellinzone*, (c'est ainsi que signe celui qui m'écrit de la *Haye*,) m'envoye la réponse à une de

mes queſtions ; ſavoir quelle eſt la femme la plus à plaindre, de celle qui épouſe un mari qu'elle aime & qui ne l'aime point, ou de celle qui en a un dont elle eſt aimée & qu'elle n'aime pas. Voici le ſentiment du Baron de *Bellinzone* là-deſſus.

Si ce mari paſſionné pour vous,
Par trop d'amour ne devient pas jaloux,
Et qu'alors votre cœur à quelqu'autre vous livre ;
Dans quels charmants plaiſirs ne pourriez-vous point vivre ?
Et qu'un tel ſort fera des envieux,
Si vous ſavez toujours les ménager tous deux !

Je donne ce Sixain comme on me l'a donné : je ne prétends point être garante ni de la penſée ni des Vers. Comme je ſuis bien aiſe d'encourager les gens à me donner des avis, je les recevrai tous, & le Public décidera ſur les bons ou les mauvais. Mais il eſt temps de finir ce Mercure par la nouvelle qu'on me mande de la *Haye*, du mariage du Comte de *Lagnaſco*, Général des Armées du Roi de *Pologne*, ſon Plénipotentiaire & ſon favori. Il épouſe l'héri-

tiere de la maison de *Noyelle*, fille de cet illustre Comte de *Noyelle*, qui mourut en *Espagne*, où il commandoit les Armées des *Hollandois*, & de Dame *d'Aucourt*, niéce de feue Madame la Maréchale de *Schomberg*, aussi distinguée par sa piété & sa haute vertu, que par son rang & sa naissance. Tout ce qui surprend, c'est qu'étant Huguenote, elle ait voulu donner sa fille à un Catholique Romain ; mais comme elle en avoit ellemême épousé un, il y a apparence qu'elle s'en est bien trouvée, & elle aura sans doute pris avec son gendre les mêmes précautions qu'elle avoit prises avec son époux en se mariant. Quoi qu'il en soit, voilà un très-beau mariage, & qui mérite de faire la clôture de ce Mercure. Je suis, &c. *A Versailles* le 29 Décembre 1710.

Fin du second & dernier Mercure de la Haye.

Enfin, Madame, j'ai rempli ma tâche. Voilà les deux Mercures que vous aviez envie de voir, & que je vous ai envoyés piece à piece. Ne m'en deman-

dez pas davantage, car le Libraire qui les imprimoit étant mort, (comme je vous l'ai mandé) ce Libraire est mort avec lui. Je souhaite que vous ayez quelque plaisir à les lire; du moins devez-vous être contente de mon exactitude, & me tenir compte de ma complaisance: c'en est assez pour le coup, je vous demande le temps de respirer, & suis toujours votre très-humble servante; mais une servante très-lasse & très-fatiguée d'avoir écrit si long-temps. Adieu. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXXIV.

VOUS avez raison, Madame, il est temps de vous laisser reprendre haleine: vous avez poussé la complaisance assez loin, & je vous en tiens tout le compte que je dois. Je n'ai pas été moins contente du second Mercure, que je l'avois été du premier; & j'en reviens toujours à dire, qu'il seroit à souhaiter que l'Auteur

teur ne fût pas demeuré en si beau chemin. Sa maniere de parler naturellement des choses, est fort du goût d'à présent. On est las de la flatterie & des flatteurs, & je ne désespere pas que la sincérité ne revienne à la mode. C'est ce que nous devons attendre de l'équité de notre nouveau *Dauphin*, dont on s'étoit formé jusques ici une très - fausse idée. Toute sa conduite détruit cette prévention où l'on étoit contre lui : car depuis le pas qu'il vient de faire vers le Trône, il s'est attaché à prendre connoissance des affaires, & ce n'a été que pour leur faire prendre un meilleur tour. Il va travailler sur-tout à régler & à augmenter les Finances ; & cela sans fouler les Peuples, puisque c'est en faisant rendre compte à ceux qui en ont eu le maniement : ainsi votre Comtesse de L. M. pourroit bien avoir prophétisé, & nous pourrions bien avoir le plaisir de voir courir les rues à certaines gens, supposé qu'ils aiment mieux avoir recours à cet expédient d'*Ulysse*, que de se résoudre à restituer le quart de tout

ce qu'ils ont gagné, ou plutôt volé depuis l'année 1688 jusques à présent, qui est la loi que le *Dauphin* veut leur imposer. Je crois que ces Seigneurs modernes lui diroient de bon cœur : *n'entre point en compte avec nous.* Mais il est temps que leur tour vienne ; & après avoir sucé le sang du peuple, ils peuvent bien souffrir cette petite saignée sans murmurer. Quoi qu'il en soit, notre *Dauphin* est tous les jours enfermé avec M. *Desmarets*, pour tâcher de mettre les Finances sur un pied qu'on puisse tous les mois être éclairci de la dépense & de la recette : moyen très-sûr pour n'être point trompé. Ce Prince a donné encore une marque de son bon cœur, & de la justesse de son discernement, dans la tentative qu'il a faite pour rappeller l'Archevêque de *Cambray* d'un injuste exil : on avoit cru même qu'il y avoit réussi, & nous espérions de revoir ici cet illustre Prélat ; mais il faut croire qu'il est un temps pour toutes choses, & que celui-là n'est pas encore venu. La constellation a pensé même

n'être point trop favorable aux gens de bien ; car les Evêques de *Luçon*, de *Gap* & de la *Rochelle*, ont eu la hardiesse de s'en prendre à notre Archevêque, & ont osé l'accuser d'hétérodoxie, sans respecter la Pourpre & les vertus Cardinales dont cet éminent Prélat est revêtu. On présume qu'il faut que ce triolet d'Evêques soit appuyé de quelque faction, puisqu'ils s'en prennent à l'allié de Madame de *Maintenon* ; & l'on croit qu'il y entre du *Loyola*. La persécution contre le *Jansénisme* recommence plus fort que jamais : on ne sauroit vivre ici sans être persécuté ; & quand ce n'est plus les Protestants, ce sont les Jansénistes qui sont l'objet de la furenr de tous ces perturbateurs du repos public. On défend la lecture du nouveau Testament de *Mons*, de celui du Pere *Quesnel*, les Théologies Morales du Pere *Guerin*, Monsieur *Habert* & autres ; & la conquête du *Port-Royal* n'a pas assouvi la haine de ces ennemis du *Jansénisme*, quoique cet effort de la complaisance du Roi ait été terrible &

blâmé de bien des gens, comme cela parut par les Vers qu'on fit là-dessus.

Tandis que l'ennemi, par plus d'une action,
Cherche à pénétrer en *Champagne*,
Louis, que la gloire accompagne,
Pour sa grande dévotion,
Prend sur la fin de la campagne,
Sous le Général d'*Argenson*,
Port-Royal à discrétion.

Cependant les trois Evêques conjurés ont refusé d'écrire une Lettre de satisfaction à notre Archevêque, qui de son côté a refusé de rétracter l'approbation donnée à la traduction du nouveau Testament du Pere *Quesnel*. Il a même donné une Ordonnance pour défendre la lecture des libelles que ces trois Evêques ont fait répandre contre lui. Son Eminence prend un tour qui lui permet de chanter pouille à ces Messieurs, de la maniere du monde la plus polie; car il feint de croire qu'on s'est servi de leurs noms, & qu'ils n'auroient jamais été capables de pareille chose; qu'on ne pourroit les en soupçonner sans douter de leur foi & de leur sagesse;

ſans les juger capables du renverſement des regles du devoir, de la bienſéance, & du violement même de la Communion Epiſcopale. Il conclut que ce ſont des ennemis de l'Epiſcopat, qui ſe ſervent de cet artifice pour attaquer la Doctrine de l'Egliſe Gallicane, & mettre la diviſion dans ſon Clergé; & il appuie là-deſſus pour faire voir la néceſſité où il eſt de défendre la lecture de ces pernicieux Ecrits. C'eſt prendre très-bien la choſe, & ce fut ainſi que le Pere *Mallebranche* en uſa avec feu Monſieur *Arnaud*. Cette eſpece de juſtice que le Cardinal s'eſt ainſi faite à lui-même, a penſé cauſer ſa diſgrace. Ses ennemis s'en ſont ſervi pour aigrir l'eſprit du Roi, auquel les Evêques ont, dit-on, écrit une ſeconde Lettre pire que la premiere. L'Archevêque en a reçu une un peu dure là-deſſus de la Cour, par laquelle on lui marquoit qu'il n'avoit point de ſatisfaction à en attendre, puiſqu'il s'étoit ingéré de ſe la donner de ſon autorité privée; & on lui faiſoit entendre enſuite qu'il feroit

bien de ne point paroître si-tôt à *Versailles*. Son Eminence se le tint pour dit; & quand les choses ont changé, il s'est fait prier plus d'une fois avant de retourner à la Cour, & on a été même obligé de lui écrire pour l'engager à y revenir. Enfin son bon droit & son crédit l'ont emporté, & tout le monde condamne le procédé de ses accusateurs. Il a même paru si odieux au Chapitre de cette Ville; qu'il a envoyé des Députés à Son Eminence, pour lui marquer la part que ce Corps prend à l'injure qu'on a faite à leur chef. Malgré cette guerre intestine qu'on voit s'allumer dans le Clergé de *France*, il ne laisse pas de s'assembler suivant sa coutume à *S. Germain*. Sa Majesté a été si contente des Députés de l'année passée, qu'elle a souhaité d'avoir encore à faire aux mêmes, afin de disposer ce Corps, le seul qui jusques ici avoit été ménagé, à se soumettre au Dixieme denier. Ces Messieurs auroient eu fort mauvaise grace à refuser de subir cette loi, puisqu'ils jouissent de trois cens millions de

rente, pendant que le Roi n'en a que deux cens quarante. Ils peuvent bien l'aider ſans s'incommoder : le fils ainé de l'Egliſe peut bien avoir ſa part des Dîmes eccléſiaſtiques, ſur-tout lorſqu'il s'agit de les employer à ſecourir l'État dans ſes preſſants beſoins. Auſſi n'a-t-on pas héſité un moment à lui accorder les huit millions auxquels le Roi s'étoit retranché. Ce Monarque a fait un diſcours fort touchant aux Députés, en leur préſentant le nouveau *Dauphin*, qu'il leur a dit avoir toutes les qualités requiſes pour achever ce que la mort qu'il ſent approcher l'empêchera de faire lui-même. Il ſemble que ce bon Prince prend ſon audience de congé, & qu'il ne compte pas de voir encore une autre aſſemblée de ce ſacré Corps : auſſi prétend-on que lorſque Madame de *Maintenon* a paru ſe formaliſer de ce que le *Dauphin* ne ſuivoit pas l'exemple de ſon Pere, & qu'il ſe mêloit un peu des affaires, Sa Majeſté lui a répondu, qu'il étoit temps qu'il en prît connoiſſance, afin qu'en montant ſur le Trône, il ne

fût pas exposé à être trompé par ses Ministres. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce jeune Prince n'abuse point du pouvoir que le Roi son Aïeul lui laisse prendre, & qu'il ne s'en sert que pour faire du bien. Cela a paru dans le Procès que les Jésuites ont eu contre les Prêtres de l'*Oratoire* : la faveur l'avoit emporté, & tous les Juges penchoient à donner gain de cause aux enfans d'*Ignace*, lorsque le *Dauphin*, comme un autre *Daniel*, les fit revenir en jugement, & les obligea à faire pencher la balance du côté de la justice. Son Confesseur flatté d'un heureux succès, l'attendoit d'un grand air de confiance à la porte du Conseil ; mais ce Prince lui dit en l'abordant : *mon Pere, vous avez perdu votre procès, & je vous avertis que vous les perdrez toujours tous, tant qu'ils ne seront pas plus justes que celui-là.* Cette droiture a été admirée en notre *Dauphin* : & franchement elle mérite bien de l'être; car la sainte Société a toujours paru un Corps redoutable, & que tout le monde a eu soin de ména-

ger par des complaiſances baſſes & même criminelles.

La mort de l'Empereur a en quelque maniere adouci la douleur qu'on a eue ici pour celle de *Monſeigneur*. On s'imagine qu'elle dérangera les affaires des Alliés ; & que par conſéquent elle accommodera les nôtres. On la regarde même comme un jugement de Dieu, & notre Archevêque l'inſinue dans le prélude du Mandement qu'il vient de faire pour ordonner des prieres publiques, & dans lequel il ſemble faire de cette mort la matiere de ſes actions de graces ; ce qu'il dit enſuite, lorſqu'il prétend que les Alliés ſe confient en leurs charriots & leurs chevaux, au lieu de ſe confier en l'Eternel, prouve qu'il pratique ce qu'il condamne, en comptant ſi fort ſur les moyens humains, & en ſe réjouiſſant de la mort d'un Prince qu'il dit être le Chef de nos ennemis, & celui en qui conſiſtoit leur plus grande force. Comme ſi le Ciel n'auroit pas pu ſans cela nous faire triompher, s'il l'avoit bien voulu. Après

cela, la mort de *Monſeigneur* arrivée preſque en méme-temps & de la même maniere, nous devoit empêcher de regarder celle-là comme un jugement de Dieu, dans lequel il ne nous eſt pas permis d'entrer; puiſque, comme dit l'Evangile, ceux ſur qui tomba la Tour de *Siloé*, n'étoient pas plus pécheurs que bien d'autres, & que les voies de Dieu ne ſont pas les nôtres. Après cela, humainement parlant, je ne vois pas quels avantages il nous en peut revenir. Les Alliés ont pris, dit-on, de juſtes meſures pour nous empêcher de nous en prévaloir, & le Comte de *Zinzendorf*, Miniſtre Impérial auprès des Etats de *Hollande*, dit-on, ſe donne tant de mouvements auprès d'eux, qu'il les a engagés à écrire, conjointement avec la Reine d'*Angleterre*, à tous les Electeurs de l'Empire, pour leur demander leur ſuffrage en faveur de *Charles III*, auquel on prétend conſerver auſſi l'*Eſpagne*, que nous croyions ici qu'il abandonneroit à *Philippe V.* en montant ſur le Trône Impérial. Les Alliés ne ſont

point de cet avis, & ils ont résolu de faire de nouveaux efforts pour soutenir la Guerre d'*Espagne*. Nous ne pouvons pas même nous flatter d'avoir des amis dans le Collége Electoral; car les Electeurs de *Baviere* & de *Cologne* ne sauroient, étant au ban de l'Empire, avoir voix en Chapitre. Ils ont beau publier des Manifestes, & protester contre la future Election, elle ne laissera pas de se faire malgré tout cela; & le Prince *Eugène*, avec un Corps d'Armée, nous défend l'entrée de l'*Allemagne*, où l'on disoit que le Duc de *Baviere* prétendoit pénétrer, & profiter de la confusion qu'on s'imaginoit que la mort de l'*Empereur* devoit avoir causée dans ce Pays. Mais je vous conte des nouvelles que vous devez savoir de la premiere main, puisque vous êtes sur les lieux & dans une Ville Impériale. On nous a fait voir ici des Vers qu'on dit venir de la *Haye*, & que vous avez peut-être vus avant moi; cependant, je vous les envoie à tout hazard. Au reste il n'y aura pas grand' chose de perdu, & ce sera ce

qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau. Ils sont à la louange du Comte de *Zinzendorf*.

Illustre Ambassadeur, dont la rare prudence
De la Maison d'*Autriche* affermit la puissance ;
Dont le zele aujourd'hui bravant tous les hazards,
Eleve *Charles III.* au Trône des Césars :
Vous ne pouviez pas mieux appaiser nos alarmes,
Qu'en mettant de l'Empire & le Sceptre & les
Armes
Entre les mains d'un Roi, dont le sang & le cœur,
Et dont les vertus & la grace
Montrent qu'il est & Fils & Frere d'Empereur,
Et digne de remplir leur place.

Voilà, comme je viens de dire, ce que vous savez peut-être mieux que moi ; mais voici aussi ce que vous ne savez peut-être pas encore : c'est que pour dédommager l'Electeur de *Baviere* de tout ce qu'il perd en se joignant à nous, le Roi vient, conjointement avec *Philippe V.* son petit-Fils, de lui donner en propriété le Duché de *Luxembourg*, le Comté de *Namur*, *Charleroi*, *Nieuport* & tous les Pays-Bas conquis & à conquérir ; c'est-à-dire que s'il peut prendre *Bruxelles*, il en sera le Souverain,

rain, au lieu qu'autrefois il y commandoit pour autrui. J'avoue que la donation est un peu chimérique en certains chefs, & que c'est vendre *la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre*. Mais que faire ? Ces deux Monarques lui donnent toujours une marque de leur bonne volonté, outre qu'il y a quelque chose de réel là-dedans, puisque ce Prince est déja en possession de *Namur* & de *Luxembourg*. C'est dans cette derniere Place qu'il va établir son domicile : savoir s'il y restera long-temps, & si la rapidité des Conquêtes de nos ennemis ne l'en fera pas bientôt déloger. C'est de quoi je ne voudrois pas répondre. Mais ce seront ses affaires : il suffit qu'il en jouit dès-à-présent, & ce sera à lui de les garder s'il peut. Il est si charmé de ses nouveaux Etats, qu'il en oublie la perte de ses anciens, & les projets qu'il avoit faits de les aller recouvrer à la tête d'une nombreuse Armée. On ne parle plus de cela à présent ; & cette grande levée de boucliers dont il étoit bruit dans le monde, s'en est allée en

fumée. L'Electeur restera tranquille à *Luxembourg*. On disoit même que les plaisirs devoient l'y suivre, & qu'il avoit déja mandé ses Comédiens, & donné ordre à tout ce qui pouvoit rendre sa Cour agréable & brillante : mais on croit à présent qu'il prendra un parti tout différent; & que, pour marquer sa reconnoissance à notre Monarque, il se conformera à sa maniere de vivre, & deviendra dévot comme lui. On dit même qu'il lui va faire un très-grand sacrifice, en renonçant à Mademoiselle de M*** qu'il a tendrement aimée, & qu'il songe à marier avec le Comte d'*Albert* que vous connoissez, & qui étoit le plus joli Seigneur de la Cour lorsque vous êtes partie d'ici. Quelques blessures qu'il a reçues depuis l'ont un peu changé ; mais il est toujours fort aimable. La Demoiselle l'est beaucoup aussi ; & l'on joint à ses agréments celui d'une grosse dot que l'Electeur lui donne, sans compter ce qu'elle peut avoir pardevers elle en bijoux, ou autres effets. Il me souvient d'avoir oui conter, que

dans un bal que l'Electeur avoit donné à *Mons*, & dans lequel toutes les Dames eurent des bouquets, on affecta de l'oublier. Cette distinction désavantageuse la choqua, & l'obligea à prétexter un grand mal de tête, afin de sortir de l'assemblée. L'Electeur en parut inquiet; & pendant qu'il s'empressoit auprès d'elle, il s'écria tout d'un coup: eh! d'où vient que vous n'avez point de bouquet? On n'a pas jugé à propos de m'en donner, répondit-elle froidement. Oh! dit l'Electeur, vous ne sortirez pas, s'il vous plaît, sans en avoir un: attendez un moment, je m'en vais le chercher. Il courut & revint avec un bouquet où il y avoit pour deux mille pistoles de diamants, & dont l'odeur guérit d'abord la belle de la migraine. De pareilles galanteries doivent l'avoir mise en bijoux. Adieu. *A Paris ce.*



LETTRE LXXXV.

VOUS avez raisonné le mieux du monde sur les affaires du temps, Madame, & les événements ont justifié vos conjectures. *Charles III.* a été élu Empereur, malgré les Manifestes des Electeurs de *Baviere* & de *Cologne*; & toutes les protestations de ces pauvres Princes déterrés, ont fait autant d'effet que s'ils les avoient faites à la Lune : l'élection s'est faite d'un consentement unanime; personne n'a osé la troubler, & Charles est monté sur le Trône de ses Ancêtres au bruit des acclamations publiques & avec un applaudissement général. On est venu chercher ici tous les ornemens nécessaires à l'auguste cérémonie de son Couronnement, & que *Charlemagne* avoit laissés en dépôt dans cette Ville. On les a portés à *Francfort*, où tous les plus grands Princes d'entre les Alliés se sont trouvés. On n'a jamais

vu une plus belle aſſemblée, le nouvel Empereur les a tous charmés par ſes manieres & par l'application qu'il paroît avoir aux affaires publiques : il fait de grands projets de guerre ; mais quoiqu'ils ſoient bien conçus, & que le Prince *Eugene*, qui eſt le Préſident de ſon Conſeil & le Généraliſſime de ſes Armées, ſoit l'homme du monde le plus propre à délibérer & à exécuter, nous eſpérons pourtant que tout ceci aboutira à la paix ; la Reine d'*Angleterre* paroît la ſouhaiter : c'eſt ce qu'on voit dans la Lettre circulaire qu'elle a écrite à tous les Alliés pour la convocation du Congrès ; c'eſt ce que vous êtes à portée de ſavoir mieux que moi, & le fruit des allées & venues que M. *Ménager* a faites en *Angleterre*. Auſſi a-t-on fait des Vers qui m'ont été envoyés de *Paris*. Les voici.

RONDEAU.

A *Ménager*, à vivre d'induſtrie,
A ne fêter *Bacchus* qu'en vin de Brie,
Chacun de nous en *France* étoit réduit.
A ſi grand deuil la Guerre avoit conduit,

Qu'il n'étoit plus ni jeu, ni braverie,
Tant on étoit dans la misere instruit
A *Ménager.*
Mais à nos vœux *Albion* attendrie,
Se rend enfin & calme sa furie :
Mars disparoît ; la discorde s'enfuit,
La Paix revient ; l'abondance la suit :
On doit la fin de notre gueuserie
A *Ménager.*

Voici d'autres Vers qui semblent annoncer la Paix.

SONNET.

IL est temps de *Janus* que l'on ferme le Temple :
Princes, *Mars* a calmé sa bouillante fureur.
Ce Dieu, quoique cruel, ne peut voir sans horreur
Les combats que votre œil d'un air glacé contemple.
Eussiez-vous de lauriers fait une moisson ample,
Il est plus beau de mettre un frein à sa valeur.
Anne, du Trône Anglois la gloire & le bonheur,
Vous montre ce grand art par son modeste exemple.
Cette sage Héroïne, à qui tous les mortels
Eussent jadis dressé des Arcs & des Autels,
Arbore de la paix l'étendard favorable.
Pour le repos commun un chacun fait des vœux,
Eh ! qui feroit celui dont l'ame impitoyable,
Voudroit verser encor le sang des malheureux ?

Un des Chapelains de Mylord-Evêque de *Bristol*, a fait un Poëme Latin sur l'arrivée de ce Prélat à Utrecht, &

ſur quelques difficultés qu'il a rencontrées dans ſa navigation, qu'il impute à un vent de Germanie. M. de la *Fallie*, Gentilhomme ordinaire de chez le Roi, a fait une traduction de ce même Poëme, qui eſt la plus belle du monde, & qui ajoute de nouvelles graces à l'original. Je ne vous l'envoie point, parce qu'elle ne ſauroit entrer dans cette Lettre, & parce qu'auſſi je ſuis perſuadée que vous devez l'avoir vue à Paris, où on n'aura pas manqué de l'envoyer.

Au reſte, j'ai été faire un petit tour à *Utrecht*; me trouvant ſi près, il n'y avoit pas moyen de ſe diſpenſer d'aller un peu voir ſes anciens amis. J'ai trouvé M. le Maréchal d'*Uxelles* toujours le même, ayant ce caractere de droiture & de probité que nous lui connoiſſons. L'Abbé de *Polignac* toujours le plus aimable du monde par ſon eſprit, ſes manieres & une politeſſe enchantée. M. *Ménager*, quoique la troiſieme perſonne de l'Ambaſſade, joue un fort beau rôle ſur cette ſcene; & l'on peut dire que dans ces trois têtes réſide ce qu'il y a de

plus habile en France : l'un pour ce qui regarde les affaires de la guerre ; l'autre pour la politique ; & le troisieme pour le commerce, qui n'est pas l'endroit le moins essentiel dans une République. Enfin le Roi ne pouvoit pas mieux choisir. Les Alliés ont envoyé de leur côté de très-habiles Ministres à *Utrecht*. Ils s'assemblent tous réguliérement deux fois la semaine dans l'Hôtel-de-Ville, savoir le Mercredi & le Samedi ; & quoique les demandes que nos *François* ont faites n'ayent pas été bien reçues, & qu'il semble que l'on soit fort loin de compte, ceux qui prétendent y voir clair, assurent qu'on conviendra, & veulent même que les affaires s'avancent, dans le temps que ceux qui sont préposés pour y travailler, paroissent être dans l'inaction. C'est un mystere dans lequel je n'entre point, & que le temps développera. Tout ce que je vous dirai, c'est que dans le peu de séjour que j'ai fait à *Utrecht*, j'ai bu de très-bon vin de *Champagne* & de *Bourgogne*, à votre santé, chez vos bons amis &

les miens : on y fait grande chere & grand feu. Ce dernier article eſt fort important dans la ſaiſon où nous ſommes, & dans un climat auſſi froid que celui de la *Hollande*. J'ai attendu d'être de retour dans celui-ci avant de vous écrire, ne voulant pas dater mes Lettres des Pays ennemis. Nos *François* m'ont aſſuré qu'ils attendoient au plutôt le Duc d'*Oſſone*, & les autres Miniſtres du Roi *Philippe V*. Ce qui ſera d'un fort bon augure, puiſqu'en les recevant comme Miniſtres d'*Eſpagne*, c'eſt reconnoître *Philippe V*. pour Roi de ce Pays. Voilà, Madame, de bonnes nouvelles que je vous apprends : elles doivent vous dédommager de mon ſilence, dont je viens de vous donner d'ailleurs de très-bonnes raiſons. Ne vous en fâchez donc pas, s'il vous plaît, & croyez que ſi j'ai paſſé quelques mois ſans vous écrire, je n'ai point paſſé de jour ſans ſonger tendrement à vous, puiſque je ſuis plus que perſonne votre très-humble, &c. *A Aix-la-Chapelle ce*.

LETTRE LXXXVI.

JE n'ai pas pu goûter long-temps le plaisir que vos bonnes nouvelles m'avoient causé, Madame, & j'en ai de bien tristes à vous donner en échange. La colere du Ciel n'avoit pas été pleinement satisfaite par la mort de Monseigneur le *Dauphin*; en voici des suites & des effets bien funestes. Notre charmante *Dauphine*, l'ornement de la Cour & l'amour de tous les François, au plus beau de ses jours, & grosse de deux mois, est morte le 12 de Février en quatre ou cinq jours. Les uns disent que c'est de la rougeole, & les autres d'une indigestion causée par un pain de bled de *Turquie* pêtri à l'huile; régal de Carême dont on s'étoit malheureusement avisé dans une partie de campagne. Quoi qu'il en soit, cette aimable Princesse n'est plus : mais ce que je ne puis dire sans larmes, & que vous ne pour-

rez pas lire d'un œil ſec, cette perte, qui n'étoit déja que trop grande, a été ſuivie de celle de Monſeigneur le *Dauphin*, qui eſt mort le 18 du même mois, c'eſt-à-dire ſix jours après; exemple auſſi admirable que rare, & miracle de l'amour conjugal. Ce Prince n'a pu ſurvivre à une ſi chere Épouſe : la mort, qui rompt les liens les plus forts, n'a pu déſunir leurs deux cœurs, qui ont été portés en même-temps, & dans le même caroſſe, au *Val-de-Grace;* leurs corps ont été expoſés dans la même chambre, & portés enſuite dans le même charriot à *S. Denis*, où après avoir été ſervis ſelon l'uſage, ils ont été inhumés tous deux à la fois. Spectacle bien triſte & bien touchant, & que le Roi a pourtant ſoutenu avec une fermeté héroïque & digne de ſon courage. Il a eſſuyé tous ces fâcheux compliments de condoléance auxquels ce triſte accident l'a expoſé; & ſa conſtance a empêché ſes Peuples de tomber dans l'accablement & de perdre entiérement courage; car on n'a jamais vu une ſi grande rapi-

dité de malheurs, & jamais les Messagers de *Job* ne furent plus prompts à en annoncer coup sur coup. Monseigneur le Duc de *Bretagne*, Prince de très-grande espérance, qui en devenant orphelin étoit devenu *Dauphin*, & qui étoit le plus joli du monde, est mort peu de jours après, & a été mis en tiers dans le tombeau de son Pere & de sa Mere. Tout cela cause une consternation dont on ne sauroit revenir. Il ne nous reste qu'un petit *Dauphin* de deux ans, presque moribond, & sur la vie duquel on compte si peu, qu'on prend déja des mesures pour assurer les Successions d'*Espagne* & de *France*, qui ne pouvant jamais être réunies en une même personne, exigent que *Philippe* renonce à l'une des deux. Comme il est fort aimé en *Espagne*, & qu'il ne seroit peut-être pas aisé d'engager les *Espagnols* à avoir la même tendresse pour le Duc de *Berri*, & à consentir à l'échange, on voudroit fort que *Philippe V.* lui cédât son droit à la Couronne de *France*, en cas de mort du petit *Dauphin*; & c'est
à

à quoi on dit que *Philippe V.* a bien de la peine à se résoudre. Il faudra pourtant qu'il s'y détermine : car la paix ne peut pas se faire sans cela. Il faut que je vous envoie encore des Vers qui nous sont venus de *Hollande*, dans une espece de Gazette, appellée la *Quintessence*, qu'une Dame Françoise fait à la Haye. Voici une Epitaphe de sa façon pour Madame la Dauphine.

EPITAPHE.

AU milieu d'une Cour dont j'étois adorée,
Et dont je faisois l'ornement;
Dans les bras d'un Epoux qui pour moi fut amant,
Près de l'auguste Trône où j'étois desirée,
La mort, sans respecter mon rang ni mes appas,
De mes jours fortunés tranche la destinée,
Et mon cinquieme lustre éclaire mon trépas.
Je ramenai jadis dans ces charmants climats,
La Paix que cimenta mon heureux hyménée;
Les graces, les amours y suivirent mes pas.
Aujourd'hui les amours, les graces, l'hyménée,
Tout pleure aux pieds du Trône où je ne monte pas.

Pour Monseigneur LE DAUPHIN.

DE mon pere en ce jour j'éprouve le destin;
Ainsi que je lui je meurs *Dauphin*,
Quand il semble que tout vers le Trône me guide.

Mais je quitte ſans peine & Couronne & Grandeur.
Après avoir perdu ma chere Adelaïde,
Il n'eſt plus ici-bas d'agrément pour mon cœur.

Je ne ſais, Madame, ſi après tant de morts illuſtres, je pourrai vous parler de celle du pauvre M. le *Normand*, Fermier général, & ſi au milieu de tant de juſtes regrets, vous pourrez en donner à ſa perte, qui dans un autre temps & ſéparément, auroit été très-ſenſible à ſes amis. C'étoit un fort honnête homme; il étoit de meilleure maiſon que la plûpart de ſes Confreres, & il avoit ſu, ſans ſe faire haïr, avancer ſa famille, faire de belles alliances, & vivre aſſez noblement, pour que M. le Comte d'*Eſtrades*, qui a épouſé ſa fille, ſe ſoit fait un honneur d'être ſon gendre. M. *Duranchet*, Gouverneur du *Queſnoi*, qui étoit ſon bon ami, a tout l'air de le ſuivre de près. Adieu, Madame, je ſuis. *A Paris ce.*

LETTRE LXXXVII.

QUELQU'AFFLIGEANTE que ſoit votre derniere Lettre, Madame, elle a pourtant été fort conſolante pour moi ; je puis dire qu'elle m'a empêché de ſuccomber à la douleur ; j'avois déja appris tous les malheurs qu'elle m'a annoncés, & j'en craignois encore de bien plus grands, puiſque je tremblois pour la vie du Roi, que l'on nous avoit dit être dans un fort grand danger : il s'étoit même répandu un bruit plus funeſte encore ; car on prétendoit que ce Monarque étoit mort d'un vomiſſement de ſang. Vous me raſſurez ſur ſes jours, & la joie que cette bonne nouvelle me donne, l'emporte aujourd'hui dans mon cœur ſur toute la douleur qu'il reſſent pour les pertes que nous venons de faire : car enfin ces Princes ſi chéris que la mort vient de nous ravir, ne nous étoient chers que parce qu'ils devoient

perpétuer le ſang d'un Roi que nous adorons tous. Ainſi puiſque le Ciel nous conſerve encore la ſource de ce ſang ſi précieux, nous ne devons pas nous plaindre; & comme ce que je craignois me paroiſſoit beaucoup plus terrible que ce que je ſouffrois déja, vous ne devez pas être ſurpriſe de me trouver toute conſolée. J'eſpere même que puiſque notre Monarque a pu réſiſter à une auſſi rude ſecouſſe, il doit être à l'épreuve de tout par la force de ſon tempérament & par celle de ſon eſprit; ainſi nous pouvons eſpérer de lui voir paſſer les bornes ordinaires de la vie: jouiſſons donc du plaiſir que nous donne une eſpérance auſſi douce, & laiſſons les morts en paix.

Parmi tant de pertes conſidérables, celle du bon M. le *Normand* n'a pas laiſſé de trouver de la ſenſibilité dans mon cœur; c'étoit un bien honnête homme, & j'aime à voir la juſtice que vous lui rendez: j'avois eu autrefois bien des liaiſons avec lui, & plus encore avec un de ſes neveux que j'ai connu

en *Languedoc*, & qui étoit Grand-Maître des Eaux & Forêts de cette Province. C'étoit un très-joli homme, qui après avoir fait bien des tours de jeunesse, avoit accommodé ses affaires par un mariage assez avantageux avec Mademoiselle *Petit* de *Nîmes*, qui eut un grand héritage de son oncle M. *Petit* de *Paris*, dont ils ont peu profité par leurs dérangements. C'étoit une petite femme assez drôle, qui lui avoit donné du bien & procuré beaucoup de protection; il en étoit aimé à la folie, & j'aurois juré qu'il l'aimoit de même : cependant nos François m'ont dit à *Utrecht*, que depuis que je suis partie de *France*, il s'est emparé d'un fort mauvais bénéfice, & qu'il vit à pot & à rot, comme on dit, avec certaine petite *Chanoinesse*, sœur de Madame *Fusé* du *Palais Royal*. Il la faisoit passer pour sa femme dans les quartiers de *Paris* où il n'étoit point connu, & à présent il tient publiquement ménage avec elle auprès de *S. Roch*, & néglige pour elle, & sa famille & ses devoirs. Quelque blâmable

qu'il ſoit en cela, je ne le blâme pourtant pas autant que la *Chanoineſſe*; & je m'étonne que ſous un regne auſſi dévot, on tolere de pareils commerces, & qu'on ſouffre qu'une femme qui eſt payée pour être femme de bien, dérange un homme marié, & vive impunément dans l'adultere avec lui. Il me ſemble que ce n'eſt pas ſuivre l'intention de ceux qui ont fondé ces prébendes, & que cette Nymphe devroit être dans ſon Cloître, conformément à ſes inſtituts, ſi mieux on n'aimoit, pour prix de les avoir enfreints, l'enfermer aux *Madelonnetes.*

Au reſte, je vous dirai qu'il eſt arrivé de grands changements en *Angleterre*. Mylord *Malbourough* vient d'être remercié: il ne nous fera plus de mal; mais je ne ſais ſi nous en ferons mieux: Mylord Duc d'*Ormond*, qui lui ſuccede dans la Charge de Généraliſſime, & dont la bravoure eſt connue, eſt allé en *Flandres* dans le deſſein de nous porter les derniers coups. Voici des Vers de *la Quinteſſence* de la Haye, qui font voir que l'on compte là-deſſus dans ce Pays,

L'illuſtre Duc d'Ormond a traverſé les flots.
Le vainqueur de Vigo, qui fit trembler l'Eſpagne,
Marche & va ſe mettre en campagne,
Pour de l'Europe enfin aſſurer le repos.
Ce Héros, tout couvert de gloire,
Eſt eſcorté de la Victoire,
Et nous verrons la Paix ſuivre bientôt ſes pas.
Cette fille du Ciel, au bruit de ſon tonnerre,
Reprendra ſon vol vers la Terre,
Pour venir couronner les efforts de ſon bras.

Vous voyez, Madame, que l'on compte que le Duc d'*Ormond*, par ſes conquêtes, nous forçera à demander la paix, & à ſubir, pour l'obtenir, toutes les conditions qu'on voudra nous impoſer. Nous verrons ſi l'événement répondra à cette attente : cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, & en attendant le dénouement de l'aventure, je ſuis toujours, de tout mon cœur, Madame, votre, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*



LETTRE LXXXVIII.

VOTRE derniere Lettre, Madame, auroit fait peur aux plus hardis; mais, graces au Ciel, vous avez pris & donné l'alarme un peu mal-à-propos; je tremblois déja pour mes foyers; je croyois voir les Anglois à nos portes, & la *France* dans le même état où elle fut ſous *Charles VII.* Mais comme c'eſt la deſtinée de ce Royaume de devoir toujours ſon ſalut aux femmes, les bontés de la Reine de la *Grande-Bretagne* l'ont garanti du péril que vous nous faiſiez craindre. Cette grande Reine arbore l'étendard de la paix. Ses ordres retiennent le bras qui étoit prêt à frapper & à nous porter, du moins à ce que vous diſiez, les derniers coups : ainſi, par ce revers, le Duc d'*Ormond* ne nous fera point tout le mal dont on nous menaçoit. Il y a même apparence que tous les Alliés ſuivront l'exemple de l'*Angle-*

terre, & que la Reine *Anne* aura la gloire de donner non-ſeulement la paix à ſes Etats, mais de la procurer encore à toute l'*Europe*. Elle en eſt à préſent l'Arbitre. C'eſt à elle qu'on doit la convocation du Congrès aſſemblé à *Utrecht* pour y travailler, & ce ſera par ſa médiation que le ſuccès en deviendra heureux. Voilà, Madame, un bel endroit pour l'hiſtoire de cette grande Reine, & qui lui fera donner par la poſtérité à venir la préférence ſur la Reine *Elizabeth* ſa devanciere, & lui procurera un jour les félicités que le Seigneur promet à ceux qui procurent la paix. Nous commençons à reſpirer ici; la ſuſpenſion d'armes ſuſpend nos chagrins & adoucit la douleur que la perte de nos aimables Princes y avoit cauſée. Le Roi ſe porte très-bien : le petit *Dauphin* ſe fortifie, Monſeigneur le Duc de *Berri*, jeune & vigoureux, nous promet, en cas de malheur, une nombreuſe poſtérité : & humainement parlant, la féconde race de nos Rois ſe perpétuera long-temps, quoiqu'il y ait une

de ſes branches éteinte pour nous, puiſque le Roi *Philippe* renonce à la Couronne de ſes Ancêtres pour conſerver celle que les *Eſpagnols* ont miſe ſur ſa tête. Cette renonciation eſt néceſſaire pour faciliter la paix; & le Roi d'*Eſpagne* la fera ſans répugnance, pour marquer à ſes Sujets combien il eſt ſenſible au zèle & à l'affection qu'ils ont pour lui. Jamais zele n'a été plus grand que celui des *Eſpagnols* l'eſt pour ce Monarque. Ils l'adorent: & c'étoit fort inutilement qu'on travailloit à le détrôner, puiſque quand on auroit pu l'arracher au Trône, on n'auroit pas pu pour cela l'arracher du cœur de ſes Sujets, ſur leſquels il regne autant par amour que par ſon autorité. La Reine ſon Epouſe partage avec lui la tendreſſe des *Eſpagnols*, non-ſeulement par ſon mérite, mais auſſi par les ſoins qu'elle prend du Prince des *Aſturies* ſon Fils, dont on peut dire qu'elle eſt la premiere Gouvernante. C'eſt l'endroit ſenſible de ces Peuples, qui fondent toutes leurs eſpérances ſur ce jeune Prince, né dans le ſein de leur

pays, & qui eſt l'objet de leurs plus tendres déſirs. Tous les Seigneurs Eſpagnols que nous avons vu ici nous en ont parlé comme d'un petit prodige. Son cadet eſt très-joli auſſi ; & M. *Clément*, qui a été à *Madrid* pour accoucher la Reine, aſſure qu'il a toutes les marques d'une bonne ſanté. Mais, comme je viens de le dire, cette branche ne nous regarde plus. On a été fort ſenſible ici à la perte que l'*Eſpagne* a faite du Duc de *Vendôme*. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût pu vivre juſqu'à la paix. Mais il ne dépend pas de nous d'enclouer le ciſeau d'*Atropos*. On parle de donner le commandement général des Troupes de ce Pays au Duc de *Berwick*. Nous ſaurons dans la ſuite comment le Roi diſpoſera de ſes Charges. La Ducheſſe ſon épouſe eſt venue d'*Anet* à *Marli* ſaluer Sa Majeſté, qui lui a paru fort ſenſible à ſa perte, & qui lui a dit en propres termes : qu'Elle étoit très-fâchée que ſon époux fût mort dans le temps qu'Elle avoit réſolu de le rappeller en *France*, où ſa préſence auroit été néceſſaire au

bien de l'Etat. Cette Dame a des Brevets de retenue pour des sommes considérables sur les Charges de son époux. On dit que ce Prince a écrit, quelques heures avant que de mourir, une lettre fort touchante à notre Monarque en faveur du Grand-Prieur son frere, & qu'après avoir donné ordre à ses petites affaires, & aux récompenses qu'il vouloit faire à ses Domestiques, il ne s'est occupé que du soin de son salut. C'est le témoignage que lui a rendu le Prélat qui l'a assisté en mourant, qui a dit tout haut que ce Prince étoit mort en Héros Chrétien. Son cœur a été porté à *Anet*; & le Roi d'*Espagne*, qui l'avoit déja reconnu pour premier Prince de son Sang, a voulu que son corps fût inhumé à l'Escurial, c'est-à-dire, dans le Tombeau des Rois d'*Espagne*. Ainsi il a reçu le même honneur que le Roi fit à feu M. de *Turenne*, en le faisant porter à *S. Denis*. Et comme c'est à peu près dans un cas pareil, la même Epitaphe pourroit servir pour tous les deux, & les *Espagnols* pourroient dire là-dessus:

Vendôme

Vendôme a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois ;
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits.
On a voulu par-là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir
On ne fît point de différence,
De porter la couronne ou de la ſoutenir.

Mais c'eſt aſſez parlé de morts & de funérailles : revenons à la paix, qui préſente des idées plus réjouiſſantes, & parlons du lieu où l'on travaille à cette paix. Le nom en eſt devenu fameux ; on ne parle que d'*Utrecht* dans les converſations, & je voudrois pouvoir en parler à mon tour ; mais je n'oſe, de peur de faire un *quiproquo*, & de prendre *Vaugirard* pour *Rome*. S'il vous avoit plu de m'en dire quelque choſe de particulier dans la Lettre où vous m'en parlez, je me ſerois donné des airs, & j'aurois fait la capable & la ſavante comme une autre. Mais vos narrations ſont ſi peu circonſtanciées, & votre ſtyle ſi laconique, que vous me faites enrager, & j'aimerois mieux vous voir tomber dans le défaut de cet Abbé, qui parle, dit-on, vingt-quatre heures de ſuite. Vous

risqueriez moins qu'un autre d'ennuyer vos auditeurs, puisque lorsqu'on parle bien, on se fait toujours écouter avec plaisir. Cependant il y a toujours un milieu entre les deux extrêmités, & vous pourriez bien appuyer un peu plus que vous ne faites sur les endroits que vous voyez propres à exciter la curiosité, & je ne saurois m'empêcher de croire qu'il n'entre un peu de malice dans votre fait. Pour vous en punir, je vous demande une relation d'*Utrecht*, de sa situation, de son origine & de son gouvernement, dussiez-vous y faire un voyage exprès; j'espere que vous ne me refuserez pas cette grace, & je vous assure que je ne cesserai de vous la demander jusqu'à ce que je l'aye obtenue. Vous avez déja éprouvé mon obstination: & comme j'ai éprouvé votre complaisance, je ne doute point que je ne l'éprouve encore. Adieu, j'en attends les effets; c'est assez écrit pour aujourd'hui. Je suis, &c.

A Paris ce,

LETTRE LXXXIX.

Les alarmes que j'avois prifes, & que je vous avois données n'étoient point fi mal fondées que vous pourriez le croire ; & elles n'auroient pas été fauffes fi, comme vous l'avez fort bien remarqué, la Reine de la *Grande-Bretagne* n'avoit, par fa prudence, paré les coups qu'on avoit deffein de nous porter. J'aime à voir la juftice que vous rendez là-deffus à cette Princeffe ; & les éloges que vous lui donnez me font un vrai plaifir. Ses Miniftres en méritent auffi, puifqu'il eft très-fûr qu'ils ont très-bien fecondé les intentions de leur Souveraine, & qu'ils ont marqué beaucoup de zele pour tous fes glorieux deffeins. Le Comte de *Strafford*, fon Ambaffadeur auprès des Etats-Généraux, s'eft donné de furieux mouvements ; & on lui a vu paffer & repaffer les mers coup fur coup pour tâcher de trouver des

ajustements, lorsqu'il sembloit que les cartes fussent le plus brouillées. Ainsi il doit avoir part aux lauriers & aux palmes que la paix fera naître, comme il a eu part à ceux qui ont germé dans les champs de Mars, auxquels il a su joindre depuis peu le myrte, en épousant une des plus belles & riches personnes de son Pays. Mais il me semble que je donne dans le Phébus; & ce myrte, ces palmes & ces lauriers, me font sortir de mon style ordinaire. Rentrons donc dans notre moyenne région, de peur d'encourir le sort d'*Icare*, & revenons à nos moutons. Je vous dirai donc qu'il me semble que vous vous abandonnez un peu trop tôt à la joie, puisque malgré la séparation des Anglois, on n'a pas laissé de nous prendre le *Quesnoy*, & d'assiéger *Landrecy*. Les Troupes Auxiliaires ont refusé, quoiqu'à la solde de l'*Angleterre*, de suivre les ordres du Général Anglois, disant qu'étant Allemandes, & par conséquent relevant de l'Empereur, elles ne pourroient pas se dispenser de combattre les Ennemis de

l'Empire. On a eu beau les menacer de supprimer leur paie, rien n'a été capable de les ébranler : elles ont été joindre le Prince *Eugene*; & le Prince d'*Anhalt-Dessaw*, qui commande les Prussiens, a dit tout haut : que ceux qui prendroient un autre parti seroient des, &c. Vous me dispenserez de répéter le mot dont il s'est servi, car il ne siéroit pas dans la bouche d'une femme. Cette déclaration authentique a valu au Prince qui l'a faite un remerciement de l'Empereur, qui lui a écrit la Lettre du monde la plus obligeante, & lui a marqué qu'il lui tenoit tout le compte imaginable de son zele & de sa fermeté. Cependant le Duc d'*Ormond*, qui comptoit que toutes les Troupes Auxiliaires le suivroient, s'est trouvé fort loin de son compte; & ce décompte n'a pas fort accommodé les François. M. de *Villars* a excité à livrer *Dunkerque* : & il y auroit eu du mal entendu, si Mylord *Strafford* n'eût été en personne à l'Armée, & n'eût fait marcher les Anglois droit à *Gand*, lorsqu'il eut perdu l'espérance de faire revenir

les Allemands ; par cette démarche il a fait voir aux Francois que les Anglois seroient toujours en état de leur faire donner l'équivalent de *Dunkerque* ; & les François, qui ne demandoient que cela, les en ont mis en possession. Les Protestants croyoient voir briser par-là les chaînes de leurs Galériens, dont il y avoit un grand nombre dans ce Port. Mais comme on étoit convenu qu'il n'y auroit rien de changé dans la Magistrature & dans le Gouvernement de la Ville, & que la Garnison Angloise ne se mêleroit que de garder ses postes, il n'a point été parlé des Galériens, & il y a apparence que ce ne sera qu'à la paix que leurs fers seront rompus. Cependant l'impatience Françoise, & l'inquiétude de quelques personnes d'entre ceux qu'on appelle *Refugiés*, a pensé être nuisible à ces pauvres captifs, & a été cause qu'on les a doublement enchaînés, & qu'enfin, de peur que les murmures de ces esprits ne causassent quelque désordre, on a jugé à propos de dépayser ces bonnes gens, & de les transférer

ailleurs. Voilà comme ſouvent on gâte par trop d'empreſſement les affaires de ceux qu'on a le plus d'envie de ſervir. Cependant je ſuis ſûre que leur délivrance n'eſt que différée ; & qu'on ne redouble leurs fers que pour leur faire mieux ſentir le plaiſir de les voir briſer. Car enfin ils ne doivent pas ſouffrir des fautes d'autrui ; & celles qu'on leur impute ſont d'une nature à devoir bien plutôt attirer notre pitié qu'exciter notre colere, puiſqu'on ne peut leur reprocher que de porter un peu trop loin le zele qu'ils ont pour une religion qu'ils croyent bonne ; zele qui, quoique mal placé, ne laiſſeroit pas d'être préférable à cette indifférence que tant de gens ont à préſent pour les choſes qui regardent le ſalut. Au lieu de punir ceux qui ont la foi, il faudroit châtier les athées qui s'inſcrivent en faux contre les vérités les plus ſaintes, & qui, ſous prétexte de faire les eſprits forts, abuſent des eſprits foibles, & les entretiennent dans une incrédulité damnable, puiſqu'il eſt très-ſûr que nous ſommes ſau-

vés par la foi. Mais c'eſt aſſez moraliſé, & je vois bien que je ne ſaurois reſter aujourd'hui dans ma ſphere. Tantôt j'ai donné dans la Rhétorique ; je me mêle à préſent de faire la Théologienne; ainſi je crois que je ferai mieux de finir ma Lettre, que de continuer à parler ſur un ton qui ne me convient pas, & qui pourroit vous ennuyer, quoique vous vouliez me perſuader qu'on ne ſauroit s'ennuyer à m'entendre, & que vous pouſſiez l'exagération juſqu'à me ſouhaiter toute la volubilité de diſcours & la ſuperfluité de paroles de l'Abbé de B***. Vous pourriez faire des ſouhaits un peu plus raiſonnables; j'eſpere que celui-là ne ſera jamais rempli, & j'aimerois encore mieux paſſer vingt-quatre heures à dormir qu'à parler, ſuppoſé qu'il n'y eût que ces deux moyens de paſſer ſon temps, & qu'il ne fût pas poſſible de l'employer à divers uſages. Cependant, puiſque vous vous plaignez de la briéveté de mes narrations, & que vous en demandez une plus étendue ſur le chapitre d'*U-*

trecht, vous pouvez compter que vous ſerez ſervie comme vous le ſouhaitez. Je m'en vais apprendre la carte de ce pays. Quand il faudroit y faire un ſecond voyage, la pénitence ne ſeroit pas auſſi rude que vous pourriez bien vous l'imaginer; car le ſéjour d'*Utrecht* eſt fort agréable; la compagnie y eſt belle & nombreuſe, & on s'y divertit à merveille. Il y a Comédie & Opéra, moins bons qu'à *Paris* à la vérité, mais les Actrices en ſont aſſez jolies, & fort ſujettes à fournir des ſcenes réjouiſſantes au Public. Je crois cependant que je pourrai contenter votre curioſité; donnez-moi ſeulement le temps de m'inſtruire de ce que vous voulez ſavoir; enſuite je vous mettrai en état de parler d'*Utrecht* devant les Hollandois, ſans crainte de tomber dans le défaut du ſinge dont parle la Fontaine, qui, pour avoir appellé le *Pirée* ſon couſin, fut replongé dans la mer. Vous ne devez pas craindre de faire un pareil *quiproquo*. Repoſez-vous ſur moi, & croyez que ce que je vous dirai de ce beau Théâtre, à préſent ſi fort à la mode, ſera auſſi ſûr que je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE XC.

EH bien ! Madame, avois-je tort de me réjouir ? & ma joie n'étoit-elle pas mieux fondée que vos alarmes ? On dit ordinairement : *Rira bien qui rira le dernier.* C'est à nous que cet avantage étoit réservé, & la prise du *Quesnoi* a été bien vengée par l'entiere défaite du Camp de *Denain*, que commandoit le Comte d'*Albemarle*. Comme vous êtes à portée de savoir toutes ces nouvelles, vous n'ignorez pas comment la chose s'est passée, & vous savez sans doute que le Maréchal de *Villars* voulant d'un seul coup réparer l'indolence dont on l'avoit accusé : M. de *Villars*, dis-je, ranimant son courage & toute sa prudence, après avoir donné le change aux Alliés, & feint de vouloir attaquer les retranchements du Prince *Eugene*, donna sur le petit camp de *Denain*, dont la moitié fut taillée en pieces, & l'autre

noyée dans l'*Escaut*. Destinée bien différente de celle à laquelle ces Messieurs s'attendoient : car ils comptoient de pénétrer cette année en *Champagne*, & d'y aller boire nos vins. Cependant quelqu'avantage qui puisse nous revenir de cette affaire, je ne saurois m'empêcher de regretter les honnêtes gens qui y ont péri, & je vous assure que j'ai pleuré le pauvre Comte de *Dohna*, que j'avois vu ici bien des fois, & qui étoit un très-joli homme. Nos ennemis perdent en lui un bon général. Il étoit Gouverneur de *Mons*; & nos Plénipotentiaires avoient été fort contents de l'accueil qu'il leur fit lorsqu'ils passerent dans cette Ville, dont il fit très-bien les honneurs. Je vous avoue que dans cette occasion sa mort a été un rabat-joie pour moi : mais enfin l'intérêt public doit l'emporter sur le particulier, & la perte d'un homme de considération & de mérite doit céder au plaisir de nous voir enfin vainqueurs ; & l'on peut dire que c'est ici une victoire complette, puisqu'en nous rendant maîtres

de *Denain*, nous l'avons été ensuite de *Mortagne*, *saint Amand* & *Marchiennes*, qui, malgré la vigoureuse résistance du Brigadier *Berkoffer*, a été obligé de nous ouvrir ses portes, & de nous livrer toutes les provisions & les munitions que les Alliés y avoient renfermées. On y a trouvé entr'autres choses une quantité prodigieuse de fromages de *Hollande*, & de jambons de *Westphalie*. Cette capture a mis l'abondance dans notre Camp, & la disette dans celui de nos ennemis. Ils nous ont fourni par-là des armes pour les combattre; & c'est avec leurs propres canons & leur artillerie, qu'après avoir fait lever le siège de *Landrecy*, nous avons formé celui de *Douay*, & que nous comptons regagner les autres Places qu'on nous a enlevées. Voici une Chanson qui a été faite à ce sujet.

CHANSON.

Sur l'Air : *Prends ma Philis*, &c.

EUGENE, entrant en Campagne,
Assura d'un air hautain,
Qu'il entreroit en *Champagne*

Pour

Pour y goûter le bon vin.
L'*Hollandois*, plein de courage,
Fit apporter ſon fromage
Dans *Marchiennes* & dans *Denain*.
Mais *Villars*, rempli de gloire,
Leur a dit : Meſſieurs, tout beau;
C'eſt pour vous aſſez de boire
L'eau qui coule de l'*Eſcaut*.

La fortune, qui nous avoit ſi long-temps tourné le dos, revient nous gracieuſer, & nous faire part de ſes faveurs : & je ne doute point que les avantages que nous venons de remporter ne nous faſſent obtenir la paix à de meilleures conditions que celles qu'on vouloit d'abord nous impoſer. Je ſouſcris à celle qui regarde les Proteſtants, & à l'élargiſſement de leurs captifs; & s'il ne falloit que mon conſentement pour leur rendre l'Edit de Nantes, je le donnerois de bon cœur. Je crois, entre nous, qu'il y auroit de la juſtice, puiſqu'un Edit ſolemnel donné par un grand Roi, ratifié par ſes Succeſſeurs, & duquel d'autres Souverains ont été garants, ne devroit pas naturellement être révoqué : quoique la raiſon du plus fort

puisse être la meilleure chez le loup de *la Fontaine*, elle ne devroit pas cependant l'emporter sur la bonne foi chez les gens équitables. La conséquence en est même dangereuse: car quel fonds pourra-t-on faire à l'avenir sur pareilles promesses ? Et puisque *Louis le Grand* révoque les Edits de *Henri IV*, qui empêchera les descendants de *Philippe V*. de se pourvoir contre la renonciation qu'il fait à la Couronne de *France*, & de la révoquer selon leur bon plaisir ? Enfin cette guerre est une guerre de région & non de Religion : il est question de conserver l'Espagne à *Philippe* ; de garder & étendre s'il se peut les frontieres de *France*, & non de forcer de pauvres gens à croire ce qu'ils ne peuvent. Je pense que c'est le cas des *Gabaonites*, & je crains qu'en manquant à ce qu'on leur a promis, on n'attire sur le Royaume les malheurs que la mauvaise foi de *Saül* attira sur le pays d'*Israël* à leur égard. Vous voyez, Madame, que je moralise à mon tour : je ne m'en fais pas un scrupule : car à présent personne

ne fait son métier ; & pour me servir de votre expression, tout le monde sort de sa sphere. On voit même les plus habiles gens faire de grandes fautes dans leur art : peut-être parce qu'ils ne s'y appliquent pas assez, & qu'ils ne bornent pas là toute leur science. M *** fameux Chirurgien, vient de donner une preuve de ce que je dis, en piquant l'artere à Madame de *Villacerf*, & l'envoie au tombeau : car la gangrène s'est mise à la plaie ; il a fallu lui couper le bras auprès de l'épaule, & mourir après toutes ces cruelles souffrances ; ce qui est mourir mille fois. Malgré tout cela la bonne Madame de *Villacerf* n'a pas laissé de faire un legs à ce Chirurgien, qui étoit devenu son bourreau, parce-qu'elle prévoyoit qu'une pareille aventure lui feroit perdre sa réputation, & le mettroit hors d'état de gagner sa vie. C'est pousser loin la générosité, & bien pratiquer le précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal. Madame de la *Hoguette*, fille de M. de *Marillac*, qui étoit une veuve

illustre, vient d'entrer pour la seconde fois dans le cercueil. Je dis pour la seconde fois; car il y a environ vingt ans qu'après une violente maladie, & après avoir reçu tous les Sacrements, elle fut crue morte; on l'ensévelit, & elle auroit été mise dans le tombeau, si Madame de *Marillac* sa mere, qui l'avoit tendrement aimée, n'eût voulu, avant de s'en séparer pour toujours, l'embrasser encore une fois. On eut beau s'y opposer, elle se jetta sur ce cadavre prétendu, & à force de le tourner & retourner, elle y remarqua encore un petit reste de chaleur, que les Médecins imputerent à certains remedes qu'ils avoient fait prendre à cette Dame. La tendre mere ne se paya point de ces sortes de raisons; elle arracha promptement les langes funebres dont cette chere fille étoit enveloppée, & fit tant par ses soins, qu'elle la rappella à la vie, où elle avoit resté jusques à l'heure qu'il est, qu'elle vient d'en partir tout de bon, & jusques à la *Vallée de Josaphat*. Voilà, Madame, toutes les nou-

velles que je puis vous mander d'ici. On parle pourtant de trois beaux mariages qui doivent ſe faire à la Cour, & dont ſans doute la concluſion ſera renvoyée à l'hiver : l'un eſt celui de M. le Comte de *Toulouſe*, qui par parentheſe, eſt parfaitement bien guéri de la *pierre*, & rétabli de l'opération qu'il a été obligé de ſouffrir pour s'en délivrer. On prétend qu'il va épouſer la fille aînée de Madame la Ducheſſe ; que l'on donne la cadette au jeune Prince de *Conti*, & Mademoiſelle de *Conti* à Monſieur le Duc leur Frere. Il faut eſpérer que ces redoublements d'alliance étoufferont toutes les ſemences de procès qu'on craignoit de voir réveiller dans ces illuſtres Maiſons depuis la mort de M. le Duc de *Vendôme*, qui avoit travaillé à les aſſoupir. Mais j'oubliois de vous faire part d'une grande nouvelle. C'eſt la chûte de la Samaritaine. Ce fameux ornement du *Pont-Neuf* vient d'être détruit, parce qu'il a fallu faire de nouveaux pilotis pour le ſoutenir ; le Peuple, qui n'entre point dans ce détail-là,

en impute la faute aux Jésuites. Il a paru des Vers dont les rimes ne sont pas fort justes : les voici tels qu'ils sont.

Le *Tellier* * , ce grand ami de Dieu ,
Et ferme appui de la noire Sequelle ,
Un jour passant sur le *Pont-Neuf* :
Eh quoi ! dit-il , toujours cette femelle
Jaser depuis cent ans ; & que se dire encor ?
Son Compagnon altier , grand esprit fort ,
Lui dit : *Jesus* lui prouve que sa Grace
Est un céleste don , nécessaire , efficace.
Efficace ! répond le pere tout en feu :
Qu'on le mette dessus ma liste ;
Ainsi que Port-Royal , faisons raser ces lieux.
On me l'avoit bien dit qu'il étoit Janséniste !

Vous voyez , Madame , que le *Pont-Neuf* & *Dieu* , riment à peu près comme fiche ton nez dans mon épaule, &c. Mais ce sont à tous égards des Vers du *Pont-Neuf*. Adieu ; j'attends la relation d'*Utrecht* que vous m'avez promise. Je suis toujours , &c. *A Paris ce.*

* *Jésuite , Confesseur du Roi.*

LETTRE XCI.

JE partage avec vous, Madame, la joie que vous causent les heureux succès que nous venons d'avoir. J'en prévois les suites comme vous. Vos pronostics commencent même à s'accomplir; on vient de nous restituer *Douay*; le *Quesnoy* est assiégé, *Bouchain* menacé d'un pareil sort, & nous allons voir revenir ces temps heureux dont parloit M. *Pelisson*, où *Louis* le Grand, plus vaillant qu'*Achille*, soumettoit quatre Villes en quinze jours. Voila de quoi fournir matiere à de nouveaux Eloges, & de quoi exercer nos Poëtes modernes. J'aurois seulement souhaité qu'on n'eût pas tant appuyé sur l'article des fromages & des jambons trouvés dans *Marchiennes*, dont toutes les Gazettes ont pris soin de faire exactement l'inventaire; ce qui a donné lieu de dire, que M. le Maréchal de *Villars* avoit

grossi ses trophées des uns, & qu'il avoit pris sur les autres les lauriers dont il prétendoit couronner son triomphe. Nous aurions pu nous épargner ce ridicule, en faisant sonner un peu moins haut une prise de si petite importance ; & nous ne voyons pas que les Alliés ayent fait autant de bruit du butin remporte dans *Vigo*, & de tous les avantages que leur a procuré le gain des batailles d'*Hogstet*, *Ramillies*, *Malplaquet*, &c. Aussi on voit que quoique les railleurs ne soient pas à présent de leur côté, ils ne peuvent pas s'empêcher de rire de nos hyperboles, & de la maniere dont nous nous énorgueillissons de ce retour de fortune. On a même imprimé en *Hollande* le Sermon du Pere *Poisson*, qu'on prétend être Jésuite, & qui a comparé le Camp de *Denain* à celui des *Syriens* ; & les provisions trouvées dans *Marchiennes*, à cette abondance que la défaite des *Syriens* apporta en *Israël*, dans le temps du Prophête *Elisée*. On a fait des remarques, qui ont été imprimées avec ces fragments de Ser-

mons, & qui en font une eſpece de critique. On ſe jette enſuite ſur la fripperie des Jéſuites, prétendant que le Pere *Poiſſon* eſt Membre de la ſainte Société, & qu'il en pratique les maximes; mais la *Quinteſſence* a pris ſoin de détromper le Public, en diſant que c'eſt à tort qu'on apoſtrophe les enfants d'*Ignace*, puiſque le Pere *Poiſſon* eſt Cordelier. Il eſt vrai qu'on leur impute tout ce qu'on croit mal, témoin la chûte de la *Samaritaine*. Mais ce ne ſont point des réflexions que vous me demandez, vous vous attendez à l'hiſtoire d'*Utrecht*, & je vais remplir votre attente. *Utrecht* eſt la Ville capitale de la Province qui porte ce nom, & qui eſt une des ſept que l'on appelle Provinces-Unies. C'eſt la cinquieme en rang. Elle n'eſt pas d'une grande étendue, quoiqu'elle ait pu fournir autrefois des Armées de quarante mille hommes, & qu'elle ait ſoutenu diverſes guerres contre les Hollandois, les Friſons & les Gueldrois, qui ſont ſes plus proches voiſins; car elle confine à l'Orient & au

Midi la Province de *Gueldre*; au Nord le Golphe de *Zuyderzée*, qui la sépare de la Frise, & à l'Occident la Hollande. Ces Villes sont *Utrecht*, Amersfort, Renen, Montfort, Wijck, Overstede, &c. On distingue ordinairement ce pays par quatre quartiers : le Diocese superieur, l'inférieur, Hemsland & le pays de Montfort. Les Evêques d'*Utrecht* étoient autrefois Souverains de la Province, Princes de l'Empire; & les Ducs de Brabant, de Cleves, les Comtes de Hollande, de Gueldre, de Cuyck & autres, jusques au nombre de vingt-huit, relevoient de leur domination, à laquelle l'Empereur *Charlemagne* avoit attaché tout ce relief, & une partie de la Hollande, afin de les engager à travailler avec plus d'ardeur à la conversion des Payens, qui occupoient la plûpart des Pays voisins. Il y a eu soixante Evêques d'*Utrecht*, depuis l'année 690 jusques à environ 1580, que *Philippe II*, à la sollicitation du Pape *Paul IV*, érigea cet Evêché en Archevêché, & créa des Evêques à *Harlem* en

Hollande, à *Middelbourg* en Zélande, à *Lewarde* dans la Province de Frise, à *Deventer* dans celle d'*Over-issel*, & à *Groningue*, qu'il donna pour Suffragants à l'Archevêque d'*Utrecht*; cet Archevêque s'appelloit *Fréderic Schenck* de *Tautenbourg*: il ne jouit pas long-tems de ce nouveau grade, par les changements qui arriverent dans le pays, qui secoua le joug de l'Espagne & embrassa la Religion Protestante. Si vous souhaitez savoir le nom des soixante Evêques, dont je viens de vous parler, les voici, & vous ne vous plaindrez pas que je vous manque d'exactitude. Le premier Evêque d'*Utrecht* fut Saint *Willebrode*, dont les Catholiques Romains de ce Pays célébrent tous les ans la Fête le ..... de Novembre. Ce fut lui qui fonda l'Eglise qu'on appelle Dôme, qui étoit dédiée à *S. Martin*. Il fit encore d'autres fondations; & sa mémoire est en vénération à *Utrecht*, comme à *Paris* celle de *Sainte Genevieve*. *S. Boniface* lui succéda, & fut le second Evêque d'*Utrecht*. *S. Grégoire* le troisieme; qua-

trieme *S. Albrée*; cinquieme *S. Theodaric*; fixieme *Hermalaire*; feptieme *Rixfride*; huitieme *S. Fréderic*, que *Judith*, femme de l'Empereur *Louis le pieux*, fit maffacrer, parce que, comme *S. Jean-Baptifte*, il crioit contre l'incefte dans lequel cette méchante femme étoit engagée. Le neuvieme fut *Alfride*, frere de S. *Fréderic*; le dixieme *Hedgere*; le onzieme S. *Hungere*. Ce fut de fon temps que la Ville d'*Utrecht* fut ruinée par les *Normands*, & il fut obligé de fe retirer avec fon Clergé auprès de l'Empereur *Lothaire*, qui avoit embraffé la vie monaftique dans l'Abbaye de *Prumy*, au Diocefe de Treves, & qui lui affigna pour fa demeure l'Abbaye de S. *Pierre*, auprès de *Ruremonde*, où il a fini fes jours. *Obidalde* fut le douzieme Evêque; *Eglibolde* le treizieme; *Strabbolde*, defcendu des Rois de Frife, fut le quatorzieme, & fous fon gouvernement la Ville d'*Utrecht* fut ruinée par les Danois. *Balderik* de *Cleves*, qui en fut le quinzieme Evêque, y rétablit le Siege Epifcopal. *Solemaire* fut

fût le ſeizieme; *Baudoüin* de Cleves le dix-ſeptieme. S. *Aufride*, Comte de *Brabant*, fut le dix-huitieme : il donna quantité de ſes Terres à l'Egliſe d'*Utrecht*, & fonda une Abbaye de S. *Benoît* près d'Ameſort. Cette Abbaye fut transférée à *Utrecht* en 1054, & on l'appella l'Abbaye de S. *Paul.* Le dix-neuvieme fut *Deldolde*, Religieux Bénédictin de *Dooſt-Broek*, près d'*Utrecht.* Il fit bâtir l'Egliſe de S. *Martin*, & la conſacra en préſence de l'Empereur *Henri II*, du Duc de Brabant, des Comtes de Hollande, de Gueldre, de Cleves, de *Cuyck*, & de douze Evêques. S. *Bernulphe*, Curé de *Dooſteer-beeck*, près d'Arnhem, fut élu Evêque d'*Utrecht*, dont il fut le vingtieme, à la ſollicitation de l'Empereur *Conrad* II, lorſqu'il lui porta la nouvelle de l'accouchement de l'Impératrice *Chiſelle*, ſon épouſe. Il fit pluſieurs fondations, & bâtit les Egliſes de S. *Jean-Baptiſte* & de S. *Pierre* : il fut enterré dans cette derniere, & l'on prétend que ſon corps y fut trouvé entier en

1668. Le vingt-unieme Evêque fut *Guillaume de Pont*, fils de *Wiehard*, Seigneur de Gueldre. Le vingt-deuxieme fut *Conrad de Suabe*, qui avoit été Précepteur de l'Empereur *Henri IV*. Il fit bâtir l'Eglise de Notre-Dame dans un endroit très-marécageux, & trouva un Maçon qui, moyennant une grosse somme d'argent, lui offrit de faire des fondements très-solides. L'Evêque eut envie de savoir le secret de ce Maçon, & s'adressa pour cela à un de ses fils, qui lui apprit qu'il ne s'agissoit que de bâtir des colonnes sur des peaux de taureaux. Cette curiosité du Prélat lui fut funeste; le Maçon se vengea sur lui de l'indiscrétion de son fils, & l'assassina l'an 1099. Il fut enterré dans l'Eglise Notre-Dame, qu'il avoit bâtie & fondée. *Burchard* fut le vingt-troisieme Evêque, & *Codebalde* le vingt-quatrieme. Ce fut lui qui, au Concile de Rheims en 1119, obtint du Pape *Gelase* la permission de porter la Crosse, la Mitre, & les autres ornements Episcopaux, dont ses prédé-

ceſſeurs n'avoient pas été revêtus. *André* de *Cuyck*, vingt-cinquieme Evêque d'*Utrecht*, dont le frere avoit aſſaſſiné *Florent*, frere de *Thierry* Comte de Hollande, eut de grands démêlés avec ce Seigneur, à cauſe de ce meurtre. Et ſous *Heribert* de *Borech*, ſon ſucceſſeur & vingt-ſixieme Evêque d'*Utrecht*, *Thierry* mit le ſiege devant la Ville, & l'Evêque ne trouva pas d'autre expédient que de ſe parer de ſes ornements Epiſcopaux, & de ſortir, à la tête de ſon Clergé, pour menacer le Comte de l'excommunier, s'il ne levoit promptement le ſiege. La menace fit effet, car *Thierry* ſe jetta d'abord aux pieds du Prélat & devint enſuite un de ſes meilleurs amis. Sous cet Evêque la Ville fut réduite en cendres, avec une partie de ſes Egliſes. Le vingt-ſeptieme Evêque d'*Utrecht* fut *Herman* de *Hornes*, qui avoit été Prévôt de S. *Gereon à Cologne*. *Godefroy* de *Rhenen*, vingt-huitieme Evêque, fut élu à la ſollicitation de l'Empereur *Fréderic Barberouſſe*, qui vint exprès pour cela à *Utrecht*. Le

vingt-neuvieme Evêque fut *Baudoüin*, frere de *Florent*, Comte de Hollande. *Arnould Difembourg*, Prévôt de *Deventer*, fut le trentieme, & il l'emporta, par le fecours d'*Othon*, Comte de *Gueldre*, fur *Thierry* de *Hollande*, Neveu de l'Empereur. Le Pape *Innocent III.* décida en fa faveur ; mais *Thierry* ne perdit rien pour attendre ; car il fut fon Succeffeur, & par conféquent le trente-unieme Evêque. *Thierry* de *Are* fut le trente-deuxieme. *Othon*, fils d'*Othon II*, Comte de *Gueldre*, fut le trente-troifieme. *Othon* de la *Lippe* le trente-quatrieme. Ce fut lui qui fit une Croifade avec l'Empereur *Fréderic II*, pour la conquête de la Terre Sainte. Il fit auffi la guerre à *Rodolphe*, Châtelain de *Coëvorde*, & fut défait & maffacré par les Habitants du Pays de *Drenthe*. *Willebrand* d'*Oldenbourg*, trente-cinquieme Evêque, vengea la mort de fon Prédéceffeur fur les *Drenthois*, & fur le Châtelain de *Coëvorde*, qu'il punit très-févérement. Il avoit été Evêque de *Paderborn* avant de l'être d'*U-*

trecht, & mourut en 1233, après avoir fait deux fois le voyage de la Terre Sainte. Le trente-ſixieme Evêque fut *Othon*, fils de *Guillaume I*, Comte de Hollande, qui fut tuteur de *Guillaume II.* ſon neveu, Comte de Hollande, Roi des Romains, qui en faveur de ſon Oncle accorda de grands privileges à l'Egliſe d'*Utrecht*. *Golwin* de *Amſtel* en fut le trente-ſeptieme Evêque, après y avoir été Prévôt, & réſigna ſon Evêché, après l'avoir poſſédé un an. Le trente-huitieme fut *Henri* de *Vianen*, Grand Prévôt de Cologne. Il voulut faire rebâtir l'Egliſe Cathédrale d'*Utrecht*; mais il ne vécut pas aſſez. *Jean* de *Naſſau*, trente-neuvieme Evêque, fut dépoſé par le Pape *Honoré III*, l'an 1287. *Jean* de *Sirich*, Lorrain de nation, fut le quarantieme Evêque d'*Utrecht*, & quitta enſuite cet Evêché pour prendre celui de Toul. Le quarante-unieme fut *Guillaume* de *Berthout*, qui deſcendoit des Souverains de Malines. Il ſe brouilla ſi fort avec les Peuples, que, perdant le reſpect

dû à ſon caractere, ils le firent priſonnier, & après un an de captivité il perdit la vie l'an 1301, dans une bataille contre les Hollandois. *Guy* de *Hainaut*, fils de *Jean* d'*Avennes*, Comte de *Hainaut*, fut le quarante-deuxieme Evêque, après avoir été auparavant Chanoine & Tréſorier de Liege: il refuſa le Cardinalat que le Pape *Clément V* lui offrit au Concile de Vienne. *Fréderic de Syrich* lui ſuccéda, & fut le quarante-troiſieme. *Jacques* de *Outhorn* le quarante-quatrieme; *Jean* de *Dieſt* le quarante-cinquieme; *Nicolas* de *Capitus*, Romain de nation, le quarante-ſixieme. Il fut préféré à *Jean* de *Bronchorſt* & à *Jean* d'*Arckel* ſes concurrents; mais deux ans après il remit l'Evêché entre les mains du Pape, après avoir reçu de ce Pontife le Chapeau de Cardinal. *Jean* d'*Arckel*, qui avoit été un de ſes concurrents, lui ſuccéda, & fut le quarante-ſeptieme Evêque; mais il quitta cet Evêché pour celui de Liége. L'an 1364 *Jean* de *Vernenbourg* quitta celui du *Munſter* pour lui ſuccéder,

& fut le quarante-huitieme. Le quarante-neuvieme fut *Arnould* de *Hornes*, qui devint ensuite Evêque de *Liege* l'an 1378. Il prétendoit jouir de deux Evêchés; mais le *S. Siege* ne le trouva pas à propos, & on lui donna pour Successeur *Florent* de *Weuclinshoven*, qui fut le cinquantieme; *Fréderic*, Comte de *Blanckenheim*, auparavant Evêque d'*Ausbourg*, cinquante-unieme; *Zwedere* de *Culembourg*, cinquante-deuxieme; *Rodolphe* de *Diepholdt*, le cinquante-troisieme; *Gysbert* de *Brederod* le cinquante-quatrieme. Celui-ci ne garda son Evêché qu'environ deux ans, après quoi il s'en démit entre les mains du Pape *Calixte III*, ne se réservant qu'une pension, & les Prévôtés de la Grande Eglise de S. Sauveur d'Utrecht & de celle de S. Donas de Bruges. *David* de *Bourgogne*, fils naturel de *Philippe* le *Bon*, lui succéda, & fut le cinquante-cinquieme Evêque. *Fréderic* de *Baden* le cinquante-sixieme; mais les troubles que *Charles* d'*Egmont*, Duc de Gueldre, excita dans le Pays, l'obligerent à quitter son Evêché, dont

il se démit l'an 1516. *Philippe* de *Bourgogne*, autre fils naturel de *Philippe le bon*, en fut pourvu, & devint le cinquante-septieme Evêque. Le cinquante-huitieme fut *Henri de Baviere*, Fils de *Philippe*, Electeur & Comte Palatin du *Rhin*. Il fut le dernier qui posséda ce Pays en souveraineté. Ses Sujets se révolterent contre lui, le chasserent, & l'obligerent à implorer la protection de l'Empereur *Charles V*, auquel il transporta, du consentement de son Clergé & des Etats, la domination temporelle du Pays en 1528, après quoi il fut fait Evêque de *Vormes*. Le Pape *Clément VII.* confirma la donation faite en faveur de *Charles V*, & suppléa par plein pouvoir à toutes les nullités qui auroient pu se trouver dans cette résignation. *Guillaume* de *Enckvort*, natif de Bois-le-Duc, Cardinal, Evêque de *Tortose* en Espagne, & favori du Pape *Adrien IV*, fut le cinquante-neuvieme, par l'autorité du Pape *Clément VII.* & de l'Empereur *Charles V*, & mourut à Rome, sans

avoir résigné. *Georges* d'*Egmont* lui succéda, & fut le soixantieme & dernier Evêque d'*Utrecht*. *Fréderic* de *Tautenbourg* en fut, comme je vous l'ai dit, le premier Archevêque, & ne jouit pas long-temps de cette dignité, à cause des révolutions que les cruautés de *Philippe II.* & du Duc d'*Albe*, qui commandoit de sa part dans les Pays-Bas, y causérent. Chacun sait avec quelle indignité on traitoit alors ceux qui venoient faire de justes plaintes, & par combien de mauvais traitements on les obligea à secouer un joug qui leur étoit devenu insupportable. Ce trait d'histoire est trop considérable pour avoir échappé à votre littérature ni à votre mémoire. Vous ne sauriez ignorer la confédération de ces Seigneurs, qui après avoir été traités de gueux, se firent un honneur d'en prendre le nom & les armes, & de porter une besace & une écuelle de bois, pour preuve de l'état où la tyrannie les vouloit réduire. *Guillaume* Prince d'*Orange*, Bisaïeul du feu Roi d'*Angleterre*, se mit à la tête de tous ces mécontents,

& par sa valeur donna à sa patrie la liberté dont elle jouit depuis ce temps; plus heureux que les Comtes de *Hornes* & d'*Egmont*, qui furent les victimes que *Philippe* immola à son ressentiment. Ce fut en l'an 1509 que les Provinces-Unies furent érigées en République, & reconnues indépendantes par un Traité qui fut fait avec l'*Espagne*. L'union de ces Provinces se fit à *Utrecht* le treize Janvier 1579, & voici quels en furent les articles.

1. Que les sept Provinces s'uniroient ensemble comme si ce n'en étoit qu'une, & qu'elles ne pourroient être désunies par testament, donation, vente, échange, ni autre Traité que ce pût être.

2. Que chaque Province & chaque Ville en particulier jouiroient de tous les droits, privileges, coutumes & statuts dont elles avoient joui auparavant, & que lorsqu'il arriveroit entr'elles quelque différend, les autres ne s'en mêleroient point, à moins que ce ne fût pour les ajuster à l'amiable.

3. Qu'elles s'obligent de s'assister les

unes les autres, d'employer leurs vies & leurs biens contre toutes ſortes d'ennemis, contre toutes les attaques & tous les aſſauts qu'on pourroit donner à quelqu'une de ces Provinces; ſoit que ce fût ſous prétexte de quelque Majeſté Royale, de rétablir la Religion Papiſte, ou quelqu'autre que ce pût être.

4. Que les Villes frontieres de l'union, qui ſe trouveront en mauvais état, ſeront fortifiées & rétablies aux dépens des Provinces dans leſquelles elles ſeront ſituées, & qu'on fortifiera les nouvelles Villes aux dépens de la Généralité.

5. Que de trois en trois mois on paſſeroit un bail à ferme de tous les impôts qui s'exigent dans les Provinces, au plus offrant, & que les droits qu'on avoit accoutumé de payer à Sa Majeſté Royale, feroient employés pour la défenſe publique.

6. Que dans un mois on écriroit le nom de tous les Habitants du Pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de ſoixante.

7. Qu'on ne feroit jamais de paix ni de guerre que du consentement de toutes les Provinces.

8. Que les uns ni les autres ne prendroient aucune résolution qu'à la pluralité des voix, & que ce seroit le Gouverneur qui termineroit le différend qui pourroit arriver sur cela entre les Provinces.

9. Qu'on recevroit dans l'union tous les Princes, Seigneurs, Terres & Villes qui voudroient y entrer, du consentement des Princes.

10. Qu'à l'égard de la Religion, ceux de *Hollande* & de *Zelande* en agiroient comme bon leur sembleroit: que toutes les autres Provinces se régleroient sur ce qu'en ordonneroit l'Archiduc *Matthias*, ou comme elles le jugeroient à propos pour la conservation de leur Province en particulier, pourvu que toutes les Religions soient tolérées.

11. Qu'en cas qu'il y eût quelque différend entre ces Provinces, s'il n'en regardoit qu'une, les autres l'accommoderoient; & si la chose les regardoit

toutes

toutes en général, les Gouverneurs y mettroient ordre ; & que dans les deux occasions on prononceroit la sentence dans un mois au plus tard, & cela sans appel.

12. Qu'on tiendroit les Etats comme auparavant ; & que pour les monnoies, les Provinces en conviendroient ensemble.

13. Qu'il n'y auroit que les Etats qui auroient droit d'interpréter ces articles : mais qu'en cas qu'il s'y élevât quelque dispute, elle seroit terminée par le Gouverneur.

14. Qu'ils s'obligeoient eux-mêmes de saisir & de mettre en prison tous ceux qui feroient en quelque maniere que ce fût quelque chose de contraire à ces articles, & qu'il n'y auroit ni privilege ni exemption qui pût les en garantir.

Ce furent les Députés des Provinces de *Gueldre*, de *Zutphen*, de *Hollande*, de *Zelande*, d'*Utrecht*, de *Frise* & des *Omelandes*, qui composerent cette assemblée. Elles attirerent aussi dans leur parti les Villes de *Gand*, d'*Anvers*, de

Bruges, & quantité d'autres. La Ville d'*Utrecht* a été illuſtrée par cette célebre ſcene, à laquelle elle a ſervi de théâtre, & cela me paroît de bon augure pour le ſuccès de celle qui s'y paſſe à préſent. L'Empereur *Charles V.* y fit bâtir l'an 1529 un Château, qu'on nomma *Urebourg*, c'eſt-à-dire, Château de paix: ainſi on ne pouvoit pas aſſembler le Congrès ſous de plus heureux auſpices. Les armes d'*Utrecht* ſont tranchées d'argent & de gueules. Cette Ville eſt ancienne: on prétend qu'elle a été bâtie par le Sénateur *Antoine*, ſous le régne de *Néron*, & nommée par les Latins *Ultrajectum*, *Trajectum Inferius*, *Trajectum Ultricencium*, *Antonina Civitas*, & *Trajectum ad Rhenum*, pour la diſtinguer de la Ville de *Maſtricht*, qu'on appelle en latin, *Trajectum ad Moſam*. Les *Wilres* ruinerent entiérement la Ville d'*Utrecht*, & ne laiſſerent que le Château, qu'ils nommerent *Wilrenbourg*. Ce fut *Clotaire IV*, Roi de France, qui la fit bâtir, & qui la nomma *Utrecht*, parce que

trecht signifie trajet ; & qu'avant que le Rhin eût changé de lit, *Utrecht* étoit un lieu d'un fort grand passage. Cette Ville a donné le jour au Pape *Adrien VI.* Il nâquit l'an 1459. Son pere, que les uns prétendent avoir été Tapissier, & les autres Brasseur, s'appelloit *Florent*, & le nom de sa famille étoit *Boyens. Adrien*, après avoir fait ses humanités à *Utrecht* & sa philosophie à *Louvain*, au College du *Porc*, l'enseigna ensuite à celui du *Faucon*, dans la même Ville, où il prit le bonnet de Docteur en Théologie le 21 Juin 1491. Ce fut *Marguerite d'Angleterre*, Sœur du Roi *Edouard IV*, & Veuve de *Charles le Hardi*, Duc de Bourgogne, qui fit les frais de cette cérémonie. *Adrien* fut fait après cela Chanoine & Professeur en Théologie, & Doyen de l'Eglise de S. Pierre de *Louvain*. L'Empereur *Maximilien I.* lui confia l'éducation de *Charles* son Petit-Fils. Il fut envoyé en Espagne avec le titre d'Ambassadeur auprès du Roi *Ferdinand*, qui lui donna l'Evêché de *Tortose*. Après la mort de

ce Monarque, il partagea la Régence de l'Eſpagne avec le Cardinal de *Ximenès*, & reſta enſuite ſeul Viceroi du Royaume. Il fut fait Cardinal le premier Juillet 1517 par le Pape *Léon X*, & élu Pape le 9 Janvier 1522. La fortune de ce Pontife m'a engagée dans une digreſſion dont je n'ai pas cru pouvoir me diſpenſer, j'eſpere qu'elle ne vous ſera pas déſagréable. L'Empereur *Henri V* voulut finir ſes jours à *Utrecht*, & y mourut l'an 1125. L'Empereur *Conrad II* mourut dans le voiſinage de cette Ville en 1034, & l'an 697 il ſe tint un Concile à *Utrecht* pendant que S. *Willebrode* en étoit Evêque. On a vu autrefois deux Commanderies à *Utrecht*; l'une des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui étoit dans l'Egliſe de S. Nicolas; & l'autre des Chevaliers de Malthe, dans celle de Sainte Catherine. *Bernulphe*, vingtieme Evêque d'*Utrecht*, y fonda une Abbaye de l'Ordre de S. Benoît, qu'on appelloit l'Abbaye de S. Paul, en 1054, & *Willebrand* d'*Oldenbourg*, trente-cinquieme Evê-

que de la même Ville, y en fonda une autre de l'Ordre de Cîteaux en 1233. *Swedere*, Seigneur de *Gaësbeek* de *Butten*, y fonda une Chartreuse en 1399, & un Prieuré de Chanoines Réguliers de S. Augustin. Il s'y établit des Dominicains en 1278, des Récollets en 1308, des Carmes en 1475. Il y vint ensuite des Religieuses dites de Jérusalem, des Brigitines, des Madelonnetes, & enfin toute une fourmilliere de Moines & de Nonnetes. On voit encore à *Utrecht* quantité de ces Monasteres, dont les uns sont occupés par des Particuliers, & les autres servent à des usages publics. Ce fut *Balderic* de *Cleves*, quinzieme Evêque d'*Utrecht*, qui fit entourer cette Ville de murailles, après l'avoir de beaucoup agrandie, en 934. Elle a à présent environ une lieue & demie de tour, neuf bastions, deux demi-lunes, & un ouvrage à cornes. On prétend que la Grande Eglise, dédiée à S. Martin, où, comme je vous l'ai dit, S. *Willebrode* fonda & établit une Abbaye: on dit, dis-je, que cette Eglise,

qu'on appelle à présent le Dôme, a été bâtie en 630 par le Roi *Dagobert I*; & après qu'elle eût été ruinée, comme le reste des édifices de la Ville, par les Normands, *Adelbolde*, dix-neuvieme Evêque d'*Utrecht*, la fit rebâtir & la bénit en 1024, en présence de l'Empereur *Henri II.* & de douze Evêques. Elle fut encore ruinée une seconde fois, & *Henri* de *Vianen*, qui étoit le trente-huitieme Evêque d'*Utrecht*, commença à la rebâtir. Ses successeurs l'acheverent, & elle a été fort embellie depuis. Sa structure est magnifique. Il y a auprès de l'entrée une très-belle tour de trois cens quatre-vingt huit pieds de haut, d'où l'on peut voir distinctement quinze ou seize Villes. Cette Tour fut bâtie l'an 1321 par *Fréderic* de *Syrich*, quarante-troisieme Evêque d'*Utrecht*. S. *Willebrode* fit bâtir l'Eglise Collégiale de S. Sauveur, où il établit le Siege Episcopal. Celle de la Sainte Vierge fut bâtie par *Conrad*, vingt-deuxieme Evêque, & eut pour Prévôt le Pape *Grégoire II*, qu'on nommoit alors *Pierre de Bet-*

fort. Les Eglises de S. Pierre & de S. Jean-Baptiste furent fondées par *Bernulphe*, vingtieme Evêque d'*Utrecht*, en 1054. On voit encore dans l'Eglise de la Vierge un pilier qui, n'ayant pu être bâti sur des pilotis, fut fondé sur des peaux de bœufs, comme il paroît par ces deux Vers qui sont gravés sur le pilier.

Accipe, posteritas, quod per tua sæcula narres :
Taurinis cutibus fundo solidata columna est.

Je ne saurois m'empêcher, après vous avoir parlé des antiquités d'*Utrecht*, de vous faire part d'une aventure qui m'est arrivée sur ce sujet. L'ancienneté des Eglises, & cette longue suite d'Evêques dont je viens de vous faire l'énumération, me parut un argument très-fort contre les Protestants ; & fiere de cette découverte, je dis, d'un grand air de confiance, à celui qui m'a donné les mémoires dont je vous fais part, & qui est un homme de considération de ce Pays ; je lui dis, dis-je, d'un ton goguenard : eh bien ! Monsieur,

où étoit votre Eglise pendant que tant de vénérables Prélats conduisoient celle d'*Utrecht*? Mais quelle fut ma surprise, lorsque cet homme, que je croyois avoir confondu, rétorquant l'argument, me dit sans s'émouvoir : c'est à vous, Madame, à me prouver où étoit la vôtre ; car les erreurs où vous êtes plongée n'avoient point encore infecté la Religion : elles se sont glissées peu à peu dans l'Eglise, & ce n'est que depuis qu'elles sont montées à leur comble, que nous avons été forcés de nous séparer d'avec vous, afin de suivre le culte de nos Peres, duquel vous vous êtes entiérement écartés. Après cela remontant jusqu'à l'Evangile, il me fit voir que son culte y étoit conforme, & que pendant les premiers siecles de l'Eglise on ne connoissoit point ce qui se pratique dans la nôtre ; qu'on ne savoit ce que c'étoit que l'autorité du Pape, non plus que les flammes du Purgatoire ; que le culte des images, défendu par le Décalogue, l'étoit aussi par les premiers Chrétiens qui, con-

fondant les Peintres avec les Comédiens, ne souffroient parmi eux ni les uns ni les autres. Pour la transsubstantiation, qui est l'endroit contentieux, il m'allégua un Auteur appellé *Bertrand* du *Retramme*, qui vivoit sous *Charles le Chauve*, Roi de *France*, & qui écrivant par les ordres de ce Monarque, dans le huitieme siecle, au sujet de l'Eucharistie, & exposant la créance de ce temps-là, l'établit comme celle des Protestants d'aujourd'hui. Pour ce retranchement de la coupe, il me cita le Concile de Trente, & je ne pouvois pas m'inscrire en faux contre cette citation, ni ne pas convenir que la chose ne fût de fraîche date. Enfin il me battit en ruine sur tous les autres articles que je lui alléguai, & il me poussa si vivement, qu'après avoir été l'agresseuse, je fus contrainte de demander quartier, & de me retrancher à dire, que la vraie Religion étoit d'aimer Dieu & son Prochain comme soi même. Il en convint; mais il ajouta que sans la foi les œuvres étoient mortes, & qu'ain-

ſi pour bien pratiquer les maximes de l'Evangile, il falloit en ſuivre les vérités & les lumieres. Je vous avoue que je ne m'étois pas attendue à trouver dans cet homme un Docteur auſſi ſavant, & que n'étant pas préparée au qui va-là, je fus bientôt confondue. Il avoit même deux cordes à ſon arc; car ſur ce que je lui alléguai d'abord de l'ancienneté des Egliſes, il me dit que les Payens avoient là-deſſus de grands avantages ſur nous, & que les plus ſuperbes édifices de *Rome* avoient été autrefois des Temples dédiés les uns à *Jupiter*, les autres à d'autres fauſſes Divinités; & que, ſuivant mes principes, les Payens étoient en droit de traiter les Chrétiens de novateurs. Enfin il m'en donna pour mon compte, & de long-temps il ne me prendra envie de faire la Miſſionnaire; ce n'eſt point là mon métier, & c'eſt aux Eccléſiaſtiques à qui il faut laiſſer ce ſoin, dont les Dragons ſe ſont pourtant beaucoup mieux acquittés. Revenons à préſent à *Utrecht*; car j'avois oublié un de ſes plus anciens

droits, qui eſt d'avoir donné le jour à la fameuſe *Anne-Marie Schurman*, cette fille ſi ſavante qui parloit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldaïque, l'Italien, l'Eſpagnol & le François, comme l'Hollandois qui étoit ſa langue naturelle : elle ſavoit outre cela peindre en miniature, graver avec le burin & le diamant ſur le cuivre & ſur le verre, & enluminer toutes ſortes d'eſtampes. La Reine *Chriſtine* de *Suede* lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogene*, & cette Princeſſe admira tous les beaux ouvrages de cette Fille extraordinaire, qui nâquit à *Utrecht* l'an 1607, & mourut en 1678. Quelques années avant ſa mort elle donna dans les ſentiments d'un Miniſtre nommé l'Abadie, qui prêchoit une morale fort auſtere, & qui fut chef d'une Secte que les Hollandois appellent Fins, & les Allemands Piétiſtes, parce qu'ils ſont, ou du moins qu'ils prétendent faire profeſſion d'une piété plus exacte, & d'une conduite plus rigide que les autres gens. Il y a encore à *Utrecht*

des Chanoines qui, quoique Proteſtants & mariés, jouiſſent des droits & des revenus attachés à leurs Bénéfices. Ils tiennent Chapitre & ſe choiſiſſent un Prévôt, un Doyen & autres dignités : ce qui leur procure l'entrée aux Etats de la Province, dont le gouvernement eſt à peu près pareil à celui de *Zélande*, excepté qu'il y a huit Députés du Clergé qui prennent ſéance dans l'Aſſemblée des Etats avec les Députés des Nobles, & ceux des Villes d'*Utrecht*, d'*Acerſſert*, de *Wyk*, de *Rhenen* & de *Montfort.* Ce ſont les cinq Chapitres de la Ville d'*Utrecht* qui nomment ces Députés, & ce ſont ces Députés qui compoſent le premier Ordre des Etats. Les deux autres Ordres les éliſent, & c'eſt pour cela qu'on les appelle les Elus. On prétend que l'air de la Province d'*Utrecht* eſt plus ſain que celui de la Hollande. Le terrein y eſt beaucoup plus élevé & moins marécageux, & la Ville d'*Utrecht*, qui eſt ſituée ſur l'ancien canal du *Rhin*, eſt environnée d'une Campagne belle & fertile. *Louis le Grand*

Grand s'en rendit maître en 1672, & l'on crut alors voir expirer la République de Hollande, dans le même lieu où cent ans auparavant elle avoit formé son union. Ce qui donna lieu à ces deux Vers Latins, qui furent faits à la louange du Roi.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una;
Una domat Batavos luna: quid annus erit?

Ce fut le Marquis de *Rochefort* qui prit possession de la Ville d'*Utrecht* pour le Roi, avec mille Mousquetaires; & le 13 Novembre 1673, le Duc de *Luxembourg* & l'Intendant *Robert*, furent obligés de l'abandonner, & de se retirer du Pays, qui se souvient encore du pillage & des exactions des François. Le Roi fit quelque séjour à *Utrecht*, après s'en être rendu maître, & il voulut qu'un célebre Ministre de l'Eglise Françoise, appellé M. *Saurin*, eût l'honneur de manger à sa table. Il y a quelque chose d'assez remarquable à *Utrecht*, c'est une Ville basse, dont les maisons, qui sont sous les rues où

l'on marche, aboutissent à des canaux qui ont de petits quais d'un côté & d'autre, & dont les cheminées sont de niveau avec les parapets des quais de la Ville : de sorte qu'on voit sortir des tourbillons de fumée de ces parapets ; ce qui surprend ceux qui ne savent pas encore la carte du Pays. On dit que le Roi fit aller son carosse beau train, lorsqu'il passa sur le second étage des rues, de peur qu'on n'eût pratiqué quelques mines chez les Peuples souterreins. Mais c'est assez parler d'*Utrecht* pour le coup ; & vous devez être contente de votre journée. Une autre fois nous en dirons davantage ; & lorsqu'il s'agira de vous parler du Congrès, j'irai moi-même sur les lieux m'instruire de ce qui s'y passe, afin de pouvoir vous en parler savamment. Au reste il paroît ici un Ecrit, où l'on voit le détail de l'affaire de *Denain*, & en même temps la justification de Mylord *Albemarle*, sur qui on avoit voulu d'abord en faire tomber la faute, & qui pourtant, de la maniere dont il expose le fait, n'a pas été en

état de faire autre chofe. Il paroît auffi par cette relation, que nous devons moins cet heureux fuccès à la vaillance du Maréchal de *Villars*, qu'à notre bonne fortune. Et j'ai vu des gens qui revenoient de *Londres*, qui m'ont affuré avoir oui dire à Mylord *Malbourough*, avec qui ils fe promenoient au Parc qu'on appelle de S. James : *Le Camp de Denain eft bien expofé, & je crains fort pour lui : car à moins que le Maréchal de Villars ne foit frappé d'éblouiffement, il donnera à coup sûr là-deffus.* L'événement a juftifié le pronoftic de ce Général, dont en matiere de guerre, les almanachs doivent être reçus. Et je ferois fort contente du dénouement de cette aventure, fi le Comte de *Dohna* n'en avoit pas été la victime. J'avois vu ce Seigneur ici, où quelques anciennes bleffures l'obligeoient de venir prendre tous les ans les bains ; & comme je connoiffois fon mérite, j'ai été très-fenfible à fa perte. On m'écrit d'*Utrecht*, que nos Plénipotentiaires l'ont beaucoup regretté. C'étoit un aimable

homme, qui se faisoit des amis partout, & qui étoit autant aimé de ceux contre qui il combattoit, que de ceux dont il prenoit la défense. Il a eu pour compagnon de malheur le Comte de *Nassau-Voudembourg*, fils de feu M. d'*Auverkerque*, qui a été noyé en même temps que lui dans l'*Escaut*, & qui étoit un Seigneur fort estimé & de grande espérance. Il est triste pour nous de causer tant de deuil, & de coûter la vie à de si honnêtes gens : & quoique nous soyons sortis vainqueurs de cette affaire, je voudrois de tout mon cœur qu'elle ne fût point arrivée, & que les Hollandois eussent accepté la suspension d'armes que la Reine de la *Grande-Bretagne* leur avoit fait proposer. Mais ce qui est arrivé devoit arriver, & toute la prudence du monde ne sert de rien contre les arrêts du destin. N'allez pas par un pareil raisonnement me soupçonner de *Jansénisme*. Je sais qu'il faut peu de chose pour faire accuser à présent les gens d'Hétérodoxie ; ainsi je suis bien aise de prendre les

devants là-dessus, & de vous dire que quoique les Jansénistes aient ici une entiere liberté, qu'ils aient des Eglises & bien des partisans, je m'en suis toujours tenu où j'en étois, & je n'ai pas même voulu examiner s'ils avoient tort, de peur de trouver après cela qu'ils n'eussent raison: car je n'aime point à changer de maniere, ni à prendre de nouveaux sentiments. Au reste, il faut que je vous fasse part d'une aventute qu'on pourroit traiter de risible, si elle n'avoit son fondement sur un sujet triste, puisqu'elle est arrivée au sujet des funérailles du Comte de *Dohna*. Son Corps, après avoir été retiré de l'*Escaut*, fut porté à *Mons*, dont le Comte étoit Gouverneur, & l'on résolut de l'enterrer dans l'Arsenal, où la garnison, qui est Protestante, a acccoutumé de s'assembler pour entendre le Prêche. On ordonna à un fossoyeur d'aller creuser le tombeau. Mais quelle fut la surprise de ce pauvre homme, lorsqu'après avoir pénetré bien avant dans la terre, il entendit des voix souterreines, &

des gens qui parloient ſous ſes pieds. Ce ne fut pas tout ; car lorſque, par un effort de courage, il voulut encore donner un coup de pioche, on lui pouſſa de deſſous la terre un grand coup de bâton dans le derriere, qui lui ôta la force & le jugement. Il crut s'être tracé le chemin de l'enfer, & être tout au moins arrivé aux fauxbourgs : le bâton dont il avoit ſenti la pointe, lui parut un inſtrument diabolique ; le langage qu'il avoit entendu, les hurlements des damnés. Il courut appeller du ſecours, & conter ſon aventure dans les rues. Les Magiſtrats, voulant s'éclaircir du fait, envoyerent des gens ſur les lieux, pour examiner ſi le rapport du foſſoyeur étoit juſte, & s'il n'y entroit point d'illuſion. Ces députés prêterent l'oreille ; & après avoir entendu parler, & avoir même vu la lueur du feu au travers d'une ouverture qui étoit au fond de la foſſe, ils conclurent que c'étoit-là l'enfer, & atteſterent tout ce que le foſſoyeur avoit dit comme étant très-véritable ; d'où le peuple de *Mons*, naturellement ſu-

perstitieux, cria miracle, disant que le Comte étant mort huguenot, & devant par conséquent être damné, l'enfer s'étoit ouvert pour recevoir son corps. Cette opinion se répandit dans la Ville, & prévalut sur celle de quelques personnes qui prétendoient qu'à force de creuser, le fossoyeur étoit arrivé chez nos Antipodes, & qu'ayant dérangé la cuisine de quelques Antropophages, il avoit éprouvé l'effet de leur ressentiment, par le coup de bâton qu'il en avoit reçu. Cette décision n'étoit guere plus raisonnable que l'autre : mais du moins elle étoit plus humaine ; ce qui fit qu'elle n'eut pas lieu : car on penche toujours du côté de la malignité. Mais il est temps enfin de vous dire ce que c'étoit, de peur que prenant un milieu, vous n'alliez vous imaginer que c'étoient les Limbes. Vous allez voir la montagne qui enfanta la souris. Ce fut le Ministre de la Garnison qui fit faire cette découverte, & les Magistrats furent convaincus que tout ce fracas venoit d'une maison qui, étant au bas de la mon-

tagne sur laquelle la Ville de *Mons* a été bâtie, se trouvoit précisément au-dessous de cet endroit de l'Arsenal, où l'on avoit creusé. La peur du fossoyeur avoit changé la voix des habitants de cette maison en hurlements; & ainsi du reste. Cette découverte tranquillisa les esprits, & appaisa le murmure. Adieu, Madame. Je suis votre, &c.

A Utrecht ce,



LETTRE XCII.

VOUS faites bien, Madame, de prendre les devants, pour empêcher qu'on ne vous soupçonne de *Jansénisme*. Cette secte n'est plus à la mode, & M. le Cardinal de *Noailles*, malgré la pourpre qui l'environne, & le crédit que lui procure l'alliance de Madame de *Maintenon*, ne laisse pas de s'appercevoir qu'il n'est pas toujours sûr de protéger le parti le plus foible, quand même il paroîtroit le plus juste. Je ne prétends point décider ici entre les Disciples de S. *Ignace*, & ceux de *Jansénius* : il me suffit de vous dire, que les premiers triomphent des autres, & qu'on a même trouvé, parmi les papiers de feu Monseigneur le *Dauphin*, un Mémoire par lequel ce Prince se justifie auprès du Pape sur ce qu'on lui avoit imputé d'avoir quelque penchant pour la Doctrine Janséniste. Vous verrez qu'il

s'en défend comme d'un beau meurtre. Voici le Mémoire tant vanté, qu'on vient de faire imprimer en gros caractere, & à la tête duquel on a mis une espece de Préface.

Avertissement sur le Mémoire de Monseigneur le Dauphin.

LES Lecteurs doivent être bien aises de savoir à quelle occasion Monseigneur le *Dauphin* composa cet écrit, & à quoi sont rélatifs les articles qu'il contient. Ce Prince fut informé, environ deux mois avant sa mort, par des lettres écrites de *Rome*, que certains émissaires du parti *Jansénisle*, qui y étoient, avoient osé débiter diverses faussetés sur son sujet : par exemple, qu'ayant été fait Juge, par le Roi, du différend entre M. le Cardinal de *Noailles* & Messieurs les Evêques de *Luçon*, de la *Rochelle* & de *Gap*, il avoit ordonné : 1. Qu'ils réformeroient leurs Mandements : qu'après les avoir réformés, ils les enverroient à M. le Cardinal de *Noailles*, & qu'ils seroient obligés de s'en tenir à ce qu'il auroit déterminé. 2. Que les deux premiers feroient satisfaction à son Eminence, pour la lettre qu'ils avoient écrite au

Roi sur son sujet. 3. Que l'Ordonnance de M. le Cardinal subsisteroit en son entier & dans toute sa force. 4. Que l'on ne toucheroit pas non plus au Nouveau Testament du Pere *Quesnel*, qu'il demeureroit approuvé, & qu'il auroit un libre cours à l'ordinaire. Que Monseigneur le *Dauphin*, extrêmement irrité du procédé des trois Evêques, avoit empêché que celui de *Luçon*, qui disoit être député de l'assemblée générale du Clergé, ne fût nommé. Que M. l'Archevêque de *Bordeaux*, & tous les autres qui avoient été choisis par Sa Majesté pour connoître avec Monseigneur le *Dauphin* du différend entre les Prélats, étoient entiérement dévoués à M. le Cardinal de *Noailles*. Que ce Prince s'étoit hautement déclaré pour les *Jansénistes* : qu'il étoit disposé à les soutenir, & que le jugement qu'il venoit de porter contre les Evêques en étoit une preuve manifeste. Que le parti pouvoit tout attendre d'un Prince savant comme lui, qui lisoit continuellement les Peres, sur-tout S. *Augustin*, & qui les possédoit parfaitement. Que le Pere le *Tellier* ayant donné à Monseigneur le *Dauphin* un Ouvrage contre le Pere *Quesnel*, les Peres *Bénédictins*, quelques semaines après, lui en avoient présenté un autre, où ils faisoient voir que celui-là étoit plein

de fausses suppositions, & de passages de *S. Augustin* tronqués ou altérés. Que le Prince en avoit convaincu le Pere le *Tellier*, & lui avoit fait une forte réprimande, avec un éloge des Jansénistes & de leur Doctrine. Monseigneur le *Dauphin* étant donc informé que les bruits en avoient non-seulement été répandus dans *Rome* depuis plusieurs mois, mais qu'ils y faisoient impression sur le commun du monde ; que le Pape même, aussi bien que des Cardinaux & des Prélats, ne laissoient pas d'être allarmés, vû la hardiesse avec laquelle les émissaires du parti donnoient tout cela pour constant, sur les lettres qu'ils se vantoient d'avoir des personnes d'une grande distinction qu'ils nommoient : tout cela détermina Monseigneur le *Dauphin*, avec l'agrément du Roi, à composer le Mémoire suivant pour l'envoyer à *Rome* ; & il alloit le faire au premier jour, lorsqu'il tomba malade de la maladie dont il est mort. Cet Ecrit s'est trouvé parmi les papiers de sa cassette, tout de la propre main du Prince, avec des renvois & des ratures qui font voir à l'œil que c'est son ouvrage. Ce que sa mort l'a empêché de faire, il a plu au Roi de l'exécuter lui-même, en envoyant une copie authentique de l'Ecrit à M. le Cardinal de la *Trimouille*, pour être remis au Pape, & ensuite

ſuite rendu public à *Rome* : l'original du Mémoire demeure entre les mains du Roi.

Mémoire de Monſeigneur le Dauphin *pour Notre S. Pere le Pape.*

JE n'ai point été fait Juge du différend qui eſt entre M. le Cardinal de *Noailles* & les Evêques de *Luçon*, de la *Rochelle* & de *Gap*. Cette qualité ne ſauroit jamais m'appartenir en matière ſpirituelle. Mais le Roi m'a chargé de prendre connoiſſance de cette affaire, pour en conférer avec pluſieurs perſonnes d'eſprit, & bien intentionnées, tant Eccléſiaſtiques que Laïques, & lui rendre compte des choſes qu'il paroîtroit à propos de faire pour tâcher de terminer ce différend. C'eſt en cette qualité que j'ai propoſé, que M. le Cardinal de *Noailles* feroit remettre à des amis communs de lui & des trois Evêques, des Mémoires de ce qui le choquoit dans les Mandements de ces mêmes Evêques, afin qu'ils puiſſent expliquer leur vrai ſentiment, & donner lieu à M. le Cardinal de lever la défenſe qu'il avoit faite de les lire; tout devant ſe paſſer par la médiation des amis communs, qui auroient été ou Evêques, ou Docteurs; mais qu'eux-mêmes n'auroient agi que comme entremetteurs, & non comme

Juges. Cette propofition eft bien éloignée de ce qu'on a avancé, que j'ai condamné les Évêques à réformer leurs Mandements & à fe foumettre aux changements que M. le Cardinal de *Noailles* jugeroit à propos de faire. Je fais trop bien que M. le Cardinal de *Noailles* n'eft nullement Juge de ces Evêques, & que je le fuis encore moins de qui que ce foit en matiere purement fpirituelle. 2. Il eft vrai que les Evêques de *Luçon* & de la *Rochelle* doivent écrire une lettre de fatisfaction au Cardinal de *Noailles* fur celle qu'ils ont écrite au Roi : mais cette lettre ne doit être rendue que lorfque le Cardinal fera d'accord de permettre la lecture des Mandements; & le Roi ne la demande aux Evêques que fur l'affurance du Cardinal, qu'il agiroit effectivement contre le Livre du Pere *Quefnel*. Ce qui a été regardé comme une preuve qu'il ne favorifoit point le parti, & devoit donner lieu aux Evêques de lui faire des excufes de ce qu'ils en avoient dit. 3. Par ce qui eft dit ci-deffus il paroît que le Mandement du Cardinal de *Noailles* contre les Evêques, ne doit point fubfifter, parce que fa révocation eft une condition effentielle de l'accommodement. 4. Il en eft de même de ce qui regarde le Nouveau Teftament du Pere *Quefnel*. Le Roi n'a promis la lettre

de satisfaction, ainsi qu'on vient de le dire, que sur l'assurance du Cardinal, qu'il agiroit effectivement contre ce Livre ; la suppression du Privilege du Roi, & la demande que le Roi a faite au Pape de la Constitution qui le condamne, sont des preuves évidentes du contraire de ce qu'on a osé avancer sur le Nouveau Testament de *Quesnel* : bien-loin que j'aie agi pour empêcher que M. de *Luçon* vînt à la derniere assemblée du Clergé, je n'en ai rien su que long-temps après ce changement. Pour ce que l'on dit de mon indignation contre les Evêques de *Luçon* & de la *Rochelle*, les lettres de ma main que je leur ai écrites, & qu'ils auront gardées sans doute, font foi du contraire ; & sur ce que l'on dit que M. l'Archevêque de *Bordeaux*, & les autres avec qui j'ai parlé de ces matieres, sont entiérement dévoués au Cardinal de *Noailles*, je sais qu'ils lui ont tenu tête, & porté des propositions sur des choses qui ne lui plaisoient aucunement. Pour ce que l'on publie, que je me déclare hautement pour le parti ; cela n'est pas plus vrai que le prétendu Jugement que l'on dit que j'ai rendu contre les trois Evêques. Il en est de même de toute l'histoire de ma conversation avec le Pere le *Tellier*, au sujet d'un ouvrage sur le Pere *Quesnel* : elle est abso-

lument imaginée, & dans le fait & dans le principe. Je ne lis point continuellement *S. Augustin*; & hors ses Confessions & quelques-unes de ses Lettres & de ses premiers Ouvrages, que j'ai lus il y a sept ou huit ans, je n'ai rien vu des Ecrits de ce Pere, ni sur la *Grace*, ni sur les autres matieres, que ce qui s'en rencontre dans l'Office de l'Eglise. On parle plus vrai, quand on dit que je sais juger par moi-même de ce qui s'appelle *Jansénisme*; & je passe cette maniere : mais j'en nie la conséquence, qui est que je le favoriserai, & j'en tire une toute opposée. Car enfin, quoique je ne sois pas bien profond en Théologie, je sais que la Doctrine de *Jansenius* rend quelques Commandements de Dieu impossibles aux justes. Qu'elle établit une nécessité d'agir selon la domination de la *Grace* intérieure, ou de la concupiscence, sans qu'il soit possible de résister, se restreignant à la seule exemption de contrainte pour l'action, soit méritoire ou non; qu'elle fait Dieu injuste lui-même; puisque, contre la décision expresse du Concile de *Trente*, elle le fait abandonner le premier les Justes lavés dans le Baptême de la tâche du péché originel, & reconnus liés avec lui : ensorte que tout pardonné qu'est ce péché, Dieu en conserve assez la mémoire pour, en conséquence,

leur refuser la *Grace* nécessaire pour pouvoir ne pas pécher ; ce qui établit une contradiction manifeste en Dieu, & va directement contre sa bonté & sa justice. Qu'elle détruit entiérement la liberté & la coopération de l'homme à l'œuvre de son salut, puisqu'il ne peut résister à la prévention de la *Grace*, ni pour le commencement de la foi, ni pour chaque acte en particulier, lorsqu'elle lui est donnée, & que Dieu alors agit en l'homme, sans que l'homme y ait d'autre part que de faire volontairement ce qu'il fait nécessairement. Que ce systême réduit la liberté de l'homme au seul volontaire depuis le péché d'Adam, & qu'il mérite ou démérite nécessairement ; ce qui ne peut être un véritable mérite ou démérite devant Dieu toujours infiniment juste. Enfin, qu'elle enseigne que de tous les hommes, Dieu ne veut le salut que des seuls Elus, & que Jesus-Christ répandant son sang n'a prétendu sauver que les Elus. Je sais que tout ce systême supposant en Dieu de l'injustice & de la bizarrerie, si j'ose ainsi m'exprimer, porte l'homme au libertinage par la suppression de liberté : je sais aussi que les *Jansénistes*, après avoir soutenu hautement le droit de la véritable Doctrine des cinq propositions, & ayant été condamnés, se sont rejettés sur la question de fait du Li-

vre des *Jansénistes* : qu'ayant encore perdu ce point, ils en sont venus à la suffisance du silence respectueux, & que, forcés dans ce retranchement par la derniere Constitution de notre S. Pere le Pape, ils ont recours à mille subtilités Scholastiques, pour paroître simples *Thomistes* ; mais qu'ils gardent dans le fond tous les mêmes sentiments. Qu'ils sont Schismatiques en *Hollande* ; & que soit qu'ils soutiennent ouvertement sa doctrine, soit qu'ils se retranchent sur le fait, soit qu'ils s'en tiennent au silence respectueux, ou à un prétendu *Thomisme*, c'est toujours une cabale très-unie, des plus dangereuses qu'il y ait jamais eue, & qu'il y aura peut-être jamais. Je crois qu'en voilà bien assez pour détruire les soupçons que l'on a répandus si mal-à-propos sur mon sujet, mais dont je ne saurois être que très-alarmé, puisqu'ils sont arrivés jusques aux oreilles du Chef de l'Eglise. Je voudrois être à portée de les pouvoir dissiper de moi-même, & d'expliquer plus au long que je ne fais ici, ma soumission à l'Eglise, mon attachement au S. Siege, & mon respect filial pour celui qui le remplit aujourd'hui. C'est donc afin qu'il connoisse mes sentimens que j'ai cru devoir donner ce Mémoire, en répondant, article par article, aux choses que l'on a avancées sur mon cha-

pitre : j'efpere qu'ils ne demeureront plus douteux, & que non-feulement par mes difcours, mais par ma conduite, on me verra fuivre exactement les traces du Roi mon Grand-Pere, au témoignage duquel je puis m'en rapporter, s'il en eft befoin.

Ce qu'il y a de plaifant dans cette affaire, c'eft qu'on s'eft, au pied de la lettre, forgé un fantôme, afin d'avoir occafion de le combattre. Car le Saint Pere, à qui l'on a communiqué ce Mémoire, furpris de voir une juftification où il n'y avoit point eu d'accufation, a fait dire à Sa Majefté, qu'il ne favoit ce que tout cela vouloit dire; que la Cour de Rome n'avoit jamais foupçonné Monfeigneur le *Dauphin* d'hétérodoxie; que jamais les *Janféniftes* ne s'étoient vantés de la protection de ce Prince, & qu'il falloit qu'il y eût eu du mal-entendu. Les *Janféniftes* expliquent ce mal-entendu à leur maniere, & prétendent, de deux chofes l'une: ou que le Mémoire qui paffe pour être de la main de M. le *Dauphin* eft faux, & a été jetté après coup dans la caf-

ſette de ce Prince ; ou que s'il eſt effectivement de lui, comme on prétend le prouver par la conformité du caractere, par des ratures, renvois, paraphes & autres choſes qui font voir que c'étoit un acte encore informe, & qui en détruiſent la ſuppoſition ; ils prétendent, dis-je, en ce cas, que les *Jéſuites* avoient prévenu l'eſprit de ce Prince, & lui avoient perſuadé que leurs Antagoniſtes s'étoient donné de faux airs auprès du S. Pere ſur ſon chapitre, & s'étoient vantés de le voir un jour à la tête de leur parti, & que cette prévention avoit obligé M. le *Dauphin* à donner cette preuve authentique de ſa foi & de la conformité de ſes ſentiments avec ceux du Roi ſon Aïeul. Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez voir par-là combien l'on garde ici de ménagements avec les Jéſuites. Notre Archevêque a été en quelque maniere en diſgrace, & s'eſt abſenté de la Cour, pour avoir voulu lever un peu le maſque. Cela lui a ſuſcité une nuée d'ennemis ; témoins les Evêques de

Gap, de *Luçon*, de la *Rochelle* & une infinité d'autres qui ont ſuivi le même exemple : & c'eſt comme un hydre dont il aura bien de la peine à tirer parti, à moins qu'il ne ſe détermine à condamner le Nouveau Teſtament du Pere *Queſnel*, & à faire toutes les autres choſes qu'on veut exiger de lui : auquel cas il ſera très-triſte pour cet Eminent Prélat de ſe voir obligé à faire de force ce qu'il n'a jamais voulu faire de bon gré, & de perdre par-là le mérite de toute la fermeté qu'il a marquée dans cette occaſion. Nous verrons dans la ſuite comment Son Eminence ſe tirera d'affaires. Au reſte, j'ai vu avec bien du plaiſir tout ce que vous me mandez de l'origine & de la ſituation d'*Utrecht* ; cette Ville, à préſent ſi fameuſe, & vers laquelle tous les vœux de l'Europe ſont tournés, & qui eſt à préſent l'objet de ſes ſoupirs, quoiqu'ils ne tendent pas tous à un même but ; puiſque, ſelon un Auteur de Hollande, l'Europe, ou au moins une partie, ſoupire à l'aſpect d'une paix qu'elle vou-

droit éloigner, & que, selon une infinité d'autres, cette même Europe soupire après une paix qui doit lui rendre le repos dont elle est privée depuis si long-temps. Des vœux aussi opposés sont pourtant, comme je viens de le dire, tous tournés vers *Utrecht*, qui va devenir aussi célebre, par la grande affaire qui se traite dans ses murs, que si elle avoit donné le jour à *Homere*. On peut dire aussi qu'elle l'a donné à une espece d'Homere féminin, puisque *Anne-Marie Schurman*, dont vous me parlez, tient sa place parmi les plus Savants. Cette longue kyrielle d'Evêques n'est point ennuyeuse. On peut tirer delà une preuve de l'ancienneté de la Ville & de celle de sa foi. J'admire le zele qui vous faisoit tirer delà des raisons pour convertir les Hérétiques. Il est très-difficile de le faire par la voie du raisonnement, & le Roi en a été bien convaincu, lorsqu'il s'est déterminé à en prendre avec eux une plus prompte & plus sûre. Ces gens-là sont si fort sur la réplique, qu'il n'y

a pas moyen de les embarrasser, & cela vient du soin qu'on prend dès leur enfance de leur faire lire & relire la Bible. Ils la savent presque toute par cœur, & ils savent se servir si à propos des endroits qui leur sont favorables, que l'on en est tout étourdi. J'ai même oui dire ici à nos Convertisseurs, qu'ils étoient souvent contraints d'imposer silence à leurs prosélytes, & de leur dire: ce n'est plus le temps de raisonner, c'est le temps d'obéir, le Roi le veut; ainsi taisez-vous, & songez à vous instruire avec un cœur & un esprit docile. Il étoit bon de temps en temps de faire intervenir l'autorité royale pour tirer parti de ces entêtés. Jugez, dans un Pays où vous n'avez pas ce frein à leur imposer, s'ils pouvoient vous mener beau train, vous qui, en fille bien née, vous laissez conduire aveuglément par notre bonne Mere l'Eglise, sans vous mêler d'expliquer l'Evangile, & qui, soumise aux Conciles, n'avez garde d'en critiquer les Décrets. Laissez donc ces gens-là dans les erreurs où leur naissance les

a plongés ; peut-être ferions-nous encore plus entêtés qu'eux, si nous étions à leur place. Nous avons l'Eglise pour nous ; ils ont l'Ecriture Sainte, ou du moins prétendent l'avoir pour eux ; & après tout, il ne serviroit à rien de confondre l'esprit, si l'on ne persuadoit pas le cœur, auquel il faut que Dieu parle. Et comme les Dragons ne sont pas de fort bons interpretes de sa voix, leurs conversions ont été fort superficielles. Le Roi a été cependant obéi, c'étoit ce qu'il vouloit, le reste s'accommodera comme il pourra avec le bon Dieu. Je vous prie aussi de me faire un peu le détail de ce qui s'est passé à l'action de *Denain*. Je serai bien aise de voir justifier la conduite de Mylord *Albemarle*, qui me paroît un Seigneur très-poli. Je l'ai vu ici à l'Opera d'abord après sa défaite, que je suis fort aise qu'on ne puisse pas lui imputer. Cette Action a valu au Maréchal de *Villars* le Gouvernement de *Provence* qu'avoit feu M. le Duc de *Vendôme*, & mille autres biens dont le Roi

Roi vient de le combler. On l'appelle le *Turenne* de nos jours ; & cette Action efface entiérement le *non plus ultra*, & toutes les autres mauvaiſes aventures qu'on reprochoit à ce Général, & auxquelles le Roi n'a jamais voulu faire toute l'attention que les malveillants auroient ſouhaité. La conſtance du Roi a enfin triomphé ; ce Monarque n'a point voulu ſe démentir ſur le chapitre de M. de *Villars*. Il ne s'eſt point rebuté par tous ſes mauvais ſuccès, & M. le Maréchal de *Villars* vient de juſtifier le goût de ce Monarque ; tant il eſt vrai, comme dit le proverbe, que patience & longueur de temps font plus que force & courage. Il n'y a rien de nouveau ici, & la meilleure nouvelle que je puiſſe vous donner, c'eſt que le Roi ſe porte parfaitement bien, de même que le petit *Dauphin*, dont le tempérament ſe fortifie tous les jours. Le voyage que le Vicomte de *Bolingbroke* a fait ici, y a répandu une joie générale. Il eſt parti comblé d'honnêtetés & de préſents

que le Roi lui a faits, & il a laissé une idée fort avantageuse de son mérite. On dit qu'en passant par *Dunkerque*, il a été voir les Galériens Protestants; qu'il leur a fait de très-grandes charités; qu'à son exemple quantité d'autres Seigneurs Anglois ont fait la même chose, & que c'est de peur d'exciter trop de jalousie parmi les Forçats, aussi-bien que par le zele indiscret de ceux qui ont fait des raisonnements prématurés sur le chapitre de ceux qu'ils appellent *Confesseurs*, qu'on a pris le parti de les transférer ailleurs. On l'a fait même pendant la nuit, & avec toutes les précautions nécessaires pour empêcher que la garnison Angloise n'en eût connoissance, de peur que par trop d'empressement on ne vînt encore à gâter les affaires de ces pauvres gens, & qu'on ne reculât par-là leur liberté. Mais c'est assez parlé politique pour le coup, & il faut finir cette Lettre par quelque endroit un peu plus réjouissant. L'Abbé de *** que vous connoissez aussi-bien que moi,

va me fournir matiere par une aventure qui vient de lui arriver, & sur laquelle on pourroit faire une tragi-comédie : car il ne s'est pas fallu, comme on dit, l'épaisseur d'un Suisse que le pauvre diable n'ait été pendu, même avec une double infamie, puisque, comme vous l'allez voir, c'étoit sur le pied de voleur : crime dont je n'aurois jamais cru qu'il dût être soupçonné : voici le fait. Il étoit ces jours passés à la Messe au petit *Saint Antoine*, fort peu attentif apparemment, puisqu'en regardant de côté & d'autre, il s'apperçut qu'il y avoit sous un banc, un peu écarté, une espece de cadran de carton, sur lequel douze heures étoient marquées, comme on les marque ordinairement, & dont un dez servoit d'aiguille : ce dez étoit posé sur une heure ; & notre Abbé distrait & badin s'avisa, sans savoir pourquoi, de se lever de sa place, & de mettre le dez sur deux heures. Une espece de plumet le mit un moment après sur trois, l'Abbé sur quatre ; un troisieme vint ensuite qui le posa

ſur cinq, & qui dit en même temps: *bon, ceci va bien.* L'Abbé qui étoit attentif pour voir ce que ce manége ſignifioit, mit encore le dez ſur ſix, & dans le même inſtant on entendit crier au voleur dans l'Egliſe, & l'on s'apperçut qu'une montre d'or venoit d'être perdue. L'Abbé conduit par ſes diſtractions, s'approcha de la porte, où tout le monde s'étoit amaſſé pour arrêter le voleur. On le tenoit déjà, & l'Abbé n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur lui, qu'il vit que c'étoit le plumet dont je viens de parler. Mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſque cet homme le regardant avec indignation, lui dit: lâche, eſt-ce ainſi que tu viens me délivrer? Ces paroles firent impreſſion ſur les ſpectateurs. L'Abbé eut beau les tourner en plaiſanterie, on le conduiſit en priſon avec Monſieur le plumet, auquel on le confronta, & qui ſoutint toujours qu'il étoit ſon confrere, fondé ſur ce que, comme je viens de le dire, il ſavoit le ſecret du cadran, & qu'il avoit mis le dez

ſur des heures différentes. Or il eſt temps de vous expliquer le myſtere de ce cadran, qui ſervoit de bouſſole aux voleurs. Le dez étoit ordinairement ſur douze heures, & dès qu'il entroit quelqu'un de la confrérie, il l'avançoit d'une heure. La troupe étoit convenue de cela; ainſi dès qu'elle étoit ſur cinq ou ſix, & qu'ils ſe ſentoient par-là aſſez forts pour tenter aventure, ils riſquoient le paquet, comptant que cinq ou ſix confreres ſuffiſoient pour les empêcher d'être pris. Cette précaution les avoit garantis juſques-là; car dès qu'on crioit au voleur, leurs camarades, faiſant les empreſſés, les arrachoient de la main de la populace, ſous prétexte de les vouloir livrer à celle des Archers, & les pouſſoient ainſi juſques dans la rue, où ils leur donnoient le moyen de ſe ſauver. Cette fois ils furent pris pour dupes. L'Abbé qui n'étoit nullement au fait, n'eut garde de ſecourir ſon prétendu confrere. Celui qui avoit mis le dez ſur cinq heures n'oſa riſquer le coup, & ſe retira prudemment; ainſi

le pauvre plumet, trompé par le numero, fut la victime du petit divertiſſement que notre Abbé s'étoit donné. Divertiſſement qui penſa lui coûter, puiſque s'il eût été moins connu, il auroit infailliblement ſubi le même ſort, & auroit figuré en même potence. Je ne crois pas qu'il lui reprenne envie de ſe mêler des affaires d'autrui. Il m'a avoué qu'il avoit eu grand' peur, & qu'il auroit eu bien du regret de mourir à ſi bon marché. Nous avons tâché de lui faire comprendre que c'étoit pour le punir de ſes diſtractions que cette aventure lui étoit arrivée, & qu'il devoit la regarder comme un avertiſſement pour l'avenir. Autre moralité que nous avons tirée de cette affaire, c'eſt qu'ayant penſé périr par le dez, il devoit prendre la réſolution de n'en plus toucher, puiſqu'après avoir perdu ſon argent à ce jeu, il avoit tenu à peu qu'il n'y eût encore perdu l'honneur & la vie. Je ne ſais s'il profitera de nos avis; mais je ſais bien que ſon aventure m'a fait &

me fait même encore rire toutes les fois que j'y penſe. Je ne l'ai appriſe qu'après le dénouement ; ainſi je n'ai pas eu occaſion de m'en alarmer, & je n'en ai eu que l'agrément. Nous appellons toujours ce pauvre Abbé, le voleur prétendu : & dès qu'il fait la moindre faute à l'hombre, nous le renvoyons à ſon cadran. Enfin il eſt heureux d'entendre raillerie ; car nous le faiſons tous les jours enrager là-deſſus. Au reſte, Madame la Ducheſſe d'*Albe* vient enfin de partir pour s'en retourner à Madrid : elle a paru s'arracher d'ici avec peine, & avec autant de chagrin de nous quitter, que nous en avons de ſon départ. Elle emporte des préſents magnifiques que le Roi lui a faits. Je ne ſaurois finir cette Lettre ſans vous parler d'un tour qu'une Payſanne d'auprès de *Crecy* a joué à un Huſſard. Elle étoit allée vendre une vache au marché, dont elle avoit eu douze écus. Le Huſſard qui étoit en maraude lui avoit vu toucher l'argent, & l'avoit ſuivie pour le lui ôter : mais

celle-ci qui s'en étoit doutée, prit la précaution de le cacher sous un arbre : ainsi lorsque le Hussard l'aborda pour lui demander la bourse, elle lui répondit qu'elle n'avoit rien, & il en fut convaincu en la fouillant : cependant comme il lui avoit vu toucher douze écus, il la menaça de la tuer, si elle ne les lui indiquoit sur le champ. Ainsi, pour sauver sa vie, il fallut déclarer où étoit le magot. Le Hussard courut au lieu marqué, & ordonna à la Paysanne de lui tenir son cheval pendant ce temps-là. Mais voici le beau. Cette Fille n'eut pas plutot vu le Hussard occupé à sa recherche, que sautant vîte sur son cheval & donnant des deux, elle courut à son Village. Or il y avoit sur le cheval une valise avec huit cens louis : ainsi elle a volé le voleur. Car quand le Hussard a voulu reclamer son cheval & son argent, on le mit en prison par-dessus le marché, & l'on a adjugé la capture à la pauvre Paysanne, comme chose qui lui étoit bien due. Franchement elle le méritoit, &

cette action de vigueur & de prudence méritoit récompense. Adieu, Madame, j'attends de vos nouvelles. *A Paris ce.*

LETTRE XCIII.

ME voici, Madame, à portée de contenter votre curiosité; & pour commencer par ce qui regarde Mylord *Albemarle*, voici un mémoire qui vous instruira à fond de ce qui s'est passé à *Denain*, puisque ce Général y rend un compte très-exact de toute sa conduite à MM. les Etats-Généraux, ses Maîtres, & qu'il la justifie par-là pleinement. M. le Prince *Eugene* l'avoit déja disculpé par les lettres qu'il avoit écrites là-dessus à leurs Hautes-Puissances, & Son Altesse a affirmé, pendant le sejour qu'Elle a fait à la *Haye*, tout ce qui est contenu dans ce mémoire. Vous n'avez donc qu'à le lire, il n'est pas nécessaire que j'entre dans un plus grand détail, ni que je fasse des annotations là-dessus.

RELATION exacte de tout ce qui s'est passé dans les retranchements de Denain, lorsque ce poste fut attaqué par les François, sous le Commandement du Maréchal de Villars, le 14 *de Juillet* 1712.

LES Armées des Alliés étant décampées le 26 Mai du Camp d'*Anehim* & de *Marchiennes*, & ayant passé l'*Escaut* à *Neuville* & *Lourche*, se camperent avec l'aîle droite à *Noyelle*, & la gauche à *Solemne*, ayant l'*Escaut* devant & la *Selle* derriere eux. Le Comte d'*Albemarle* fut détaché en même-temps avec 13 bataillons & 30 escadrons pour prendre poste à *Denain* sur l'*Escaut*, afin d'assurer la communication avec *Marchiennes*, d'où nous devions tirer les munitions & les vivres. Il fit travailler le même jour à un retranchement pour camper les Troupes en sûreté : la droite s'appuyoit contre la vieille ligne, que les *François* avoient faite depuis l'*Escarpe* jusqu'à l'*Escaut* après la bataille de *Malplaquet*, & la gauche contre l'*Escaut*. Les Généraux se logerent dans l'Abbaye & le Village de *Denain*. On occupa par-tout les postes nécessaires, & on prit toutes les pré-

cautions pour la sûreté de ce poste. Les Troupes Saxonnes, au nombre de 6 bataillons & de 12 escadrons, en étant parties le 30 Mai pour se rendre à la grande Armée, furent d'abord remplacées par d'autres. En attendant, Mylord *Albemarle* fit travailler en toute diligence à une double ligne de communication, qui s'étendoit au travers de la plaine de *Denain* jusqu'à l'Abbaye de *Beaurepaire.* Ces lignes étant de deux lieues & demie de longueur, & défendues, de distance en distance, par des redoutes & des gardes pour assurer le passage des convois qui devoient aller à l'Armée, pour s'opposer aux partis & aux entreprises des *François.* Le 31 Mylord *Albemarle* détacha le Brigadier *Berkhoffer* avec les régiments de *Murray*, du Prince Héréditaire de *Wolfembutel*, de *Berner* & d'*Els*, & les trois escadrons de *Schellars*, pour garder les bateaux chargés d'artillerie & de munitions à *Marchiennes.* La Cavalerie qui y étoit déja y resta, & Mylord fit camper l'Infanterie dans le retranchement auprès de l'Abbaye de *Beaurepaire*, pour couvrir les bateaux contre un coup de main des Ennemis. Le 7 Juin les Armées des Alliés se camperent entre la *Selle* & la petite riviere de l'*Escaillon*, l'aîle droite à *Flory*, à une petite lieue de *Denain*, & la gauche

au Château Cambresis, pour couvrir le siege du *Quesnoy*, & alors le corps de Troupes dont on vient de parler servoit pour transporter au siege tous les convois de munitions & de vivres. Le siege étant fini, on résolut d'entreprendre celui de *Landrecy*; mais, comme on devoit alors passer l'*Escaillon*, on commença le huitieme à travailler à un retranchement pour couvrir les ponts à *Denain* contre les insultes des Ennemis. Ce retranchement fut gardé par le régiment du Prince Héréditaire de *Wolfembutel*, qu'on y fit camper en trois pelotons. On fit travailler en même temps à une nouvelle ligne de communication de *Denain*, vers *Thian*, pour assurer le passage des convois pour le siege de *Landrecy*, & pour couvrir le pont de communication à *Thian*. Le 14 on défit un des ponts de pontons à *Denain*, qui fut envoyé, par ordre exprès de la grande Armée, pour s'en servir le 17 à la communication sur la *Sambre*, & l'inondation audessus & au-dessous de *Landrecy*, afin d'investir la Ville. Le 16 le Prince *Eugene* de *Savoye* passa l'*Escaillon* avec son Armée & toutes les Troupes étrangeres, qu'il fit camper, l'aîle droite à *Thian*, & la gauche à *Fontaine-au-Bois*, auprès de *Landrecy*; la premiere ligne faisant front vers l'*Escaillon*, &

la

la seconde vers *Valenciennes* & le *Quesnoy*. Le 17 on fit occuper la nouvelle ligne de communication entre *Denain* & *Thian* par six bataillons Impériaux & Palatins, sous le commandement du Lieutenant Général *Secquin*, & des Majors Généraux le Prince de *Holstein* & *Zobel*, pour garder la ligne, & pour empêcher que les *François* ne pussent par ce côté séparer le corps de *Denain* de la grande Armée. Le même jour on détacha le Prince d'*Anhalt* avec 30 bataillons & 4 escadrons pour faire le siege de *Landrecy*; & comme parmi ce nombre il y en avoit quelques-uns du Corps de *Mylord Albemarle* qui marchoient de ce côté, ils furent d'abord remplacés; de sorte que le Corps de *Denain* consistoit alors en dix bataillons & vingt-trois escadrons, qui étoient campés le long du retranchement depuis la gauche jusqu'à la droite, la Cavalerie entremêlée. Le 19 l'Armée Françoise passa l'*Escaut* au-dessus & au-dessous de *Cambrai*, après avoir tiré ensemble toutes leurs Troupes de *Monchipreux* & des postes qui sont le long de la *Sencette*. Elle se campa, l'aîle droite au *Castelet*, & la gauche auprès de *Cambrai*, faisant courir le bruit qu'elle vouloit venir à une bataille; sur quoi le Prince *Eugene* de *Savoye* fit mettre son Armée sous les armes, & ordonna à *Mylord Albemarle*

de se tenir prêt à marcher avec ses Troupes, en cas qu'il en fût besoin ; & comme les François continuoient leurs mouvements le 20 du côté de la *Sambre*, il fit serrer la grande Armée vers la gauche, & ordonna encore à *Mylord Albemarle* de se tenir prêt à marcher au premier ordre, comme il le fit aussi, quoique l'intention fût de ne le faire que dans la derniere extrêmité : les François s'étant campés alors derriere la *Selle*, l'aile gauche à *Vielly-Couchy*, & la droite à S. Martin, contre le bois de Bohain, M. le Prince *Eugene* de *Savoye* fit faire une ligne depuis la source de l'*Escaillon* jusques sur la *Sambre*, pour couvrir l'aile gauche, & pour conserver la communication avec les Troupes du siege ; il fit occuper cette ligne par douze bataillons, & fit rentrer ses Troupes dans leur vieux camp, ordonnant à *Mylord Albemarle* d'en faire de même. Ce qui ayant été exécuté, & ce Mylord voyant que l'on ne renvoyoit point les pontons du second pont qu'on avoit levés le 14, & qui avoient été employés le 17 à *Landrecy*, & qu'on avoit promis de lui renvoyer, fit travailler immédiatement après ces mouvements à un pont de bois. On fit commander pour cet effet tous les Charpentiers, une quantité de travailleurs, cinq ou six cens hommes pour

chercher le bois néceſſaire dans les forêts voiſines. Ce travail dura juſqu'au 24 que le pont auroit été achevé, ſi l'ennemi ne nous avoit attaqué, & il ne pouvoit être achevé plutôt, à cauſe que la riviere étoit ſi large qu'on ne la pouvoit occuper à moins de huit pontons, ce qui demandoit beaucoup de peine & de travail. Le 23 il arriva encore à *Marchiennes* un convoi de *Tournai*, eſcorté par deux bataillons, auxquels on donna ordre de reſter à *Beaurepaire*, auprès du Brigadier *Berckoffer*, qui, de cette maniere, eut ſous ſes ordres ſix bataillons & trois eſcadrons. Le Comte d'*Albemarle* lui ordonna qu'au cas que l'ennemi eût l'œil ſur *Marchiennes* & vînt à lui avec une force ſupérieure, il eût à ſe rendre à *Marchiennes* avec ſes Troupes, & à ſe camper entre l'*Eſcarpe* & le grand marais, où il n'y avoit qu'un ſeul paſſage pour venir aux bateaux, le Prieuré de *Hamage* ſur la gauche, & le fort de *Riolet* à la droite étant bien pourvus. Les 21, 22 & 23 l'ennemi fut continuellement en mouvement du côté de la *Sambre*, pour nous faire croire qu'il avoit l'œil ſur le ſiege de *Landrecy*, & qu'il vouloit le faire lever. Il fit conſtruire des ponts ſur la *Sambre*, & faire des ouvertures dans les trouées de *Femy*, comme s'il avoit voulu y paſſer, & fit tous les mou-

vements qui pouvoient servir à nous persuader qu'il vouloit attaquer nos lignes à *Landrecy*. Mais il prit cependant des mesures pour attaquer le Corps à *Denain*, & pour prendre *Marchiennes*. Pour cet effet le Maréchal de *Villars* avoit déja ordonné à la Garnison de *Valenciennes* de se tenir prête à marcher, & le 23 à midi il fit sortir tous ses Hussards pour battre l'estrade entre *Cambrai*, *Bouchain* & la grande Armée. Il envoya une quantité de partis à pied & à cheval sur tous les passages de la *Selle* & de l'*Escaut*, pour empêcher que nous ne pussions être avertis de son dessein. Le soir à 7 heures il fit avancer le Comte de *Coignies* avec trente escadrons de Dragons vers nos lignes de circonvallation devant *Landrecy*, comme s'il eût voulu les attaquer la même nuit ; mais en même temps il détacha le Marquis de *Vieux-Pont*, avec trente bataillons, tous les pontons, une brigade de Cavalerie & le Lieutenant Général d'*Albergotti*, avec vingt bataillons & quarante escadrons pour soutenir. Toute l'Armée suivoit, dont on avoit envoyé le gros bagage à *Quintin* & à *Ham*. Le Comte de *Broglio* couvroit la marche de l'Infanterie avec 49 escadrons du corps de réserve, ayant ordre en même temps d'avoir soin que personne ne pût passer par la petite ri-

viere de la *Selle* pour nous avertir de leur marche. Ce fut dans cet ordre que l'ennemi décampa avec précipitation de son Château-Cambresis le 23 au soir, après le Soleil couché, & après qu'on eut battu la retraite. Il marcha toute la nuit dans les plaines, entre la *Selle* & l'*Escaut*, jusqu'à *Neufville* sur l'*Escaut*, au-dessous de *Bouchain*, où la tête étant arrivée à la pointe du jour, on fit construire d'abord les ponts pour passer cette riviere. Quoique *Mylord Albemarle* eût plusieurs espions en campagne entre ces rivieres, pour veiller sur les mouvements des Ennemis, il ne reçut aucun avis de cette marche, soit que ses espions eussent été arrêtés, ou que la quantité des partis les eût empêchés de passer les rivieres. Il ne reçut non plus aucunes nouvelles de *Bouchain*, quoique les ponts se fissent à *Neufville*, qui n'est pas loin de là, & qu'il y eût entretenu jusqu'alors une exacte correspondance. Il avoit même expressément ordonné aux Habitants de la dépendance de *Bouchain*, d'avertir le Commandant de cette Place des moindres mouvements que les Ennemis feroient dans le voisinage. Et comme M. le Prince de *Savoye* ne reçut la nouvelle de la marche des Ennemis que le 24 à 7 heures du matin, Mylord *Albemarle* ne pouvoit avoir non plus de

nouvelle de la grande Armée. Ainsi ce ne fut qu'entre sept & huit heures du matin que le Général-Major *Bothmar*, qui étoit de jour, & qui visitoit le Camp, lui fit savoir que l'Ennemi se faisoit voir à *Avene-le-Sec.* Mylord *Albemarle* en donna d'abord connoissance à M. le Prince de *Savoye*, qui lui fit dire qu'il viendroit bientôt en personne auprès de lui, comme il fit aussi ensuite, & en même temps il donna le signal concerté de six coups de canon, tant pour avertir les postes à *Bouchain*, *Marchiennes* & Saint *Amand*, que pour faire revenir les chevaux de la Cavalerie qui étoient à la pâture, aussi bien que ceux de la grande Armée. Ces chevaux étant revenus, Mylord *Albemarle* fit d'abord monter la Cavalerie à cheval. Il fit poster le Général-Major Comte de *Croix*, avec sept escadrons Impériaux, devant l'aile droite du retranchement, sur le grand chemin de *Valenciennes*, pour observer la Garnison de cette Place, laquelle étant aussi sortie, commença à se faire voir sur la hauteur de *Hurtebize*; & avec les autres seize escadrons il sortit sur la plaine, par la gauche, dans l'intention de disputer aux Ennemis le passage de *Neufville*, ignorant que leurs ponts étoient faits, & que leurs Troupes y passoient déja, parce qu'ils étoient dans un fonds où nous ne pouvions pas les voir, à cause d'une

hauteur qui étoit entre deux; mais dès qu'il eut avancé avec le reste de sa Cavalerie jusques sur la hauteur, il trouva qu'une partie de celle des Ennemis, mêlée avec l'Infanterie, avoit déja passé l'*Escaut*, & s'étendoit dans la plaine vers *Essaudin*; & comme par conséquent il n'étoit pas possible de les attaquer, Mylord *Albemarle* fit ranger les seize escadrons dont on vient de parler, devant le retranchement, avec leur droite contre la ligne de communication entre *Denain* & *Marchiennes*, & la gauche vers les prairies, le long de l'*Escaut*, jusques à ce qu'on eût vu les mouvements des Ennemis. Mais comme ils commencerent à faire leurs dispositions pour attaquer notre Cavalerie avec la leur, qui étoit fort nombreuse, Mylord fit rentrer la sienne à propos dans le retranchement, sans quoi elle auroit été bientôt renversée par la supériorité des Ennemis. Et comme il vit ensuite qu'ils continuoient leur marche pour passer la ligne de communication, & se joindre à la Garnison de *Valenciennes*, il fit avancer quelques escadrons hors du retranchement, entre les deux lignes, défendues de distances en distances par des redoutes & des gardes qui ne pouvoient être occupées ni rassurées autrement, à cause de leur longueur qui étoit de deux lieues & demie. Mais l'Ennemi s'en étant apperçu, en

étant beaucoup plus près, les occupa avec son Infanterie, & facilita par-là le passage à sa Cavalerie, tellement qu'il ne fut pas possible de le leur disputer, à cause de leur supériorité; ainsi ils continuerent leur marche jusques à leurs vieilles lignes. Pendant ce temps Mylord *Albemarle* avoit fait poster son Infanterie, qui consistoit en dix bataillons, le long du retranchement, par le Comte de *Dohna* & les autres Généraux; & sur les dix heures M. le Prince *Eugene* de *Savoye* arriva avec plusieurs de ses Généraux. Il fut reconnoître en personne la marche & les mouvements des Ennemis, visita le retranchement & la disposition de l'Infanterie, & ordonna ensuite à la Cavalerie de repasser l'*Escaut*, puisqu'elle ne pouvoit plus être d'aucune utilité, & que les Ennemis, étant passés avec toute leur Armée, avoient investi le retranchement de tous les côtés de fort près; & comme nos dix bataillons, étant rangés à trois hommes de hauteur, n'occupoient qu'un grand tiers du retranchement vers l'aile gauche & le centre, & que l'aile droite étoit tout-à-fait dégarnie & sans monde, M. le Prince *Eugene* de *Savoye* fit passer les six bataillons *Impériaux* & *Palatins*, qui étoient les plus à portée, étant campés dans la nouvelle ligne de communication, entre *Trian* & *Denain*, qui se posterent à l'aile

droite du retranchement, sous le commandement du Lieutenant-Général *Secquin* & des Généraux-Majors le Prince de *Holstein* & *Zobel.* Cependant l'Armée des Ennemis se rangea en bataille pour attaquer notre retranchement, l'Infanterie devant & la Cavalerie derriere. La Garnison de *Valenciennes* se rangea de même, & investit la droite du retranchement. Les Ennemis firent promptement leurs dispositions pour nous attaquer avant que nous pussions recevoir aucun renfort de la grande Armée, ayant commandé pour cet effet trente bataillons, quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, le piquet de l'Armée, & tous leurs Dragons qu'ils avoient fait mettre à pied, & qui formoient la premiere colonne sur leur droite, & marchoient par les prairies le long de la riviere, vers l'aile gauche du retranchement. Les trente bataillons, les quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, & le piquet, formoient deux autres colonnes entre celle des Dragons & les lignes de communication. Ces deux colonnes étoient soutenues par trente autres bataillons, suivis de tout le reste de leur Cavalerie & Infanterie, & ce fut dans cet ordre que l'Ennemi s'avanca vers notre retranchement. Nous les canonâmes aussi fortement qu'il étoit possible avec nos six pieces de canon, qui étoient rangées sur deux batteries au centre, & les

Ennemis nous en firent autant avec quelques pieces qu'ils avoient devant leur aile droite sur la hauteur. Mylord *Albemarle* donnoit connoissance de temps en temps de toutes les manœuvres des Ennemis à M. le Prince *Eugene* de *Savoye*, qui se trouva jusques à la fin de l'autre côté de l'*Escaut*, sur la redoute, dans le retranchement qui couvroit le point, d'où il pouvoit tout voir. En faisant donner cet avis à Son Altesse Sérénissime, Mylord le fit prier de lui envoyer ses ordres, & ce Prince lui ayant fait dire à plusieurs reprises, qu'on devoit garder le poste, & le soutenir le plus long-temps qu'il seroit possible, faisant même avancer de l'Infanterie de la grande Armée pour nous secourir, le Comte d'*Albemarle* fit tous les préparatifs possibles pour bien recevoir l'Ennemi, faisant boucher les trois ouvertures nécessaires qui étoient dans le retranchement pour entrer & sortir, & pour avoir la communication avec *Bouchain* & *Marchiennes*; & voyant que la plus grande force des Ennemis vouloit pénétrer au centre du retranchement, il envoya ordre au Comte de *Dohna*, en cas que l'Ennemi le forçât, de se jetter de ce côté-là avec son Infanterie pour les attaquer en flanc, & pour les repousser de cette maniere. Il le fit aussi ensuite, mais sans que ce mouvement eût son effet, parce que

les Ennemis s'étant approchés du retranchement avec beaucoup de vîtesse & en bon ordre, jusques sous la mousqueterie, ils l'attaquerent vigoureusement à une heure après midi. La premiere colonne de leur Infanterie se jetta sur la redoute, dans laquelle le Régiment de *Welderen* étoit posté, & sur l'ouverture à côté qui étoit bouchée, ce qui étoit le grand chemin de *Marchiennes* & le passage des convois. Les nôtres les reçurent avec un grand feu par pelotons ; mais les dernieres de leurs colonnes ayant poussé les premieres jusques sur le parapet du retranchement, qui n'étoit de ce côté que de pierre & de grès, le terrein étant tout-à-fait pierreux, il se bouleversa & remplit le fossé. Les Ennemis pénétrerent d'abord dans le retranchement, & repousserent nos gens avec la bayonnette au bout du fusil ; sur quoi ils abandonnerent le retranchement de tous côtés, prenant la fuite, partie vers le pont de pontons, & partie vers le moulin à eau.

Mylord *Albemarle* fit tout son possible de même que les autres Généraux pour rallier ceux du centre, l'aile gauche où étoient les Comtes de *Dohna* & de *Nassau-Woudenbourg*, étant occupée par les Ennemis, & séparée des autres Troupes : mais tout fut inutile. Ce que voyant Mylord *Albemarle*, il tâcha de mener quelques Régiments de la droite au

Village de *Denain*, pour les poster entre les maisons & l'Abbaye, afin d'arrêter les Ennemis. Mais quand il y fut suivi, il se trouva presque seul entre les Ennemis; & dans le temps qu'il étoit occupé à faire un dernier effort pour rallier les débris devant le pont, il fut pris prisonnier par les Ennemis, & mené peu après à *Valenciennes.* Une partie de l'Infanterie se précipita dans la riviere, partie fut tuée par les Ennemis, deux mille quatre-vingt furent faits prisonniers, & le reste des débris, au nombre de quatre mille quatre-vingt, s'étant sauvé, revint ensuite à la grande Armée. Parmi le nombre des noyés se trouverent le Lieutenant-Général Comte de *Dohna*, & le Général-Major Comte de *Nassau-Woudenbourg*, qui ont été fort regrettés; parmi les prisonniers le Lieutenant-Général *Secquin*, les Généraux-Majors Princes de *Holstein*, d'*Alberg* & *Zobel*; les Colonels Comtes de la *Lippe*, *Tengnagel*, *Cavanac*, *Spaen* & *Greck*; les Lieutenants-Colonels *Donnelly*, *Hersf-Hausen*, *Keuske*, *Brakel*, *Munnik* & *Els*; & les Majors *Winkel*, *Fabrits*, *Bulomo*, *Till* & *Moor*; quarante-quatre Capitaines, cent neuf Lieutenants & Enseignes, cinquante-huit Cavaliers de la garde, quatre Aides de Camp, & le Commis de l'Artillerie *Taurinus.*

M. le Prince *Eugene* de *Savoye* avoit fait

avancer

avancer quatorze bataillons jusques sur le bord de l'*Escaut*, où ils étoient rangés prêts à passer : mais ils ne le purent faire à temps, parce que le pont qui étoit resté, l'autre ayant été mené quelques jours auparavant, par ordre exprès, à la grande Armée, se trouva embarrassé par la Cavalerie & le bagage, & se cassa même ensuite malheureusement, le pont de bois n'étant pas encore achevé ; ainsi ces Troupes ne pouvoient servir que pour favoriser la retraite des débris qui s'étoient attroupés au pont. L'Armée des Ennemis consistoit en cent trente-trois bataillons & deux cens cinquante escadrons, & se campa, après cette action, avec l'aile gauche, sur la hauteur de *Hurtebise*, le centre à *Essaudin*, & l'aile droite plus loin que *Bouchain*, à *Marque*. La premiere ligne faisoit front vers l'*Escaut*, & la seconde vers l'*Escarpe*.

Voilà, Madame, la relation que vous m'avez demandée, elle est un peu longue pour être insérée dans une Lettre, & vous la trouveriez peut-être ennuyeuse, si l'intérêt que vous me paroissez prendre à Mylord *Albemarle* ne vous donnoit de la curiosité sur son chapitre. Je ne doute point qu'il ne soit, après cette lec-

ture, aussi pleinement justifié dans votre esprit, qu'il l'a été d'abord dans celui de l'État & du Public. Il'est à présent à la *Haye* avec *Mylady* son épouse ; dont il est toujours aussi amoureux qu'il l'étoit avant son mariage, dont la date est cependant de près de douze ans. Malgré le mauvais usage que la dépravation du siecle a établi, il ne lui a point donné de concurrente ni de coadjutrice, & il l'aime avec tant d'ardeur que lorsqu'elle a été en couches à *Tournay*, dont il est Gouverneur, toutes les cloches ont été muettes pendant quinze jours, comme elles le font en France à la fin de la Semaine Sainte. Cela s'appelle être bon mari & pousser la tendresse conjugale au suprême dégré. Mais c'est assez parlé de ce Mylord; j'ai encore bien des choses à vous dire, & il faut que chacun ait son tour.

Voilà donc déja, Madame, un article vuidé ; il faut en venir au Congrès, puisque je ne suis venue ici que pour vous en dire des nouvelles. C'est la Reine de la *Grande-Bretagne* qui l'a convo-

qué par la Lettre circulaire qu'elle a écrite là-dessus aux Alliés, & dont voici la copie.

Lettre circulaire de Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne.

LE Roi Très-Chrétien nous ayant témoigné le desir qu'il a de voir rétablir la tranquillité dans l'*Europe* par une Paix sûre & honorable pour nous & pour tous nos Hauts Alliés, & ayant fait quelques offres pour nous disposer à ouvrir les Conférences à cette fin, lesquelles offres ont été communiquées à tous lesdits Alliés ; & les Etats-Généraux ayant là-dessus déclaré qu'ils sont portés & prêts à entrer en négociation d'une Paix bonne & générale, & à se joindre à nous pour convier les Puissances engagées avec nous dans la présente Guerre, d'envoyer leurs Ministres & Plénipotentiaires au Congrès : le lieu & le temps duquel Congrès ayant été concertés avec le Ministre des Etats-Généraux, nous avons cru qu'il étoit nécessaire de vous faire part sans perdre de temps, que nous sommes tombés d'accord de fixer l'ouverture dudit Congrès au 12 de Janvier prochain (nouveau stile) à la Ville d'*U-*

trecht. Comme nous n'avons en vue que de mettre fin à cette Guerre par une Paix solide, & dans laquelle chaque Allié puisse trouver sa satisfaction raisonnable, nous ne doutons point que vous ne soyez également portés à contribuer à l'avancement d'un dessein si pieux & si salutaire. C'est pourquoi nous vous prions d'envoyer au plutôt les Ministres que vous choisir ezpour cet effet, afin qu'ils puissent arriver à ladite Ville d'*Utrecht* au temps ci-dessus marqué. Nous croyons aussi qu'il est à propos de vous donner avis, que nous avons résolu, de concert avec les Etats-Généraux, d'envoyer nos Ministres au Congrès, en qualité seulement de Ministres Plénipotentiaires, & qu'ils ne prendront le caractere d'Ambassadeurs que le jour de la signature de la Paix, afin d'éviter le plus qu'il sera possible l'embarras des cérémonies & les longueurs qui en pourroient naître.

Vous savez sans doute, Madame, que les propositions ou ouvertures de Paix que le Roi a fait faire, dont il est parlé dans cette lettre, sont les sept Articles préliminaires donnés & signés à *Londres* par M. *Mesnager* : savoir, que Sa Majesté Très-Chrétienne voulant contri-

buer de tout son pouvoir au rétablissement de la Paix générale, Elle déclare :

I.

Qu'elle reconnoîtra la Reine de la Grande-Bretagne *en cette qualité, comme aussi la Succession de cette Couronne selon l'établissement présent.*

II.

Qu'elle consentira volontiers & de bonne foi qu'on prenne toutes les mesures justes & raisonnables pour empêcher que les Couronnes de France *& d'*Espagne *ne soient jamais réunies en la personne d'un même Prince : Sa Majesté étant persuadée qu'une Puissance si excessive seroit contraire au bien & au repos de l'Europe.*

III.

L'intention du Roi est que tous les Princes & Etats engagés dans cette Guerre, sans aucune exception, trouvent une satisfaction raisonnable dans le Traité de Paix qui se fera, & que le Commerce soit rétabli & maintenu à l'avenir à l'avantage de la Grande-Bretagne, *de la* Hollande *& des autres Nations qui ont accoutumé de trafiquer.*

IV.

Comme le Roi veut aussi maintenir exactement l'observation de la Paix, lorsqu'elle aura été conclue : & l'objet que le Roi se propose, étant

d'assurer les frontieres de son Royaume, sans inquiéter en quelque maniere que ce soit les Etats de ses voisins : Sa Majesté promet de consentir, par le Traité qui sera conclu, que les Hollandois *soient mis en possession des Places fortes qui y seront spécifiées dans les Pays-Bas; qui serviront à l'avenir de barriere pour assurer le repos de la* Hollande *contre toutes sortes d'entreprises du côté de la* France.

V.

*Le Roi consent aussi qu'on en forme une sûre & convenable pour l'Empire & pour la Maison d'*Autriche.

VI.

Quoique Dunkerque *ait coûté au Roi de très-grosses sommes, tant pour l'acquérir que pour la fortifier, & qu'il soit nécessaire de faire encore une dépense considérable pour en raser les ouvrages; Sa Majesté veut bien cependant s'engager à les faire démolir immédiatement après la conclusion de la Paix, à condition qu'on lui donnera un équivalent pour les fortifications à sa satisfaction. Et comme l'Angleterre ne peut pas fournir cet équivalent, le discussion en sera remise aux Conférences qui se tiendront pour la Négociation de la Paix.*

VII.

Lorsque les Conférences pour les négociations de la Paix seront formées, on y discutera de

bonne foi & à l'amiable toutes les prétentions des Princes & Etats engagés dans la présente Guerre, & on ne negligera rien pour les régler & terminer à la satisfaction des Parties intéressées.

C'a été, Madame, sur ces préliminaires que les premiers fondements de la Paix ont été jettés, ou du moins c'est là-dessus qu'on s'est assemblé pour y travailler. Quoique le 12 Janvier 1712 eût été marqué pour cette assemblée, l'ouverture ne s'en est pourtant faite que le 30 du même mois, quelques incidents ayant reculé la chose. C'est dans la Maison de Ville qu'elle se tient. Il y a une grande salle très-propre pour cela, dans laquelle on peut entrer par plusieurs endroits, afin d'éviter les cas qui pourroient arriver sur la préséance. Toutes les places y sont égales; il n'y a ni haut ni bas bout, & chacun s'assied à l'endroit où il se trouve. On a même fait ôter, par l'avis de M. le Maréchal d'*Huxelles*, le miroir & la cheminée, dont la proximité auroit pu marquer la place d'honneur. A l'un des bouts de cette salle, il y en a une où les Ministres Alliés

s'aſſemblent en leur particulier ; & à l'autre bout il y en a une autre pour les Miniſtres François. Ainſi les uns & les autres entrent par leurs appartements dans la grande ſalle où ſe tient l'Aſſemblée générale ; & ces appartements ont auſſi différentes iſſues, par où ces différens Miniſtres entrent dans l'Hôtel-de-Ville, dont la ſituation eſt très-commode. Voici le Réglement que les Plénipotentiaires ont fait entr'eux pour prévenir les incidents entre les Cochers & les autres Domeſtiques.

RÉGLEMENT fait par les Plénipotentiaires, touchant l'ordre qu'on doit obſerver pendant la tenue du Congrès.

I.

LES Plénipotentiaires viendront au Congrès, chacun dans un caroſſe à deux chevaux & peu de ſuite. Ils entreront dans la Maiſon de Ville par la porte qui conduit à leur appartement, dont ils ſont convenus pour leur commodité ; & pour éviter toute conteſtation entre les Cochers, ils rangeront leurs caroſſes par où leurs Maîtres ſeront entrés,

I I.

Toutes les conférences ſe tiendront ſans cérémonie ; enſorte que les Plénipotentiaires s'aſſiéront du côté de leur entrée dans la ſalle, où il n'y aura ni haut ni bas bout : mais ils ſeront tous enſemble indiſtinctement & pêle-mêle.

I I I.

On empêchera les querelles de part & d'autre entre les Cochers & bas domeſtiques, auxquels il ſera même ordonné de ſe traiter & recevoir réciproquement avec douceur & honnêteté, & d'être diſpoſés à ſe rendre mutuellement toutes ſortes de ſecours & de ſervices en toute occaſion.

I V.

Lorſque deux caroſſes ſe rencontreront dans des endroits trop étroits pour y paſſer l'un & l'autre en même temps, loin de diſputer à qui prendra le deſſus, ou à qui paſſera le premier, & de cauſer ainſi aucun embarras, les Cochers ſeront obligés au contraire d'ouvrir & de faciliter réciproquement le paſſage autant qu'il leur ſera poſſible ; & celui qui aura été averti le premier de la diſpute, s'arrêtera & fera place à l'autre, s'il paroît qu'il le puiſſe faire plus facilement de ſon côté.

V.

Dans les promenades, tant dehors que

dedans la Ville, on obſervera la coutume établie entre ceux qui s'y rencontrent de conſerver la droite chacun de ſon côté, auſſi bien que dans les rues & dans les chemins publics, & généralement où tout cela ſe pourra commodément, ſans la moindre conteſtation ni aucune affectation de préſéance.

V I.

Les Pages, les Valets de pied, & généralement tous les Gens de livrée, ne porteront ni bâton, ni armes, comme épées, couteaux, piſtolets de poche, ou autres, de quelque eſpece que ce puiſſe être, cachés ou découverts, tant dans la Ville que dans les promenades. Au ſurplus, il ſera défendu à tous les Domeſtiques de ſortir la nuit après dix heures, à moins que ce ne ſoit par l'ordre exprès ou pour le ſervice de leurs Maîtres, de ſorte qu'on ne puiſſe autrement trouver aucun hors de la maiſon à des heures indues. Et ceux qui contreviendront ſeront punis ſévérement, & châtiés ſur le champ.

V I I.

Lorſque quelque Domeſtique des Plénipotentiaires aura été convaincu de quelques crimes capables de troubler la tranquillité publique, le Plénipotentiaire à qui il appartiendra, renoncera à ſon droit de punir lui-même; & en ſe dépouillant de toute protec-

tion ou privilege, fera enforte qu'il foit remis entre les mains du Juge ordinaire du lieu où le délit aura été commis, foit à la Ville ou ailleurs, & demandera même qu'il foit procédé contre le coupable fuivant les loix établies. Et fi dans le même cas l'Officier criminel, appellé vulgairement *Schout*, arrêtoit quelqu'un en flagrant délit, foit par lui-même, foit par fes Officiers ou autres, il leur fera permis de s'en faifir, & même de les mettre en prifon, quoiqu'il les reconnoiffe pour être Domeftiques, ou de la fuite de quelques Plénipotentiaires, jufques à ce qu'ils en puiffent avertir leur Maître. Ce qu'ils feront obligés de faire auffi-tôt & fans aucun retardement. Le même fe fera, à quoi le *Schout* eft auffi requis, en cas qu'on trouve quelqu'un defdits Domeftiques de nuit dans les cabarets, ou lieux fufpects; après quoi, ce que le Plénipotentiaire ordonnera, fera ponctuellement exécuté, foit qu'il defire qu'on retienne fon Domeftique dans les prifons, ou qu'on le relâche.

VIII.

Si quelque Domeftique de Plénipotentiaire faifoit infulte ou querelle à quelque Domeftique d'un autre Plénipotentiaire, l'agreffeur fera auffi-tôt remis au pouvoir du Maître de celui qui aura été infulté ou attaqué, & il

en fera juſtice comme il le jugera à propos.

I X.

Tous les Plénipotentiaires feront défendre très-ſévérement à leurs Domeſtiques, tant Gentilshommes qu'autres, d'avoir entre eux aucunes querelles ni démêlés ; & s'il s'en trouvoit, nonobſtant ces defenſes, quelqu'un qui fut ſi hardi de ſe mettre en état d'en ſortir par la voie des armes, il ſera à l'instant chaſſé de la maiſon du Plénipotentiaire, & même de la Ville, ſans aucun égard à ce qu'il pourroit alléguer pour excuſe, ſoit de l'excès de l'affront qu'il auroit reçu, ou de ce qu'il auroit été attaqué le premier, & il ſera même obligé de répondre ſur la plainte qui en pourra être faite devant le Tribunal de ſon Maître naturel, où il en ſera puni ſelon les loix.

X.

Les Maîtres de côté & d'autre s'entre-promettent de ne point recevoir dans leur ſervice aucun Domeſtique qui aura été chaſſé par ſon Maître.

X I.

Si quelque Maître ſouhaite de faire punir quelqu'un de ſes Valets par la priſon, le Magiſtrat ſera prié de le mettre pour un temps en la priſon de la Ville aux dépens du Miniſtre.

XII.

XII.

On eſt d'accord que les caroſſes ſe rangeront devant la Maiſon de Ville ſelon qu'ils arriveront, laiſſant toujours aſſez de place pour que ceux qui ſuivent puiſſent commodément aborder & ſe ranger enſuite, enſorte qu'il reſte un paſſage ſuffiſant entre les caroſſes & la maiſon.

XIII.

Tout ce que deſſus, dont on eſt convenu d'un commun accord pour la police & le bon ordre de cette Aſſemblée, ne pourra être allégué pour exemple, ni tirer à conſéquence en aucun autre lieu, temps, ou conjoncture différente, & perſonne n'en pourra prendre avantage, non plus qu'en recevoir préjudice en aucune autre occaſion. Fait à *Utrecht* le 23 Janvier 1712.

Toutes ces ſages précautions n'ont pas empêché qu'il ne ſoit arrivé des incidents, & le démêlé des Domeſtiques de M. le Comte de *Rechteren* avec ceux de M. *Meſnager*, a eu des ſuites plus ſérieuſes qu'il n'auroit dû naturellement; car la choſe auroit pu être aſſoupie dès le commencement, s'il n'y avoit pas eu du mal entendu, & que l'eſprit de diſ-

corde ne se fût servi de cette occasion pour troubler les Conférences, & reculer par-là la Paix. M. le Comte de *Rechteren* est un des Plénipotentiaires des Etats-Généraux, Député au Congrès pour la Province de *Gueldres*, un très-grand Seigneur par sa naissance, par ses biens, son rang & ses alliances; car il a épousé une Princesse. Il est très-distingué aussi par son mérite personnel. Ce Seigneur fut averti par quelques-uns de ses Domestiques, que le jour que l'on avoit reçu la nouvelle de la défaite du Camp de *Denain*, les gens de M. *Mesnager* leur avoient fait des signes insultants. M. de *Rechteren* voulant savoir si les signes étoient faits à dessein, & s'ils avoient été faits directement à ses gens, monta en carosse, & passa devant la porte de M. *Mesnager*. On pretend que les signes furent répétés, & qu'il en fut convaincu par ses propres yeux : ce qui l'obligea d'envoyer son Secrétaire à M. *Mesnager*, pour lui demander raison de l'insolence de ses gens. M. *Mesnager* promit d'ap-

profondir la chose, & de punir les coupables. Mais ses affaires, ou peut-être la répugnance que l'on a naturellement à en venir à certaines extrêmités avec son Domestique, lui fit un peu négliger cet éclaircissement & la satisfaction qu'on souhaitoit. Il se contenta de questionner tous ses gens, qui se retrancherent sur la négative, & laissa passer quelque-temps sans paroître y faire une grande attention ; & lorsqu'on revint à la charge de la part du Comte, Monsieur *Mesnager* répondit, que ses Valets nioient le fait, & que quelque perquisition qu'il eût pu faire dans sa maison, il n'avoit pu les en convaincre, ni découvrir celui sur qui on pouvoit faire tomber l'accusation : cependant il promit de s'en mieux informer encore, & de punir le coupable, au cas que dans les suites on pût parvenir à le déterrer. Monsieur de *Rechteren* demanda pour cela une confrontation entre ses Valets & ceux de Monsieur *Mesnager*, qui ne voulut point qu'une scene aussi bruyante se passât chez lui, & qui insistoit tou-

jours ſur le manque de preuve qui l'empêchoit de donner ſur le champ la ſatisfaction qu'on vouloit exiger de lui. Monſieur le Comte de *Rechteren* regarda cette réponſe comme une défaite : & ne s'oppoſant plus à l'envie que ſes Valets avoient de ſe venger eux-mêmes de l'affront qu'ils avoient reçu, il leur laiſſa là-deſſus leur franc arbitre, dont ceux-ci ne manquerent pas de ſe prévaloir à la premiere occaſion. Elle s'offrit peu de temps après au Mail, qui eſt l'endroit où l'on ſe promene ordinairement. M. de *Rechteren* & M. *Meſnager* s'y rencontrerent, & l'on dit que le premier prévoyant ce qui alloit arriver, & voulant l'éviter, dit à M. *Meſnager* : il ſeroit temps, Monſieur, de finir l'affaire de nos Valets, & j'ai bien peur qu'ils ne la terminent eux-mêmes, ſi vous tardez encore à y mettre ordre. M. *Meſnager* répéta à peu près les réponſes qu'il avoit déja faites, & dont le Comte n'étoit point content; ainſi un moment après les Valets de ce Seigneur fondirent ſur ceux du Miniſtre François,

auquel le Comte répondit, lorſqu'il lui en demanda raiſon, que ſes gens ſe vengoient eux-mêmes, & prenoient la ſatisfaction qu'on avoit éludée. M. *Meſnager* dit qu'il s'en plaindroit au Roi ſon Maître, & remonta dans ſon caroſſe. Il s'en eſt plaint en effet, & le Roi a pris la choſe ſi fort à cœur, qu'il n'a point voulu que ſes Miniſtres ayent aſſiſté aux conférences avec le Comte de *Rechteren*, qui de ſon côté, dès que la choſe ſe fut paſſée, s'en fut à la *Haye* demander ſa démiſſion à Meſſieurs les Etats, & la leur demanda avec tant d'inſtance, qu'ils ne purent pas la lui refuſer. On dit que le Roi demande encore que Meſſieurs les Etats déſavouent la conduite de leur Miniſtre, & qu'ils en nomment un autre pour aſſiſter à ſa place au Congrès. Voyez comment une bagatelle devient une affaire ſérieuſe, quand on n'y remédie pas dès le commencement, puiſque cet incident de bibus a reculé la Paix de pluſieurs jours, en empêchant qu'il ne ſe ſoit tenu des conférences pendant tout ce temps. Il

auroit été à souhaiter qu'un tiers se fût mêlé de faire cet accommodement : il n'y auroit eu rien de plus aisé, sur-tout s'il est vrai ce que disent ici quelques François, qui prétendent qu'après la prise du *Quesnoi* par les Alliés, quelques Valets Hollandois avoient morgué là-dessus ceux des Ministres François, qui en ce cas n'auroient usé ensuite que de représailles dans l'affaire en question : ainsi on auroit pu faire entr'eux une compensation d'insulte : ou si cela n'étoit point, on auroit pu faire évader le plus coupable des Valets de M. *Mesnager*, & le charger de toute l'iniquité, afin de s'empêcher de châtier les autres. Enfin il y avoit mille ajustements à prendre, qui auroient pu satisfaire le Comte, & auquel M. *Mesnager*, poli & honnête comme il est, n'auroit jamais refusé de donner les mains, si l'on s'y fût pris comme il faut. Voilà comme par un mal-entendu, & faute souvent de quelqu'un qui adoucisse les esprits & qui applanisse les difficultés, il arrive des affaires dans la vie. On a fait des

Factums & des Mémoires très-instructifs de celle-ci : mais je ne crois pas qu'il soit besoin de vous envoyer toutes ces pieces, puisqu'il ne s'agit pas ici d'instruire un Juge, mais de satisfaire la curiosité d'une Dame qui a envie de savoir ce qui se passe à *Utrecht*. J'aime donc mieux, au lieu de ces Factums, vous mander la rencontre que j'ai faite de l'un des plus beaux esprits & des meilleurs Poëtes de notre temps. C'est l'illustre M. de *Julien*, Gentilhomme du *Languedoc*, célebre par mille jolies pieces d'esprit. Il en a fait dès son enfance, dans la langue du Pays, qui ont passé pour des chef-d'œuvres. Il a fait des contes qui, selon moi, & selon gens plus habiles, doivent à tous égards l'emporter sur ceux de la *Fontaine*. Et bien loin qu'il ait imité cet Auteur, on peut dire, avec plus de justice, que la *Fontaine* n'a été que l'ébauche de M. *Julien*. Vous en allez juger tout-à-l'heure par le Conte que voici.

LES DAMNÉS DE RAVENNE.

NOUVELLE DE BOCACE,

Par M. DE JULIEN-SCOPHON.

S'IL se trouvoit quelque belle,
Par hazard, qui fût cruelle
A qui l'aime tendrement,
Qu'elle lise seulement
La surprenante Nouvelle
Que je vais, pour l'amour d'elle,
Rimer tout présentement.

Dans la Ville de *Ravenne*,
Célebre & très-ancienne,
Un jeune homme autrefois étoit,
Qu'*Anastase* on appelloit.
Sa richesse étoit immense;
Mais il étoit aussi d'ailleurs si libéral,
Qu'on n'a jamais rien vu d'égal
A son fracas, à sa dépense.

Etant à marier, il devint amoureux,
(A cela jeunes gens sont sujets d'ordinaire)
De la belle *Traversaire*.
Mais ses commencements ne furent pas heureux:
Il espéroit d'abord d'en faire sa conquête;
Mais quoiqu'à pleines mains il prodiguât son bien,
Que tout son procédé fût engageant, honnête,
Cela ne lui servit de rien.

Cette méconnoissante fille,
Vaine de se sentir d'une illustre famille,
Plus vaine encor de sa beauté,

N'eut que mépris, que cruauté
Pour cet Amant & si riche & si tendre.
On peut sans doute assez comprendre
Qu'*Anastase* ne put aisément supporter
De se voir ainsi rebuter.

Trouvant sa peine insupportable,
Dans le désespoir qui l'accable,
Il forma le triste dessein
De mourir de sa propre main.
Mais lorsque les accès de cette ardeur premiere
Furent un peu passés, rêvant sur la matiere,
Il résolut de ne se pas tuer;
Mais plutôt de s'évertuer
Jusques au point de n'aimer plus l'ingrate.
C'est son dessein; mais il se flatte,
Le pauvre Amant. Il voit de jour en jour
Finir l'espoir, croître l'Amour.
Moins il espere, plus il aime..
Trop constant donc en sa tendresse extrême,
Tous ses parents, tous ses amis,
Voyant l'état auquel il avoit déja mis
Son héritage,
Furent d'avis
Qu'il s'en allât faire un voyage.
Mais à l'y faire consentir,
Ce fut la peine. Enfin il promit de partir.
Quand il eut fait son équipage,
Avec plusieurs amis il se mit en chemin,
Et sortit de *Ravenne* enfin.

Il disoit qu'il alloit voyager en *Espagne*,
En *Angleterre*, en *France*, en *Allemagne*;
Mais quand il fut à *Quiassi*,
(C'est ainsi

Que s'appelloit sa maison de Campagne:
Mes chers amis, dit-il, je suis fort bien ici;
Quiassi n'est éloigné de la Ville
Que d'un grand mille ;
Je veux demeurer en ce lieu;
Retournez à *Ravenne*; adieu.

Je vois qu'avec raison mon dessein vous étonne,
Que ma conduite n'est pas bonne :
Je le connois, je le sais bien
Mieux que personne.
Pour me dissuader ne me dites donc rien ;
Tous vos discours, cela doit vous suffire,
N'obtiendront rien sur mon esprit,
Et je me suis en vain plus de mille fois dit
Tout ce que vous pourriez me dire.

Résolu donc de n'aller pas plus loin,
Anastase n'eut d'autre soin,
Pour tâcher d'oublier l'ingrate *Traversaire*,
Qu'à prendre du bon temps, & faire bonne chere.
De superbes ameublements
Il meubla ses appartements.
Il tenoit toujours table ouverte,
Des mêts les plus exquis couverte.
Dans sa maison rien ne manquoit,
Vins excellents, liqueurs en abondance.
Pour faire court, tout ce qu'on demandoit,
Quelle qu'en fût l'excessive dépense,
Il le donnoit avec magnificence.
La belle chose que c'ètoit,
Quand on y pense !
Il arriva qu'un Vendredi,
Sur le midi,
Triste & pressé, plus qu'on ne pourroit croire,

De la douloureuse mémoire
De ses malheurs & passés & présents,
Anastase sortit de sa maison des champs,
Pour rêver à son aise à sa belle inhumaine.
Il sort tout seul, & se promene
Sans tenir de route certaine.

Ainsi rêvant il fut conduit
Dans la forêt de sa maison voisine,
Où d'assez loin il entendit
Des cris perçants, un fort grand bruit:
En cet endroit il s'achemine.

Il fut étrangement surpris
Quand il vit que c'étoit une fille inconnue,
Echevelée & toute nue,
Qui jettoit de si grands cris.
De son état, malgré la rigueur trop cruelle,
Il paroissoit encor qu'elle avoit été belle.
Deux chiens, deux gros mâtins, enchaînés après elle,
La suivoient toujours de fort près.
Un grand homme venoit après:
Il étoit noir, monté sur un cheval de même;
Un couteau dans la main, poussé de rage extrême,
Il menaçoit à tout moment
La malheureuse fugitive
De la faire mourir impitoyablement.
Anastase alors arrive,
Qui, frappé de pitié, d'horreur, d'étonnement,
Résolut de tout entreprendre
Pour la défendre.

Il se mettoit dans ce juste devoir,
Quand bientôt le Cavalier noir
Arriva, qui d'abord de son cheval s'élance.
Il l'aborde, & lui parle ainsi.

Anastase, dit-il, quitte le vain souci
Que tu parois avoir à prendre la défense
De la méchante que voici.
Laisse à mes chiens, à moi d'en faire la vengeance;
Son sort par ton secours ne peut être adouci.
Si tu savois quels sont ses crimes,
Tu trouverois ses peines légitimes,
Et c'est pour l'en punir que tu me vois ici.

Vous qui me connoissez, je ne sais qui vous êtes,
Cavalier; mais au moins, à voir ce que vous faites,
Je juge, lui répond *Anastase* en courroux,
Ce qu'on doit attendre de vous.
Quoi! vous avez donc le courage,
Et dans le cœur assez de dureté,
Pour traiter en bête sauvage
Cette fille éplorée? O quelle cruauté!
Mon honneur, la pitié, tout m'excite & m'engage
A repousser un si cruel outrage:
Oui, quand j'en devrois mourir,
Je veux la secourir.

Eh bien! je te veux donc raconter mon histoire,
Dit l'homme noir; sois attentif:
Mes malheurs sont toujours présents ma mémoire.
De *Ravenne* j'étois natif,
Comme tu l'es; je me souviens encore
De t'avoir vu, tu n'étois qu'un enfant.
J'aimois alors autant que maintenant j'abhorre
Celle pour qui tu t'intéresse tant:
Mais malgré mon amour, jamais mon inhumaine
Ne témoigna pour moi que dédains & que haine:
Je fis ce que je pus, je pleurai, je gémis,

J'employai

J'employai mes soins, mes amis,
Mon argent, tout enfin : je fis tout pour lui plaire :
Mais, *Anastase*, j'eus beau faire,
Plus elle me voyoit amoureux & soumis,
Et plus elle m'étoit contraire.

Enfin désespéré d'un si malheureux sort,
Je résolus de me donner la mort.
Je le fis, je mourus par un coup déplorable ;
De ce même couteau que je tiens dans ma main,
Je perçai mon amoureux sein,
Et par-là me rendis encor plus misérable.
Dé[illegible] d[illegible]mon sort le cours infortuné !
[illegible]; je suis damné,
Comme homicide de moi-même.
De ma mort la méchante eut un plaisir extrême ;
Elle s'en réjouit ; mais bientôt à son tour
Elle perdit le jour.

Avec les ames criminelles
Elle fut condamnée aux peines éternelles,
Et cela pour n'avoir jamais
Été sensible à ma persévérance,
Ni jamais eu la moindre repentance
De tant de maux qu'elle m'a faits.

Elle donc aux Enfers, on nous donna pour peine,
A moi qui souffris autrefois
Tant de rigueurs de l'inhumaine,
Lorsque je vivois sous ses loix,
De la suivre, non pas comme un amant fidele,
Mais comme un ennemi qui veut se venger d'elle,
Et punir son cœur de rocher.
Elle, pour éviter ma colere enflammée,

Doit fuir, comme tu vois, repentante, alarmée;
Mais rien ne sauroit me toucher.

Quoi que pour me fléchir elle puisse me dire,
Toutes les fois que je l'atteins,
Je la tue, & je la déchire
Avec ce fer, & de mes propres mains
Je donne aux chiens son cœur & ses entrailles:
Et ce sont-là les justes représailles
De ses traitements inhumains.

Après cela, quoique si maltraitée,
Elle revient bientôt à soi,
Se relevant comme ressuscitée,
Et recommence à fuir devant mes chiens & moi.
De plus, *Anastase*, il arrive
Qu'à même heure qu'il est, & tous les Vendredis,
J'atteins ici ma fugitive,
Ainsi que tu le vois, & que je te le dis.

Je fais toujours la même chose,
Et jamais je ne me repose.
Je la poursuis en ennemi toujours;
Je la trouve les autres jours
En d'autres lieux où l'inhumaine,
Pour augmenter mes douleurs & ma peine,
A fait, ou dit, ou médité
Envers moi quelque cruauté.

Ses peines ne seront de long-temps terminées:
Et ce supplice doit durer autant d'années
Que j'ai soupiré de mois
Sous ses rigoureuses loix.
Il faut de point en point que ce temps s'accomplisse;
Ainsi le veut la Divine Justice.

Anastase, tu vois donc bien
Que tu n'es pas ici fort nécessaire.
Retire-toi, laisse-moi faire;
Ton secours en ces lieux ne peut servir de rien.

Le Cavalier n'en dit pas davantage,
Et dans les accès de sa rage,
Se jettant sur l'ingrate, il lui perça le sein
Du couteau qu'il avoit en main.
Elle tomba sur son visage.

En vain avant ce coup, pleurant à ses genoux,
Elle implora sa pitié, sa clémence :
Rien ne put arrêter l'effet de son courroux.
Bien plus, poussant plus loin sa barbare vengeance,
Avec la derniere fureur
Il arracha les entrailles, le cœur
De la malheureuse éplorée,
Dont ses chiens affamés firent d'abord curée.

Quand il eut assouvi son inhumanité,
Elle se releva bien vîte,
Recommençant sa triste fuite,
Comme si de rien n'eût été.
Les chiens, le Cavalier reprirent leur poursuite,
De la même façon qu'on vous l'a récité.
Anastase perdit dans un moment de vue
Les chiens, le Cavalier & la triste inconnue.
A ce spectacle horriblement affreux,
Anastase sentit hérisser ses cheveux :
Son ame en fut étrangement émue ;
Mais quelque temps après ayant enfin repris ses esprits,
Il pensa que cette aventure,

Si tragique & si triste, étoit d'une nature
A pouvoir en tirer profit.
Pour cela, voici ce qu'il fit.

Il écrivit à *Ravenne*
A ses amis, à ses parents
Les plus chers, les plus apparents,
De vouloir bien prendre la peine
De venir, le plutôt qu'il se pourroit, le voir,
Pour ce qu'il leur feroit savoir.
Ces Messieurs, la lettre reçue,
Partirent tous à lettre vue.
Dès qu'ils furent à *Quiassi*,
Anastase leur parle ainsi.

Si je n'ai pas jusques ici
Ecouté le conseil & sage & salutaire
Que vous m'avez souvent donné de me défaire
De l'inutile & ruineux amour
Que j'ai pour la charmante & jeune *Traversaire*,
Je suis présentement en état de le faire,
Et de la quitter sans retour.

Pourtant avant que je vous satisfasse,
Je voudrois bien de vous obtenir une grace.
Je desire & j'ai le dessein
D'inviter à dîner pour Vendredi prochain
Messire *Traversaire*, & sa femme, & sa fille,
En un mot toute la famille.
Parlez-leur de ma part, & tâchez d'obtenir
De les faire venir.
Au reste je ne puis vous dire
Pourquoi je le desire.
Vous le saurez quand il en sera temps.

Ces Messieurs parurent contents
De son discours, & trouverent facile
D'exécuter ce qu'il demandoit d'eux.
Ils retournerent à la Ville,
Et de sa part inviterent tous ceux
Qu'il avoit dit. La jeune *Traversaire*
Fit seulement,
Au compliment
De son Amant,
Quelques façons qu'elle crut devoir faire.
Pour abréger, ils se rendirent tous
(Et sur-tout sans se faire attendre)
Au rendez-vous.
Sans le dire, on peut bien comprendre,
Qu'*Anastase* n'épargna rien
Pour les recevoir bien.
Son repas fut galant & magnifique :
Il avoit fait dresser les tables du festin
Précisément sur le chemin
Où se devoit passer l'aventure tragique.

On n'étoit pas encore à la fin du repas,
Qu'on entendit le bruit de la fille damnée,
Des chiens de l'homme noir qui marchoient sur les pas
De cette triste infortunée.

Les invités extrêmement surpris
De ce grand bruit, de ces douloureux cris;
Se demandoient ce que ce pouvoit être,
Lorsqu'ils virent enfin paroître
La triste fille avec son équipage affreux,
Qui fut bientôt au milieu d'eux.

De ce fpectacle l'aflemblée
Fut merveilleufement troublée ;
Chacun des invités s'empreffe d'accourir
Pour écarter les chiens, pour fecourir
Une fille fi malheureufe :
Mais l'homme noir leur fit le difcours étendu
De fa fortune douloureufe,
Tel que vous l'avez entendu.

A ce difcours leur ame fut atteinte
D'étonnement, d'horreur, de crainte;
Ce terrible récit les fit tous écarter ;
Il ne fe parla plus de réfifter
A l'homme noir, qui fe difpofe
A faire encor la même chofe
Qu'il avoit faite à pareil jour.

Cela paffé, pour faire court
Sur une fi tragique affaire,
On raifonna beaucoup, on fit de longs difcours ;
Sur-tout la jeune *Traverfaire*,
Qui comprit bien que ce myftere
La regardoit de fort près,
De cet accident s'épouvante :
De-là confufe & repentante,
Se fouvenant de fa rigueur
Pour fon amant fi tendre & fi fidele,
Il lui fembloit qu'*Anaftafe* en fureur
La fuivoit pour fe venger d'elle,
Et que fes chiens affamés & mordants
La déchiroient à belles dents.

La crainte enfin d'être damnée
S'enracina fi vivement

Dans ſon ame, qu'avant la fin de la journée
Elle écrivit à ſon amant,
Qu'il vînt chez elle en toute diligence,
Qu'elle vouloit payer ſes ſoins & ſa conſtance,
Et qu'elle avoit enfin un extrême retour
Pour ſon extrême amour.

A cette nouvelle agréable,
Anaſtaſe ſentit une joie incroyable;
Si près de voir tous ſes deſirs contents,
Il lui répond ſans perdre temps,
Qu'il part inceſſamment, puiſqu'elle le deſire;
Qu'au reſte il ne ſauroit lui dire
A quel point il reſſent le ſurprenant bonheur
Qu'elle ait ceſſé d'être pour lui cruelle,
Et qu'elle veuille enfin répondre à ſon ardeur:
Que cette charmante nouvelle
Etoit ce qu'il pouvoit apprendre de plus doux;
Mais que de ſon honneur jaloux,
Il ne vouloit pourtant rien d'elle
Qu'en qualité de ſon époux.

Contente au dernier point, l'aimable *Traverſaire*
Elle-même alla demander
Le conſentement néceſſaire
De ſes parents, qui loin de ne pas l'accorder,
Ne deſiroient rien tant que cette affaire.
Depuis long-temps ils avoient deſiré
Ce mariage ineſpéré.
Le Dimanche d'après, les choſes préparées,
Leurs nôces furent célébrées
En grand plaiſir; depuis ils paſſerent leurs jours
En bonne intelligence, & s'aimerent toujours.

Mais ſi ce mariage, au reſte,
Fut le charmant effet que produiſit
L'aventure triſte & funeſte
Dont je vous ai fait le récit,
Ce ne fut pas le ſeul bien qu'elle fit:
C'eſt une choſe certaine
Que la terreur ſi fort s'empara de l'eſprit,
Des jeunes Dames de *Ravenne*,
Que depuis ſon avénement,
Chacune d'elles s'applique
Uniquement
A contenter ſon Amant,
De peur d'une fin ſi tragique.
Enfin dès qu'à *Ravenne* on devient amoureux,
On peut s'aſſurer d'être heureux.

Ah! quel malheur! Ah! quel dommage,
Que l'inhumaine qui m'engage
Par ſes attirants appas,
Ne ſoit pas née en ces heureux climats:
Ma fidele tendreſſe eût été couronnée,
Et l'ingrate ne ſeroit pas,
Comme elle le ſera, damnée
Pour expier ſon injuſte rigueur.
Ah! quel dommage! Ah! quel malheur!

Mais peut-être en liſant cette Hiſtoire,
Le repentir pénétrera ſon cœur.
Je le veux croire,
Et le deſire pour ſon bien,
Beaucoup plus que pour le mien.

Cette hiſtoire eſt très-véritable.
Mais ſuppoſé pourtant que ce ſoit une fable,

Il n'eſt rien de mieux trouvé ;
Mon récit eſt achevé.

On peut dire que s'il n'eſt rien de mieux trouvé, il n'eſt auſſi rien de mieux tourné. Je crois que vous en conviendrez avec moi. Il eſt fort agréable de pouvoir lire ſans rougir des Contes auſſi galants & des Poéſies auſſi tendres. Tout ce qu'on peut reprocher à M. *Julien*, c'eſt d'enfouir à tous égards le talent : car outre qu'il ne travaille pas beaucoup, il eſt ſi cihche de ſes ouvrages, qu'il n'y a pas moyen de les lui arracher ; différent en cela de la plûpart des Auteurs, qui, affamés d'encens, vous fatiguent toujours par la lecture de quelque piece de leur façon. C'eſt ici un Auteur d'une autre eſpece, & un Philoſophe qui, bien loin de chercher des applaudiſſements, les évite avec ſoin. Je tâcherai pourtant de lui excroquer quelqu'autre Conte, afin de vous en faire part dans les ſuites. Au reſte, j'ai bien ri de l'aven-

ture de nôtre pauvre Abbé de***, elle eſt des plus riſibles. Je ſouhaite qu'elle le rende ſage, & qu'il ſoit à l'avenir un peu plus attentif à la Meſſe. Rien n'eſt plus plaiſant que le cadran des voleurs. Une perſonne à qui j'ai fait voir cet endroit de votre Lettre, m'a appris de quelle maniere ces honnêtes gens font l'apprentiſſage d'un métier dont la maîtriſe conduit enfin à la Gréve. Ils ont une poupée poſée ſur un pivot, qui la rend continuellement branlante. Cette petite figure eſt toute couverte de grelots depuis la tête juſques aux pieds. Ses habits en ſont brodés; ſi bien que pour peu qu'on y touche, cela fait un carillon terrible. Cependant il faut malgré tout cela fouiller dans ſes poches, lui prendre mouchoir, montre, tabatiere, & autres choſes de cette nature, ſans que perſonne l'entende: & ce n'eſt qu'après être parvenu à ce haut haut degré de ſubtilité, qu'on peut être agrégé dans le corps fameux des voleurs. Il y a pour cela des exa-

minateurs & des professeurs dans ce bel art, qui donnent des licences à ceux qu'ils en jugent dignes. On prétend même qu'ils observent entr'eux un ordre de police ; qu'il y a des charges & des dignités auxquelles on parvient à force d'adresse : que la subordination y est très-bien gardée, & qu'enfin cette espece de république a ses loix & ses coutumes, qu'elle fait observer avec soin. Mais c'est assez parlé de cela & même d'autres choses ; il est temps pour le coup de fermer cette Lettre, & de vous souhaiter le bon soir. Adieu donc. Je suis, &c. *A Utrecht ce.*

Fin du Tome cinquieme.

